RECREATIONS

INSTRUCTIVES ET AMUSANTES;

OU,

CHOIX D'HISTORIETTES MORALES,

Tirées des ouvrages de Mesdames De Choiseul, De Renneville, Jauffret, &c.

A L'USAGE DE LA JEUNESSE.

PHILADELPHIE:
HENRY PERKINS, 159 CHESTNUT STREET.
BOSTON:
PERKINS, MARVIN, & CO., 114 WASHINGTON STREET.

1835.

No 732

...opy depd: for copie)

...Right by Henry Parker:

...Pro: Jany 2. '35

Rec.d at Dept. of State
October 6.th 1835.

RECREATIONS

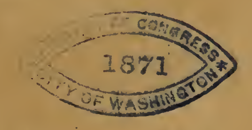
INSTRUCTIVES ET AMUSANTES;

OU,

CHOIX D'HISTORIETTES MORALES,

Tirées des ouvrages de Mesdames De Choiseul, De Renneville, Jauffret, &c.

A L'USAGE DE LA JEUNESSE.



PHILADELPHIE:
HENRY PERKINS, 159 CHESTNUT STREET.
BOSTON:
PERKINS, MARVIN, & CO., 114 WASHINGTON STREET.

1835.

TABLE DES MATIÈRES.

	Page.
Casimir,	5
Alexis ; ou, le voleur repentant,	11
La Présomption,	35
L'Indiscrétion,	59
L'Indolence,	81
La Curiosité,	105
La Cupidité,	132
Le Courage dans l'adversité,	157
La Vanité,	174
Les Alpes,	186

RECREATIONS

INSTRUCTIVES.

CASIMIR.

Casimir, fils de M. Dupuy, âgé de huit ans, prit peu-à-peu du goût pour le vin. A ses repas, il le buvait pur autant qu'il lui était possible; son père l'en réprimanda quelquefois sans y attacher trop d'importance, et l'enfant s'y accoutuma.

Un jour, Casimir alla diner en ville avec son papa et sa maman; comme il se trouvait à table assez loin d'eux pour échapper à leur surveillance, il but du vin plus que ne doit faire un enfant de cet âge, et revint à la maison fort malade. Ses parens lui firent honte de sa gourmandise et de son penchant pour le vin; ils l'appelèrent *ivrogne*. Lorsqu'ils voyaient dans les rues un homme de la lie du peuple dans un état d'ivresse, ils le montraient à Casimir, en lui disant qu'il ressemblerait un jour à ce dégoûtant personnage. La comparaison humilia le petit bonhomme, il promit de ne plus boire autant de vin qu'il avait fait jusqu'alors; il fit plus, il se mit dans la tête de n'en pas boire du tout. Surprise de cette nouveauté, sa mère lui expliqua ce que c'était que la modéra-

tion, qui consiste à user sobrement de tout ce qui est permis. Casimir la comprit fort bien, cependant il continua à boire de l'eau. Cette conduite si éloignée de la soumission qu'un fils doit à sa mère, mécontenta M. Dupuy; il ne trouva rien de mieux, pour punir l'indocile Casimir, que de lui laisser quelque temps son régime.

Quinze jours se passèrent ainsi, pendant lesquels Casimir, à chaque repas, faisait le fanfaron: "Moi, disait-il, je tiens ma parole; je trouve le vin bon pourtant, mais je n'en veux plus boire, pour montrer que je ne suis pas un ivrogne." En l'entendant parler ainsi, son père haussait les épaules; il regardait son fils en pitié. Cet homme clairvoyant n'était pas dupe de ce petit bavardage; il savait que tout moyen extrême dure peu, surtout dans un enfant.

Curieux d'éprouver le caractère de Casimir, M. Dupuy invita plusieurs enfans de l'âge de son fils à une collation. Il y avait tout ce qui peut flatter le goût de la jeunesse, gâteaux, fruits, bonbons, confitures de toutes espèces, et de très bon vin. Lorsque les enfans furent à table, M. Dupuy entama un énorme pâté, ensuite il leur versa à boire: Casimir ne voulut que de l'eau. Il croyait son honneur intéressé à ne pas se démentir: en vain sa mère lui remontra l'inconvenance de sa conduite dans un jour destiné à fêter ses petits amis; en vain lui fit-elle observer que loin de se faire passer pour un enfant à grand caractère, on ne verrait en lui qu'un hypocrite et un entêté, il n'en voulut pas démordre. Ses camarades se joi-

gnirent à M. et à Madame Dupuy pour le faire changer de résolution; ils firent tous leurs efforts pour le décider à rougir seulement son eau; ils n'y purent réussir: au contraire, cette sorte de persécution lui donnait de l'importance à ses yeux; il éleva la voix, et dit d'un ton impérieux que si on le tourmentait davantage, il ferait serment de ne boire de vin de sa vie. M. Dupuy véritablement fâché de l'opiniâtreté de cet enfant, se proposa de lui faire une mystification sanglante.

Il attendait du vin de Malaga que son fils aimait beaucoup ; il invita, pour le jour où il devait le recevoir, les mêmes enfans témoins de la conduite de Casimir; ensuite, il fit couper un verre par la moitié avec tant d'art que, lorsqu'il était en place, il semblait être d'une seule pièce: M. Dupuy le destinait à jouer un rôle dans la comédie qu'il voulait se donner.

Quinze jours s'étaient passés depuis la première collation, et Casimir avait bu constamment de l'eau pure, bien que son père et sa mère lui eussent offert du vin à chacun de ses repas; M. Dupuy fit savoir aux amis de Casimir qu'il les attendait pour le lendemain.

Cette seconde collation fut encore plus belle que la première par le choix et la quantité des excellentes choses qu'on y servit. On se garda bien d'engager Casimir à boire du vin, c'eût été perdre ses peines, tant on était persuadé qu'il tenait à sa résolution. Sur la fin du repas, M. Dupuy déboucha une bouteille de vin de Malaga et en versa à ses petits convives, Casimir excepté. Celui-ci affectait

un air d'indifférence extrêmement risible: il était aisé de voir qu'il enrageait tout bas.

Après avoir mangé de tout à discrétion, la petite compagnie passa dans un autre appartement pour jouer. A peine y était-elle, qu'on entendit dans la salle d'où l'on sortait, cric, crac! comme une bouteille qui se casse; tous les enfans y coururent; et à leur grand étonnement, ils virent le sobre, le résolu Casimir inondé de vin de Malaga, et à ses pieds un verre brisé en mille morceaux. Il serait difficile de se faire une idée de la joie bruyante des enfans et de la confusion de Casimir. Celui-ci, rouge comme du feu, voulait s'échapper; mais ses camarades, instruits en deux mots par M. Dupuy, le retinrent au milieu d'eux et se divertirent fort à ses dépens. L'enfance est naturellement impitoyable: sitôt qu'on eut permis à ces petits garçons de se livrer à toute leur malice contre le grand caractère de M. Casimir, qui n'avait pas tenu devant un demi-verre de vin de Malaga, ils le huèrent d'une telle sorte que leurs pères et mères, restés dans le salon, en furent assourdis. Ah! ah! Casimir, lui disait l'un, c'est devant le monde que tu bois de l'eau, et tu t'enivres quand tu es seul! Fi! que cela est vilain!.... L'autre reprenait: Vous vous trompez, Messieurs, ce que vous voyez sur le gilet et le pantalon de Casimir n'est pas du vin, c'est de l'eau..... Et tous de rire à gorge déployée, en lui demandant: Comment te trouves-tu?.... Mais, l'as-tu seulement goûté? M. Dupuy, faites-lui en donc donner d'autre....

Pendant cette turlupinade, Casimir faisait la plus sotte figure du monde; il pleurait, il se cachait la figure avec les mains, frappait du pied, poussait avec ses coudes, à droite et à gauche, les espiègles qui le tourmentaient, et il cherchait le moyen de s'enfuir. Enfin, sur un signe de M. Dupuy, les enfans cessèrent de harceler le pauvre Casimir: cet enfant profita du moment de repos qu'on lui laissa, pour se sauver dans sa chambre, dont il ferma bien la porte.

La jeune société, fort en gaîté par cet incident, reprit aussitôt ses jeux folâtres, et Casimir eut la douleur d'entendre leurs éclats de joie sans pouvoir les partager.

On se doute de quelle manière Casimir avait été pris au piége, M. Dupuy posa le verre coupé par le milieu, de façon que son fils pût le voir et le prendre, et il y versa un doigt de vin. L'enfant se hâtant de boire ce vin, qu'il convoitait, prit le verre sans la moindre précaution; et, comme M. Dupuy l'avait prévu, le gobelet et le vin lui échappèrent.

Casimir se coucha sans oser paraître. Le lendemain il eut beaucoup de peine à se décider à sortir de sa chambre. Sa maman l'ayant fait demander, il se rendit auprès d'elle en tremblant: "Mon fils, lui dit cette dame, le chagrin que vous avez éprouvé hier est le juste châtiment de votre peu de soumission pour nous et de votre opiniâtreté. La première vertu d'un enfant, c'est l'obéissance. Il doit être persuadé que son père et sa mère, qui veulent son bonheur, ne lui demandent rien qui ne soit à son avantage

Souvenez-vous, mon enfant, qu'en toutes choses le mérite consiste dans la jouissance modérée, et non pas dans la privation totale des objets dont l'usage nous est permis : un peu de vin fortifie la santé, l'excès rend malade et dégénère en vice; c'est par l'abus de ce qui est destiné à la nourriture qu'on devient gourmand. J'espère que vous profiterez de la leçon que vous venez de recevoir ; qu'à l'avenir vous aurez moins de confiance en vous-même, car vous connaissez votre faiblesse ; que vous ne retomberez plus dans ces obstinations qui donnent la plus mauvaise idée de votre caractère ; que vous serez enfin plus obéissant à nos volontés ; que vous craindrez davantage de nous déplaire. Cette femme estimable ayant cessé de parler, Casimir, en pleurs, se précipita sur sa main, et lui promit, en la baisant mille fois, de se corriger de ses défauts. Madame Dupuy, émue, prit l'enfant sur ses genoux, l'embrassa et essuya ses larmes, et la paix fut rétablie entre eux. Depuis ce jour, Casimir écouta avec docilité son père et sa mère : il n'eut pas de caprice ; il fut guéri de la présomption qui commençait à se développer en lui, et il en ressentit les heureux effets.

ALEXIS ;

OU,

LE VOLEUR REPENTANT.

M. le chevalier de Beaulieu, célibataire et retiré du service, possédait une fortune honnête, qui le mettait en état d'aller de pair avec les personnes du premier rang. Doué d'un heureux caractère, indulgent, humain, il supportait volontiers les défauts de ses semblables: par cette bonté pleine de charmes, tous ses amis dataient des premières années de sa jeunesse; ses domestiques, qui le respectaient et l'aimaient comme un père, étaient ceux que sa famille lui avait donnés; son frotteur même le servait depuis quinze ans, à la satisfaction de l'un et de l'autre. Nous allons faire connaître cet homme et sa famille ; ce sont les héros de mon histoire.

François, c'était le nom du frotteur, était le meilleur homme du monde. sans malice, très exact à remplir ses devoirs, et d'une probité remarquable. La femme de François, la bonne Marianne, laborieuse comme son mari, faisait des ménages; leur fils, Alexis, âgé de onze ans, n'avait pas, selon eux, son pareil sur la terre pour l'esprit et la gentillesse. Cet enfant chéri, objet de leurs tendres soins, était aussi le sujet de toutes leurs conversations, lorsque, rentrés chez

eux après leur ouvrage, ils se délassaient des fatigues de la journée. François voulait que son fils fût honnête homme d'abord; du reste, il s'embarrassait fort peu par quels moyens il gagnerait sa vie. Avec des bras, disait François, de la santé et une bonne réputation, un homme de sa sorte ne mourrait pas de faim. Marianne, plus tendre et peut-être plus ambitieuse, aurait voulu pouvoir éviter à son cher Alexis les fatigues d'un dur travail et les inquiétudes d'une vie malheureuse; son fils, élevé doucement, paraissait trop faible, trop délicat, pour porter des fardeaux ou pour faire le métier de son père; elle eût désiré être assez riche pour lui faire apprendre à écrire, à compter et à mettre l'orthographe; avec ces talens Alexis aurait pu entrer dans une boutique, et, qui sait?... peut-être s'établir un jour!.... Marianne ne disait pas précisément toutes ces choses; mais elle les laissait deviner. Lorsque, le dimanche, elle passait dans ses doigts les beaux cheveux blonds d'Alexis pour en former des anneaux, qu'après avoir vergeté l'habit et le pantalon neufs, et noué la cravatte de mousseline de son enfant, elle le baisait sur le front, elle murmurait entre ses dents: Pauvre petit! gentil comme tu es, quel dommage de faire de toi un goujat!... Si du moins tu savais lire et écrire!... Car ce que tu sais ne compte pour rien. Mon Dieu ! mon Dieu ! quand serai-je donc riche?

Ce souhait et cette exclamation terminaient toujours la toilette d'Alexis les jours de fête; car dans la semaine, les occupations d'une vie active donnaient

un autre cours aux idées de Marianne, qui, tout en souhaitant d'être riche, n'en était ni moins fidèle chez ceux qu'elle servait, ni moins désintéressée pour les autres.

M. de Beaulieu avait vu naître Alexis; il permettait qu'il vînt chez lui avec son père, et même sans son père; il lui trouvait de la grâce, de la finesse, ses réparties lui plaisaient; cet aimable enfant était un lien qui attachait encore ce bon maître à la petite famille.

Le domestique du chevalier se formait de deux seuls individus, qui, depuis vingt ans, gouvernaient sa maison sans s'être attiré le plus léger reproche. Picard aurait donné sa vie pour son maître, et madame Marguerite veillait avec des yeux d'Argus à la santé et aux intérêts de leur commun bienfaiteur.

Tels étaient ceux qui entraient familièrement chez M. de Beaulieu. Ce brave gentilhomme, plein de confiance dans ses gens, négligeait les mesures de prévoyance : les clefs étaient à toutes les portes, même à celle du secrétaire; personne n'y songeait, personne ne touchait à rien.

Un jour que le chevalier était dehors, et que François venait de finir son ouvrage, Alexis, resté, vit un louis par terre dans la cheminée: l'enfant le ramasse, l'essuie, et le pose sur une table. Ce premier mouvement d'une âme honnête, fruit des principes qu'il recevait, dura peu : le diable le tenta. Alexis reprit la pièce d'or, il l'examina; puis, jetant les yeux autour de la chambre pour voir s'il n'y avait personne, il cacha le louis dans son sein. Ce-

pendant un trouble involontaire le saisit, ses joues sont en feu; il veut sortir et craint qu'on ne le voie ; il aperçoit sa propre figure dans une glace, son sang s'arrête, il se croit perdu !.... Revenu de son erreur, Alexis se met à réfléchir : Que je suis sot ! dit-il, ne semble-t-il pas qu'il y ait grand mal à prendre ce louis qui était par terre dans la cheminée ! M. de Beaulieu en a tant, qu'il ne s'en apercevra pas; et s'il s'aperçoit qu'il lui manque, il croira l'avoir perdu dans les cendres: personne ne m'a vu le ramasser, ainsi personne ne pourra m'accuser auprès de lui... Mais... c'est pourtant un *vol !...* A cette pensée, un frisson mortel courut dans tous ses membres. Laissons cet or, ajouta-t-il, il me fait déjà mal: c'est un avis du ciel. En disant ces mots, Alexis tire la pièce de son sein ; il va la mettre sur le secrétaire; elle n'y est pas encore, et il s'arrête: Si j'étais sûr, dit-il, que M. de Beaulieu ne sache jamais que j'ai pris cet argent, non plus que mon père et ma mère, je le garderais !... Eh! qui le leur dira? Il faudrait être devin pour découvrir que c'est moi qui l'ai ramassé. Allons, allons, je garde mon louis; je ne serai peut-être pas assez bête pour me vendre moi-même !.... Voyons, qu'en ferai-je? Mon père est trop pauvre pour me donner de l'argent; je ménagerai celui-ci, et j'acheterai ce qui me fera plaisir, des fruits, des gâteaux. Depuis long-temps je désire voir la comédie, j'irai aussi tout à mon aise.... Mais un enfant de mon âge prendre un billet avec un louis d'or, cela peut donner des soupçons!.... Ensuite, comment

quitter mon père et ma mère?... Oh! quant à cela, je dirai que j'ai été chez ma tante... Ce mensonge ne vaut rien... Ma tante viendra voir ma mère, elle dira qu'elle ne m'a pas vu... Je chercherai quelque autre expédient. La première chose que je dois faire, c'est de changer ce louis; ensuite je changerai un gros écu.

Décidé à garder son vol, Alexis sort de chez M. de Beaulieu sans parler à qui que ce soit, et retourne chez son père. Uniquement occupé de sa pièce d'or, il va chez un marchand du voisinage pour la changer. Cet homme le regarde fixement, et Alexis, dont la conscience est mal à l'aise, rougit jusqu'aux oreilles. Il bégaye.... que... c'est le.... père... François.... qui... l'envoie.... Le marchand, sans défiance, tire ses petites balances, pèse le louis, et trouve qu'il y manque un grain. Pendant cette opération, Alexis tremblait de tout son corps. Fort content d'avoir un prétexte pour s'échapper, il reprit sa pièce, en disant qu'il allait avertir son père de ce qu'il en manquait, et courut en effet tout d'une haleine jusqu' à sa maison.

Le malheureux enfant ne jouissait pas encore des avantages qu'il croyait pouvoir se procurer par sa friponnerie, et déjà il était dévoré d'inquiétude, tant pour cacher la bassesse de son action, que pour soutenir les mensonges multipliés dont il avait besoin. Encore novice dans le mal, ses yeux, la rougeur de son front, sa contenance mal assurée, toùt démentait ce que disait sa bouche; il le sentait, et craignait à

chaque instant d'être découvert: ce supplice, nouveau pour lui, le mettait au désespoir.

Alexis ne jugea pas à-propos de changer son louis d'or ce jour-là; le marchand l'avait trop intimidé, il craignait que cet homme ne prit des informations, et que la connaissance de son vol n'allât jusqu'à François.

L'honnête frotteur éprouvait de vifs chagrins; l'ordre et l'économie qui régnaient dans son ménage n'avaient pu le mettre à l'abri des atteintes de la misère; le second terme de son loyer venait d'échoir, il était sans argent, et son propriétaire lui donnait congé. François et Marianne s'entretinrent sans contrainte devant leur fils de leur triste situation; ils cherchèrent, mais inutilement, les moyens d'en sortir. Ces âmes honnêtes firent un tableau rapide, mais vrai, de leur vie laborieuse et sobre, de leurs petits bénéfices, jamais augmentés par la fraude. Alexis connut la délicate probité de son père et de sa mère; il se trouva indigne de leur devoir le jour, et le remords de sa faute lui fit verser des larmes. La bonne Marianne attribua ces pleurs à la grande sensibilité de son fils. Elle le consola et lui fit mille caresses; François, lui-même, remercia intérieurement le ciel, qui, dans son malheur, lui donnait un enfant si aimable. Humilié des éloges de ses bons parens, qu'il méritait si peu, Alexis fut plusieurs fois sur le point de leur avouer son crime; mais il fut retenu par la douleur qu'il allait leur causer.

Après un frugal repas, auquel Alexis toucha peu,

on l'envoya coucher. Son lit était dans une soupente, dont les planches, à demi-pourries, et trouées de distance en distance, laissaient entendre tout ce qu'on disait en bas. Avant que l'enfant fût monté, Marianne lui demanda sa veste pour y faire quelques points. Peu de temps après elle se rappela que le pantalon de son fils manquait de boutons, et elle alla le chercher. Le malin enfant qui connaissait les soins attentifs de sa mère, avait eu soin d'ôter le louis d'or de sa poche, et de le mettre sous son chevet.

Comme Alexis feignait de dormir, Marianne le baisa sur le front, sur les joues; les trouvant brûlantes, elle dit avec un soupir: "Pauvre cher enfant! tu sens nos peines autant que nous-mêmes; va, Dieu te bénira; il n'abandonne pas les enfans qui, comme toi, aiment tendrement leurs père et mère!..." En achevant ces mots, Marianne appliqua sa main sur le front de son fils: sa tête brûle, dit-elle, il souffre!.... Mais à son âge, une bonne nuit fait tant de bien!.... Elle l'embrassa encore, l'arrangea dans son lit, prit son pantalon, et s'en alla.

Il s'en fallait de beaucoup qu'Alexis se disposât à dormir: les caresses de sa mère l'avaient ému jusqu'aux larmes; la bénédiction du ciel, appelée par Marianne sur la tête des enfans tendres et respectueux, lui avait semblé l'arrêt de sa condamnation; il croyait voir devant lui les supplices et la mort réservés aux scélérats, auxquels son crime venait de l'assimiler; il entendait la voix redoutable de M. de

Beaulieu le déclarer voleur domestique; il se voyait livré à la justice, interrogé, convaincu, mis sur le tabouret, flétri par un châtiment infâme, repoussé ensuite pour jamais de la société des honnêtes gens!!! Il voyait son père et sa mère tombés dans le plus affreux désespoir, maudire le jour où il était né, lui donner les noms les plus odieux, l'accabler des plus durs reproches, et enfin mourir de misère et de douleur dans quelque coin ignoré du monde... Ce tableau, qui n'était que trop vrai, fit sur cet enfant une impression si forte, qu'elle lui donna la fièvre et l'empêcha de fermer l'œil de la nuit.

Revenons à Marianne. Cette excellente femme étant descendue, se mit à coudre pendant que François raccommodait ses brosses: Alexis a de la fièvre, dit-elle à son mari; cet enfant est trop sensible pour son bonheur. Ne parlons plus de nos peines devant lui; cela le rend malheureux sans rien changer à notre sort.... A présent qu'il est couché, je puis pleurer tout à mon aise... Qu'allons-nous faire, mon pauvre François!... Forcés de quitter cette maison, de vendre nos meubles, de perdre peut-être nos pratiques, que deviendrons-nous? A cette pensée, Marianne fondit en larmes. Le bon François chercha à la consoler: Femme, lui dit-il, jusqu'à présent la Providence ne nous a pas abandonnés, il ne faut pas perdre courage. Notre propriétaire est dur, avare; il nous rendra très malheureux, mais il ne nous ôtera pas le plus grand des biens, une bonne conscience et une réputation sans tache. Un homme honnête et

laborieux gagne partout sa vie. Nos pratiques nous quitteront, peut-être, par l'éloignement, mais elles répondront de nous, parce que nous les avons servies avec exactitude et fidélité. Certainement je m'éloignerai à regret de ces dignes personnes auxquelles je suis très attaché, surtout de M. de Beaulieu, ce respectable militaire qui a tant de bontés pour nous; mais je ne désespère pas pour cela: Dieu m'accorde la santé, de la force, il faudrait que je fusse bien ingrat pour ne pas lui en rendre grâce, et pour m'affliger mal-à-propos. Je serai ton soutien et celui de mon fils; toi, tu me consoleras dans mes peines; et notre enfant, qui s'élevera sous nos yeux dans des sentimens d'honneur, sera un jour la récompense de notre courage et la gloire de notre vieillesse. Oui, je l'espère, dit Marianne, qui, à l'éloge d'Alexis, avait quitté son ouvrage, et joignait les mains en levant les yeux au ciel; ce cher enfant a les qualités qui font l'honnête homme; loin de nous faire rougir de lui par quelque faute, il attirera sur nous les regards des gens de mérite; on dira: les père et mère de ce petit doivent être de braves serviteurs; et tout le monde nous tendra une main secourable. Vois-tu, mon ami, ajouta cette bonne mère avec une sorte d'exaltation, notre enfant a ta franchise, ta droiture, ta rare probité: oh! lui, il ne fera jamais de tort à personne, j'en réponds sur ma tête!... Tu as raison, femme, reprit François, de croire ton fils incapable d'une bassesse; je pense de même; il a appris de nous que le pain du travail, gagné avec honneur, procure

un sommeil paisible : il nous a toujours vus heureux dans notre pauvreté, parce que nous étions sans reproches... Ah ! combien mon père a raison ! dit Alexis, fondant en larmes ; le sommeil me fuit, les remords me déchirent à présent, tandis qu'hier encore, gai, tranquille, mon innocence me tenait lieu de richesse !....

On ne doit pas être surpris d'entendre le fils de François s'exprimer en assez bons termes : cet enfant, d'une très jolie figure, dont les père et mère se faisaient généralement aimer, était presque toujours avec des personnes fort au-dessus de son état. Né avec des dispositions heureuses, il cherchait à les imiter ; il copiait si bien leur ton et leurs manières, qu'on l'eût pris sans peine pour le fils d'un seigneur. Son air distingué plaisait surtout à M. de Beaulieu, qui avait formé le projet de s'occuper de son éducation. Le moment n'en était pas éloigné, quand Alexis pensa y mettre obstacle pour jamais.

L'infortuné n'avait pas perdu un seul mot de la conversation de son père et de sa mère ; elle lui avait fait connaître toute l'étendue de sa faute : il en voyait les cruelles conséquences. Plus malheureux qu'on ne peut se l'imaginer, il prit la résolution de remettre la pièce d'or à la place où il l'avait trouvée ; chose assez facile par la liberté qu'on lui laissait d'aller et de venir à toute heure dans cette maison.

Ce plan arrêté le réconcilia un peu avec lui-même ; il se flatta que personne ne s'apercevrait de sa faute, et il se promit bien de ne plus s'exposer aux tourmens

affreux d'une conscience coupable. Cette sage résolution rafraîchit son sang, la fièvre se calma; mais le lendemain il était si changé, que sa mère le crut très malade. Elle voulait qu'il gardât le lit: Alexis la rassura; il lui fit plus de caresses encore qu'à l'ordinaire, afin qu'elle lui permît de sortir: aussitôt que cela lui fut possible, il courut chez M. de Beaulieu.

Le chevalier avait du monde. Alexis s'amusa dans une petite attenante au salon, dont la porte était entr'ouverte. M. de Beaulieu l'entendit; mais croyant que c'était Picard, il continua d'entretenir librement l'ami avec lequel il causait.

Alexis allait s'en aller, lorsqu'il entendit nommer son père; il s'arrêta, et il ne perdit pas un mot de la conversation suivante:

"Je vous l'avoue, mon ami, dit M. de Beaulieu, depuis hier je ne suis pas tranquille, il m'est affreux de perdre cette douce sécurité dans laquelle j'ai toujours vécu au milieu de mon domestique, car le bonheur disparaît où le soupçon s'introduit. L'or n'est rien pour moi, je le méprise; mais la sûreté de mes jours est quelque chose, et un voleur domestique peut cacher un assassin." Dans cet endroit du discours de M. de Beaulieu, Alexis fut près de se trouver mal. Le chevalier continua: "Vous le savez, mon ami, je joue peu, et toujours malheureusement. Avant hier, la fortune m'ayant été plus favorable, je regagnai mes pertes, puis un louis en sus. Je destinais cet argent aux pauvres; et comme nos domestiques sont les premiers malheureux que nous devions secourir, je

voulais donner ce louis à François, mon frotteur, dont je connais la détresse ; mais un fripon m'a ôté ce plaisir.—N'est-ce pas ce frotteur lui-même qui s'en serait emparé ?—Ah ! mon ami, vous ne connaissez pas François ; c'est le plus fidèle, le plus probe de tous les serviteurs ! Depuis quinze ans qu'il me sert, jamais rien ne s'est égaré chez moi ; mon argent, mes effets sont épars, les clefs restent à toutes les portes, et François y fait à peine attention : sa probité est si délicate, qu'une aiguillée de fil, un petit bout de ruban, une épingle même est ramassée par lui scrupuleusement et posée sur une table.—Il peut s'être laissé tenter ; la misère en a porté plus d'un à faire des bassesses.—Ce n'est pas mon frotteur : sa probité n'est pas l'effet du raisonnement ; c'est un don de la nature ; c'est l'instinct d'un cœur droit, qui sent qu'il ne doit point prendre ce qui ne lui appartient pas. Cette âme honnête ne tire point vanité d'un sentiment qui lui paraît tout naturel ; il ne parle jamais de sa droiture, mais il en donne des preuves à toute heure.—Cependant, qui peut vous avoir volé ? —Mon ami, je soupçonne, peut-être est-ce à tort, le garçon tapissier qui a emporté ma bergère. Je porte sur lui mes soupçons, d'abord parce que c'est le seul étranger qui soit venu chez moi pendant mon absence ; en second lieu, j'avais posé le louis sur la cheminée ; la bergère était auprès ; il peut avoir roulé dessus, et le jeune homme ne s'en être aperçu que fort tard.—La chose est au moins probable : il lui était facile de se l'approprier.... Je penche à

croire que cet homme est le voleur.—Moi, je n'ose m'arrêter à cette idée, et c'est là mon supplice ; car il est aussi affreux de soupçonner un innocent, que de donner sa confiance à celui qui en est indigne ; et je ne retrouverai le repos que lorsqu'on connaîtra le coupable. Cependant je vais prendre les précautions que commande la prudence en pareille circonstance : le garçon tapissier n'entrera plus chez moi ; et, bien qu'il m'en coûte, je renfermerai avec exactitude les objets qui peuvent tenter les âmes faibles."

Que pensait Alexis pendant ce long entretien ? On peut se l'imaginer. La confiance que M. de Beaulieu avait en lui rendait son action épouvantable ; il le sentait. Ce bon maître ne le nommait seulement pas : il croyait cette âme neuve trop pure pour être avide ; pour mieux dire, il ne songeait pas à lui. Combien cette honorable estime humiliait le coupable !... L'infortuné aurait voulu que la terre s'entr'ouvrît sous ses pas, pour ensevelir à jamais sa honte et ses remords... car il se voyait obligé en conscience d'avouer son crime : le soupçon planait sur un innocent. Si Alexis remettait la pièce d'or dans la cheminée, comme il le voulait faire, elle pouvait glisser dans les cendres, et le malheureux tapissier perdait sa réputation. S'il la plaçait d'une manière visible, on accuserait un des domestiques d'un tardif repentir, peut-être même son père. Le jeune homme soupçonné perdrait sa place chez le maître qui l'occupait ; il était le soutien de son père et de sa mère, vieux, infirmes. Alexis, dont le cœur est bon,

souffrira-t-il que le meilleur des fils soit chargé d'opprobre, et que deux vieillards respectables tombent dans la misère, tandis que lui, qui a commis la faute, jouira paisiblement de l'estime, de la confiance du chevalier, et des avantages qui en résultent? Telles sont les réflexions judicieuses que la sagesse dictait à cet enfant et qu'il eut la force d'écouter malgré la révolte de son orgueil et la crainte que lui inspirait M. de Beaulieu.

Alexis se décida donc à faire l'aveu sincère de son crime; il aima mieux se livrer au ressentiment de son maître et perdre son amitié, que de laisser peser sur la tête d'un autre le poids accablant de sa propre faute. Sans doute que le ciel, qui lui inspirait de si louables sentimens, le regardait avec complaisance; Dieu, prenant pitié de sa jeunesse, l'arrêta sur le bord du précipice. et l'empêcha de s'endurcir dans le crime; peut-être aussi la vertueuse conduite de ses père et mère lui mérita cette faveur: de si honnêtes gens devaient avoir un fils qui leur ressemblât. Fortifié de plus en plus dans sa résolution, Alexis attendait que M. de Beaulieu fût libre; mais François arriva pour frotter l'appartement avant que le chevalier se trouvât seul. Ce bon maître crut faire réparation à son fidèle serviteur des soupçons injurieux de son ami, en le traitant avec une familiarité tout aimable: Voilà, dit-il, en le touchant sur l'épaule, mon vieil ami François dont je connais l'attachement, et que je ne changerais pas pour un autre. Ces paroles touchantes firent une vive impression sur le cœur de

François; ses yeux se remplirent de larmes. Cependant il se disposait à se mettre à l'ouvrage, et allait passer dans la pièce voisine; mais M. de Beaulieu, qui voulait le faire causer, l'arrêta: " Mon pauvre François, lui dit-il, qu'avez-vous qui vous chagrine? Je vous trouve triste.—M. le chevalier est bien bon de faire attention à cela: je suis infiniment sensible aux bontés de M. le chevalier. En disant ces mots, François essuyait ses yeux et marchait toujours vers la chambre à coucher.—Venez ici, François, lui dit M. de Beaulieu ému, je veux savoir le sujet de votre tristesse.—M. le chevalier permettra que ce soit pour un autre moment; ce serait manquer au respect que je lui dois, d'interrompre sa conversation pour l'entretenir de mes affaires.—François, je vous l'ordonne!—La bonté de M. le chevalier me fait encore plus regretter de m'éloigner de lui... Cette crainte fait le sujet de ma peine... Mon propriétaire me chasse; il veut vendre mes meubles pour se payer du loyer. Depuis quinze ans, cela est dur!... Je ne sais où j'irai loger; car nous, pauvres gens, ne sommes pas maitres de choisir, nous cherchons le moins cher. Ce n'est pas que je ne sois décidé, si monsieur le trouve bon, à venir frotter son appartement de l'autre bout de la ville; mais peut-être monsieur sera plus mal servi: toutes ces choses me font bien du mal!

Pendant cet exposé si simple des peines de François, M. de Beaulieu regardait son ami de cet air qui voulait dire: vous l'entendez; s'il avait mon ar-

gent, se trouverait-il dans ce cruel embarras?... Le but du chevalier étant rempli, il dit à François quelques mots de consolation, ensuite il le laissa faire son ouvrage.

Alexis, sur les épines, allait et venait de la cour à la salle à manger, de l'antichambre à la porte de la rue: il guettait l'instant où M. de Beaulieu serait seul. Enfin ce moment arriva; l'ami du chevalier sortit, et même le père François.

Alexis monte en tremblant, il est pâle et défait. Il arrive dans la première pièce; il est forcé de s'appuyer contre une chaise, ses jambes ploient sous lui. Il faut pourtant qu'il se décide; l'heure du dîner va venir, l'instant favorable sera passé. Il reprend courage et s'avance vers le cabinet de M. de Beaulieu. Ce seigneur, habitué à le voir, continuait de ranger ses papiers, quand Alexis, dans un désordre inexprimable, tombe à ses genoux, les embrasse en fondant en larmes, et lui dit au milieu de mille sanglots, en lui présentant la pièce d'or: M. le chevalier, punissez le coupable!..... Puis il s'évanouit.

M. de Beaulieu fut touché jusqu'au fond de l'âme de l'état de cet enfant qu'il aimait; il lui donna lui-même des secours, ne jugeant pas à-propos d'appeler du monde. Lorsqu'Alexis eut repris ses sens, M. de Beaulieu, d'un air sévère lui parla ainsi: Quoi! malheureux! vous avez pu commettre une telle action chez moi!..... C'est ainsi que vous reconnaissez mes bienfaits! Je vous traite comme mon fils; j'ai en vous une confiance entière, et vous me vo-

lez!.... Si jeune, et déjà si corrompu!.... L'or a-t-il donc tant d'attraits pour vous!... Eh! quel usage en vouliez-vous faire? J'exige de vous la confession sincère de votre crime et de ses suites; songez à ce que vous allez dire.

Alexis debout, les yeux fixés à terre, pâle comme la mort, ressemblait à un criminel à qui on vient de lire sa sentence. L'effroi dont il était saisi l'empêchait d'ouvrir la bouche. M. de Beaulieu lui répéta l'ordre de lui rendre compte de son vol et des circonstances qui l'avaient accompagné. Alors, d'une voix tremblante et en joignant les mains, Alexis raconta comment il avait trouvé le louis d'or dans les cendres, sa tentation, ses combats, son projet de le remettre à la même place, mais dont il avait été empêché par la crainte de compromettre la réputation du garçon tapissier. Alexis termina ces aveux pénibles, en disant à M. de Beaulieu, qu'il subirait sans se plaindre le châtiment qu'il voudrait lui infliger; mais qu'il lui demandait en grâce de lui garder le secret sur sa faute; car il ne doutait pas que la connaissance de sa mauvaise action ne fît mourir son père de douleur.

Le chevalier fut attendri de la résignation de cet enfant. Son respect pour les vertus de son père le frappa. Il lui tint compte aussi de la délicatesse qui l'avait fait se livrer courageusement à la honte d'avouer sa faute, plutôt que de souffrir qu'on en chargeât un innocent. M. de Beaulieu trouvait de la noblesse dans les aveux sans détour d'une première

faute, faits par un enfant à un homme de sa sorte, dont l'âge, le rang et la fortune devaient lui imposer; il lui savait gré de l'avoir connu discret, juste et humain, et de s'être mis à sa discrétion, sans employer un tiers dans une affaire aussi délicate, comme un autre enfant aurait fait. Le chevalier conçut une haute idée d'un jeune homme de ce caractère. Il était prêt à lui faire grâce; mais réprimant, pour l'intérêt même d'Alexis, ce mouvement de faiblesse, il conserva toute la sévérité d'un juge, et lui parla ainsi:

Je garderai le secret de votre crime; l'honnête François est assez à plaindre d'avoir un fils qui le déshonore, sans que je lui plonge le poignard dans le cœur en l'instruisant de votre infâme conduite. Rempli d'estime pour les qualités du père, je le distinguerai toujours de son fils. Quant à vous, monsieur, voici ce que j'exige: Premièrement, vous ne resterez jamais ici sans votre père, car vous avez perdu ma confiance; en second lieu, il faut me donner votre parole de ne point aller à la comédie avant l'âge de vingt ans, et d'être six mois entiers sans manger aucune espèce de friandises. " M. de Beaulieu s'arrêta. Alexis mit un genou en terre; puis levant les mains et les yeux vers le ciel, il dit à haute voix: Je le jure!.... L'enfant s'étant relevé, le chevalier continua: " Je pense que dans cette circonstance vous vous conduirez avec assez de discrétion pour que votre père ne s'aperçoive de rien: d'ailleurs cela vous regarde. Allez, monsieur, votre conduite fu-

ture m'apprendra celle que je dois tenir avec vous. Si vous avez le malheur de faire un second faux pas, vous êtes perdu!.... En achevant ces mots, M. de Beaulieu entra dans sa chambre à coucher, et en ferma la porte sur lui.

Alexis, resté immobile à sa place, retrouva alors l'usage de ses facultés, et il se hâta de retourner chez lui. Il s'estima très-heureux de ne pas être chassé ignominieusement de cette maison, et de ce que son père ignorerait sa faute. La peine qu'il devait subir lui parut bien légère en comparaison du crime. Il attribua à sa grande jeunesse l'indulgente bonté de M. de Beaulieu. Il se promit bien d'exécuter sa pénitence avec une scrupuleuse exactitude, d'abord pour se soumettre au jugement de son maître, ensuite pour se punir lui-même par la privation des objets qui l'avaient porté à une action détestable, qui devait pendant toute sa vie le faire rougir de honte et exciter dans son cœur le plus amer repentir.

Alexis raisonnait juste, la pénitence de ce bon maître équivalait à un pardon. M. de Beaulieu ne la lui donnait que pour la forme et pour l'éprouver.

Le chevalier mit dans le secret Picard, son vieux domestique, dont il connaissait l'amitié pour Alexis. Il lui recommanda de le surveiller, pour voir s'il accomplirait avec exactitude cette pénitence, légère en elle-même, mais assez pénible pour un enfant de son âge, et qu'il lui était facile de ne pas faire. Picard eut ordre de se conduire dans tout le reste avec ce

petit comme à son ordinaire, et de ne rien dire qui pût donner connaissance de sa faute.

Le jour suivant, François étant venu chez le chevalier, celui-ci, aussitôt que le frotteur entra, feignit qu'une affaire l'obligeait à sortir ; il lui glissa deux doubles louis dans la main, et disparut. Le bon François, plein de reconnaissance, courut après son maître pour le remercier ; mais il lui fut impossible de le rejoindre. Le frotteur retourna chez lui fort content. Il paya son propriétaire, et rendit grâce au ciel du secours inespéré qu'il venait de recevoir.

Alexis apprit bientôt la générosité de M. de Beaulieu pour son père, et des larmes abondantes coulèrent de ses yeux : plus le maître était bon, plus il se trouvait criminel.... François et Marianne prirent pour de la sensibilité l'effet visible de ses cruels remords ; ils lui donnèrent des éloges : les témoignages de satisfaction de François et les caresses de Marianne augmentaient encore son trouble. Cela se conçoit : quelle satire plus amère que des éloges quand on se sent une conscience coupable ! Ce supplice, qui se renouvelait tous les jours et à toute heure, était une pénitence mille fois plus dure à supporter pour lui que la privation des choses qui flattaient son goût.

Cet enfant eut la force de souffrir pendant trois mois ses cuisans chagrins sans se plaindre et sans jamais laisser connaître les privations qu'il s'imposait. Ce temps d'épreuve, qu'il soutint avec tant de courage, et pendant lequel il fit de sérieuses réflex-

ions, mûrit singulièrement sa jeune tête ; il lui valut l'expérience de plusieurs années. Mais revenons au jour que François reçut du bienfaisant seigneur de quoi payer ses dettes.

Le soir même, à la fin de sa prière, Alexis éleva la voix, et dit avec onction : "Mon Dieu, bénissez notre bon maitre! conservez-nous-le, et ne permettez pas que je meure sans avoir reconnu, autant qu'il est en moi, les bontés dont il nous comble!" Marianne et François, le visage baigné de larmes, répondirent *amen*... Cette soirée, toute à la reconnaissance, se termina par l'éloge de M. de Beaulieu: ces honnêtes gens, rendus au bonheur, convinrent qu'un maître juste, humain, est un Dieu sur la terre pour des serviteurs fidèles.

On pense bien que François ne garda pas le silence sur la prière de son fils. Picard ayant su ce beau trait, en instruisit le chevalier, qui en aima encore plus l'enfant.

Alexis fut plusieurs jours sans oser se présenter chez M. de Beaulieu. Enfin il s'enhardit, et y retourna avec son père : il évita seulement avec soin la vue du maître. Au premier coup-d'œil, cet enfant remarqua un changement notable dans la maison : l'aimable désordre qui régnait autrefois n'existait plus, tout était rangé exactement et renfermé ; on ne voyait plus de clefs aux portes des armoires, et les domestiques de confiance allaient et venaient comme pour surveiller ses actions. Toutes ces choses blessèrent le cœur d'Alexis, il se sentit cruellement hu-

milié ; mais que pouvait-il dire? c'était sa faute!.... Pour François, il ne vit rien de tout cela : que les portes fussent fermées, ouvertes, qu'on serrât l'argent ou qu'on le laissât traîner, peu lui importait : comme il n'avait abusé de rien, les précautions prises à dessein ou sans dessein ne l'inquiétaient guère. Calme précieux d'une âme innocente, on ne connait de quel prix vous êtes que lorsqu'on vous a perdu!

Cependant Alexis faisait sa pénitence avec une rare exactitude. Lorsqu'il était forcé par Marianne d'accepter soit un fruit, soit autre chose, il sortait furtivement, cherchait un pauvre et le lui donnait. Picard, qui avait ses ordres, essaya plusieurs fois de le tenter, sans jamais pouvoir y réussir. Ce qui plaisait surtout à ce vieux serviteur, c'était de voir, outre la constance de cet enfant, la conduite vraiment admirable qu'il tenait avec son père et sa mère; conduite si prudente, qu'ils ne surent jamais la faute qu'il avait faite.

Picard ne manquait pas d'instruire son maître de la persévérance d'Alexis; il lui vantait son courage, sa discrétion, et plaidait vivement sa cause. Enfin, au bout de trois mois, M. de Beaulieu crut pouvoir, sans conséquence, abréger la peine de l'intéressant jeune homme.

Un jour, Alexis voit avec surprise l'or éparpillé sur les tables de M. de Beaulieu, comme dans les jours de son innocence; les clefs sont remises aux portes; M. le chevalier lui témoigne autant d'amitié

qu'autrefois.... Quel heureux changement! Comme son cœur est à l'aise! Ah! le voilà, le vrai bonheur, c'est l'estime de ses semblables!

Pour mettre le comble à la joie d'Alexis, M. de Beaulieu, ayant congédié son père, lui ordonne de rester. Lorsqu'ils sont seuls, "Mon ami, lui dit cet excellent homme, depuis trois mois votre obéissance à mes ordres me prouve que vous êtes réellement dans la résolution de vous corriger. Je vous pardonne votre faute, que je veux attribuer à votre âge. Je vous rends ma confiance, c'est à vous de la conserver. Reprenez chez moi vos habitudes ordinaires, et ne mangez plus de pain sec. Pour vous prouver qu'entre nous la réconciliation est parfaite, dès aujourd'hui je vous donne des maîtres: je me charge de votre éducation et de votre sort pour l'avenir, si vous répondez à mes bienfaits. M. de Beaulieu n'avait pas encore fini sa phrase, qu'Alexis embrassait ses genoux et lui exprimait par ses larmes l'excès de sa reconnaissance. Le chevalier lui tendit la main et le releva. Il lui fit un sermon de père qu'il termina par la promesse de sa protection tant que le jeune homme s'en rendrait digne.

François et Marianne ayant appris le bonheur de leur enfant, accoururent pour se jeter aux genoux de leur bienfaiteur. M. de Beaulieu les reçut avec bonté; mais il eut l'adresse d'échapper aux témoignages de leur vive reconnaissance.

Dès le jour même, Alexis eut une jolie chambre dans la maison de M. de Beaulieu, qui voulut être

son premier instituteur. Avec de bons maîtres et d'heureuses dispositions ce jeune enfant fit des progrès rapides. En moins de deux ans il apprit à bien lire, à écrire, à compter et à mettre l'orthographe, comme sa bonne mère le désirait. Quand il fut suffisamment instruit, M. de Beaulieu en fit son secrétaire. Cette place, qui l'approchait sans cesse de son bienfaiteur, lui donna les moyens de connaître ses rares vertus, et il lui voua le respect et l'amour d'un fils.

Dans sa prospérité, Alexis ne se méconnut point: il honora toujours ses parens, et consacra sa petite fortune â adoucir leur sort. Il resta long-temps auprès du chevalier, dont il devint l'ami. Ce seigneur étant venu à mourir, lui laissa par testament une somme considérable, qui le mit en état de faire un bon mariage.

Devenu riche et heureux, Alexis n'oublia jamais la faute inexcusable de ses premières années; elle le tint en garde contre la surprise des passions; il n'oublia pas non plus qu'il devait à son sincère repentir l'amitié d'un homme vertueux et les faveurs de la fortune.

LA PRÉSOMPTION.

La timidité naturelle aux femmes semble leur indiquer le besoin d'un protecteur, et les premières vertus qu'elles apprennent à connaître, sont la douceur et l'obéissance. Ces bases de l'union conjugale sont aussi celles de la piété filiale. Les lois de la société, d'accord avec celles de la nature, ont désigné l'autorité paternelle comme le guide et l'appui de l'inexpérience et de la faiblesse; malheur à celle qui la méconnaît et la fuit!

Léonie de Balinville était née avec un de ces caractères fermes et prononcés, dont le principe devient souvent la source des vertus les plus solides, mais dont l'excès est bien dangereux lorsqu'il nous inspire une aveugle confiance en nos propres forces, lorsqu'il exclut l'indulgence pour ce qui nous entoure, et nous porte à rejeter de salutaires avis.

Oubliant que les faiblesses et les erreurs sont un héritage commun à tous les hommes, Léonie jugait avec sévérité la moindre faute. Accueillir celui qui s'en était rendu coupable, c'était selon elle, participer aux mêmes torts. Il est rare qu'une pareille rigidité n'accompagne pas une excellente opinion de soi-même. Aussi Léonie prenait-elle souvent un ton de supériorité, que les représentations de son père et l'usage du monde lui apprirent à réprimer; mais elle le remplaçait par un certain contentement d'elle-

même qui perçait jusque dans son silence, et qui excluait de ses manières la doucenr et l'aménité.

Guidée par ce qu'elle appelait l'amour du bien, elle renonçait à ce privilége si doux pour une jeune personne, d'être auprès de ses parens l'appui des faibles et l'avocat des coupables repentans. Bien loin de là, on la redoutait dans la maison de son père beaucoup plus que M. de Balinville, resté veuf depuis plusieurs années ; et vainement un domestique qui manquait à son devoir eût cherché un appui auprès de sa jeune maîtresse, elle aurait cru causer un scandale en parlant en sa faveur, et elle le voyait partir froidement en lui disant : C'est votre faute, il fallait vous mieux conduire.—Elle déployait la même sévérité dans ses discussions de famille, dans de petites querelles de ménage, où quelquefois l'amitié est prise pour juge de légers débats qu'il dépend d'elle souvent de terminer ou d'envenimer. Toujours on voyait Léonie se ranger du côté de l'autorité, et préférer au rôle si doux de conciliatrice la réputation d'une rai sonfort au-dessus de son âge, et d'une vertu inflexible.

Mais tandis que mademoiselle de Balinville tenait toujours prêts, à l'usage de ses jeunes amies et de tous ceux qui l'entouraient, des conseils rigoureux, on pouvait s'étonner de sa froideur, de sa répugnance pour tous les avis que quelquefois on lui offrait en échange, et qu'une source respectable et sacrée ne lui rendait pas plus précieux. Par exemple, Léonie, égarée par un système dangereux, trouvait inutile de

baser ses principes sur les préceptes de la religion. Ils sont excellens sans doute, disait-elle; mais la voix de la conscience nous en dit autant, et ne suis-je pas assurée que ce guide suffira pour me préserver de toutes les fautes? Le bon prêtre, qui, après qu'elle eut fait sa première communion, s'affligeait de la voir se refroidir tous les jours davantage pour de bonnes lectures et de pieuses pratiques qu'il lui avait recommandées, revenait vainement chaque année frapper à ce cœur endurci par un orgueil excessif. Il se retirait en soupirant, et lui disait : Il n'est pas temps encore ; mais un jour, ma fille, vous reconnaîtrez combien est insuffisante la sagesse de l'homme, et que pour le préserver de la folie, de la douleur et du remords, ce n'est pas trop de toute la puissance de la religion pour soutenir ses forces!

On ne sera pas étonné que, dédaignant de semblables avis, Léonie écoutât peu et ne suivît guère ceux de son père, qui depuis son enfance avait travaillé vainement à lui donner des idées plus justes, et à l'amener à penser que les vertus les plus douces sont toujours celles qui conviennent le mieux aux femmes. Inquiet sur l'avenir, et prévoyant que le caractère présompteux de Léonie lui préparait bien des peines, l'exposait à bien des dangers, M. de Balinville se décida à lui proposer pour époux le comte de Vergennes, homme d'un âge mûr, d'une excellente réputation, et son plus intime ami. Le Comte connaissait Léonie depuis son enfance, et quoiqu'il ne s'aveuglât pas sur ses défauts, il espérait parvenir

à l'en corriger, et se flattait d'être heureux avec la fille de son ami. Celle-ci, séduite par le titre de comtesse, aurait probablement fermé les yeux sur la grande disproportion d'âge qui existait entre le Comte et elle, si un léger incident qui blessa son amour-propre, n'eût renversé les projets de M. de Balinville.

C'était le jour de la fête de Léonie: son père rassembla quelques amis, et parmi des fleurs charmantes lui fit cadeau de plusieurs bijoux qu'il avait su qu'elle désirait. Comme les soins du comte de Vergennes ne paraissaient pas lui déplaire (ce qui était beaucoup pour elle), M. de Balinville l'autorisa à offrir aussi un cadeau à sa future épouse; ce fut un Souvenir, du travail le plus fini, entouré de perles fines, ayant le chiffre de Léonie répété de la manière la plus élégante. Elle parut satisfaite en recevant ce joli Souvenir, et son premier mouvement étant de l'ouvrir, elle y lut ces quatre vers:

Aux autres indulgente, à toi-même sévère,
Pratique les vertus sans faste et sans aigreur;
Sois franche sans blesser, sage sans être austère,
Sensible sans faiblesse, et juste sans rigueur.

A peine la jeune orgueilleuse eut-elle jeté les yeux sur ce quatrain, que, blessée de la leçon qu'il renfermait, elle rendit le Souvenir à son père, avec un mouvement d'humeur qu'elle déguisait mal, en le priant d'observer à son ami qu'un si beau présent ressemblait à un cadeau de noce; elle saisissait cette occasion, ajoutait-elle, d'annoncer positivement que

jamais cet événement n'aurait lieu. M. de Balinville, qui la connaissait, sentit bien que son ami avait commis une faute irréparable, et dès cet instant renonça à cette union. Ce fut avec d'autant plus de regrets, qu'il prévoyait que dans peu il quitterait sa fille; un voyage à Saint-Domingue, où il avait des habitations, devenant indispensable, il tenta, mais en vain, de faire valoir ce motif; Léonie refusa positivement d'enchaîner sa liberté.

Le départ de M. de Balinville ayant été accéléré par des lettres qu'il reçut de son gérant de Saint-Domingue, il ne chercha plus à dissimuler à sa fille les inquiétudes qu'il emportait sur son sort. Il la laissait sans guide, sans protecteur. C'était bien lui dire, *suivez-moi*. Mais il ne voulait pas y mettre d'autorité et il craignait sur-tout de l'exposer aux dangers d'un semblable voyage. Léonie, qui se répétait que cette absence serait de peu de durée, et qui avait pris l'habitude de ne jamais considérer ses devoirs sous des rapports religieux, se laissa séduire par les charmes de l'indépendance; quant aux convenances, elle pensa qu'elles seraient parfaitement observées en prenant avec elle une cousine à un degré très-éloigné, dont la pauvreté lui assurait la complaisance, et dont l'âge et la réputation lui serviraient d'égide. M. de Balinville trouva cette idée fort bonne; il fit venir du fond de sa province cette parente peu fortunée, afin de servir de compagne et de mère à sa fille pendant son absence, et il la lui recommanda avec toute la sollicitude d un cœur pater-

nel. Le moment du départ arriva enfin, et Léonie, qui n'était pas insensible, sentit alors, mais trop tard, qu'elle aurait dû suivre son père, et elle s'affligea sincèrement de cette séparation. Ces premiers momens de chagrin passés, elle s'occupa de régler le genre de vie qu'elle voulait mener, et par une lâche complaisance, madame Musson, c'était le nom de sa nouvelle compagne, servit toutes ses idées d'indépendance, sans chercher à les combattre par les observations que la raison ou l'amitié eussent pu lui suggérer. Bientôt mademoiselle de Balinville, qui était dans sa vingtième année, se trouva jouir à-peu-près d'une entière liberté ; à la vérité, elle était loin d'en abuser : elle recevait et rendait des visites ; mais les invitations se faisaient au nom de sa cousine comme au sien, et partout cette dernière accompagnait sa jeune parente. On conçoit que le choix des personnes admises chez elles dépendait entièrement de Léonie; on sait qu'elle était naturellement d'une excessive sévérité. Aussi, jusque dans la société que recevait habituellement son père, elle se permit une espèce *d'épuration*, dont le comte de Vergennes, qui était resté son ami (bien qu'il eût renoncé à ses espérances), ne put s'empêcher de la plaisanter.

Savez-vous bien, Léonie, lui dit-il un jour avec la familiarité qu'autorisaient son âge et son intimité avec M. de Balinville, savez-vous que vous devenez la terreur de nos élégantes et de nos pauvres jeunes gens? En vérité, ils seraient fort à plaindre si toutes les femmes imitaient l'austérité de vos goûts et

de vos manières.–L'intérieur des familles et la société en général ne pourraient, je crois, qu'y gagner.— Cela est possible, mais réformer l'ordre social ! il faut convenir que c'est, pour une jeune fille de vingt ans, un plan aussi vaste que hardi. Cependant le monde est si perverti ! croiriez-vous que ces hommes mondains, appelés chaque jour au bonheur d'assister à vos cours de morale, ces femmes étourdies auxquelles vous offrez de si sages exemples, ont l'ingratitude de nommer pruderie et affectation de si saines leçons. Il faut qu'elle soit bien sure, disent-ils, de n'avoir jamais besoin pour son compte de l'indulgence d'autrui, car quiconque fronde impitoyablement les travers de la société, ne doit pas s'attendre à lui inspirer plus d'égards ni de ménagemens.

Il me semble, Monsieur, répondit assez sèchement Léonie (qui lui avait dejà prouvé qu'elle n'aimait pas les leçons), que je ne m'informais pas du jugement que le monde porte de moi? Celui de ma conscience me suffit; et quant à l'opinion de mes vrais amis...—Ceci me regarde, interrompit le comte avec un ton plus grave. Eh bien Léonie, mon opinion à moi, c'est que celle qui ne s'occupe qu'à réformer ou blâmer les autres, ne voit pas les dangers qui la menacent, et qu'enfin la meilleure tête de vingt ans est bien près de faire une sottise.

Léonio répondit avec une gaîté affectée qui dissimulait mal le dépit que lui faisaient ressentir ces observations ; on aurait pu les croire dictées par un

esprit prophétique, et elles avaient exprimé seulement la sollicitude de l'amitié.

Peu de temps après cette conversation, un certain chevalier de Valrive, joueur, abîmé de dettes, et obligé de quitter Bordeaux pour éviter les poursuites actives de ses créanciers, eut occasion de rencontrer mademoiselle de Balinville, d'apprendre qu'elle était fille unique, et que son père possédait de grands biens à Saint-Domingue, indépendamment de l'héritage qu'une tante avait légué à Léonie personnellement. Avec l'adresse particulière aux aventuriers, il parvint à se faire présenter dans quelques sociétés où allait Léonie, et avec la même finesse (car une situation désepérée développe les ressources de l'esprit) il eut bientôt découvert les côtés faibles de son caractère, et surtout son orgueil excessif; il en profita de manière à être admis peu de temps après chez madame Musson. Ayant facilement observé combien la basse flatterie de cette dernière pourrait servir ses projets, ce fut par elle qu'il fit parvenir à Léonie toutes les insinuations qu'il jugeait capables de prendre de l'empire sur son esprit. Par exemple, ce fut par sa cousine que Léonie apprit qu'il ne connaissait pas de femme qui lui fût supérieure, et que l'admiration qu'elle lui inspirait était mélangée d'un tel respect, qu'il n'avait encore osé la lui exprimer.

L'attention de Léonie fut fixée par le plaisir d'avoir été l'objet d'une distinction et d'une réserve si flatteuse; elle permit à madame Musson de lui répéter

les aveux du jeune homme, qui s'accusait d'avoir passé une jeunesse oisive et dissipée, et dont maintenant il regrettait l'emploi. Entraînée par un fol orgueil, Léonie dicta d'abord à sa cousine quelques avis reçus avec autant de soumission que de reconnaissance ; puis elle finit par sermoner elle-même un disciple plus pervers qu'elle ne le supposait, et qui se détournait pour sourire du succès de ses artifices. Nous ne suivrons pas Léonie dans la fausse route où l'entraînait sa présomption, ni dans les progrès que le fourbe Valrive parvint à faire dans son esprit ; mais il nous suffira d'apprendre à nos lecteurs que six mois s'étant écoulés, Valrive osa aspirer à la main de mademoiselle de Balinville. Celle-ci, loin de s'offenser d'une semblable proposition, qui, lorsque l'approbation paternelle ne la précède pas, est toujours inconvenante et déplacée, avoua à sa cousine, qui le répéta ingénument à celui que cela intéressait, que M. de Valrive ne lui déplaisait pas. Elle écrivit sur-le-champ à son père en lui faisant parvenir la demande du chevalier, et lorsque celui-ci témoigna sur la réponse autant d'iuquiétude que d'impatience, pour cette fois, du moins, il n'altéra pas la vérité.

Cette réponse ne se fit pas attendre. M. de Balinville, plutôt affligé qu'irrité de ce que sa fille avait pensé à faire un choix en son absence, refusait absolument de l'approuver avant qu'il ait pu juger par lui-même des avantages que présentait cette union. Il défendait donc à Léonie d'y songer avant son retour, qui malheureusement paraissait encore fort éloigné.

Nous avons trop bonne opinion du cœur de Léonie pour hésiter à croire qu'elle eût obéi à des ordres aussi précis, sans les ruses dont l'environna l'adroit aventurier, qui avait un pressant besoin d'argent, et qui avait résolu qu'nne aussi belle fortune ne lui échapperait pas. Il produisit des lettres de sa famille, qui habitait, disait-il, le fond de la Provence, dans lesquelles ses parens sollicitaient la main de mademoiselle de Balinville comme le plus grand honneur qu'ils pussent recevoir; ils feraient tous les sacrifices pour l'obtenir, et dès ce jour toute leur fortune était promise à leur fils. Les lettres et la conduite de ce fils, un peu légère peut-être jusqu'ici, annonçaient en lui un si favorable changement, attribué à la bienfaisante influence de mademoiselle de Balinville, que la plus tendre des mères et le père le plus reconnaissant la suppliaient d'achever son ouvrage.

C'était déjà quelque chose que d'avoir intéressé l'orgueil de Léonie. Le rusé Valrive sut bientôt compromettre assez sa délicatesse, pour accélérer le moment où elle devait consentir à l'accepter pour époux.

Les maux qui peuvent résulter d'une position fausse et qui blessent les convenances de la sociéṭé, sont incalculables. Une jeune personne qui n'est plus sous l'aile paternelle, doit redouter tous les dangers qui menacent un être dénué de protection, et c'est toujours aux dépens de sa réputatîon ou de son honneur qu'elle reçoit celle d'un étranger.

Valrive le savait bien, et il profita d'une occasion

qu'il cherchait depuis long-temps. Une querelle qu'il sut faire naître dans un endroit public, où il accompagnait mademoiselle de Balinville et sa cousine, et dont la première devint l'objet, lui servit de prétexte pour fixer sur elle et sur lui tous les regards du public. Toute publicité blesse la modestie si naturelle aux femmes, et c'est déjà une souffrance que d'être remarquée. Mais que devint la pauvre Léonie, lorsqu'elle apprit que dans le monde son nom passait de bouche en bouche avec celui de Valrive, et que personne ne doutait qu'il ne devint son époux?

Elle venait d'atteindre sa vingt-unième année, terme fixé par la loi, sans doute afin que le premier usage de la liberté qu'elle accorde soit de se remettre volontairement sous la tutelle paternelle, dont cependant elle permet de s'affranchir, parce qu'en effet il peut exister de tristes exceptions. Léonie n'osait plus paraître en public après les bruits qui avaient été répandus sur son union prochaine avec Valrive, et dont il lui avait fort exagéré l'éclat. Persuadée d'ailleurs qu'il était le seul homme qui, par la haute opinion qu'il avait conçue d'elle, et sa déférence à ses avis, pût la rendre heureuse, elle se décida à faire à son père, au terme de la loi, *des sommations respectueuses.* Après un certain temps écoulé, elle devenait libre de contracter l'union à laquelle elle s'était résolue. Cette démarche lui coûta excessivement; mais où ne peut conduire un fol orgueil! Elle éloigna d'elle presque tous les amis de son père, et ses connaissances même ne lui témoignèrent plus que de

la froideur ; car les indifférens se prononcent toujours, dans les discussions de famille, en faveur de l'autorité méprisée et contre ceux qui la repoussent. Le temps fixé par la loi étant écoulé, Léonie, trop avancée pour songer à fuir la destinée qu'elle s'était choisie, ferma l'oreille à toutes les représentations par lesquelles le comte de Vergennes, avec la franchise d'un véritable ami, et son notaire avec toute la prudence et la méfiance qui doivent caractériser cet état, tentèrent d'ébranler sa résolution. Elle ne formait pas le moindre doute sur la bonne foi et le désintéressement du chevalier de Valrive. Quoique égaré par un orgueil excessif et un système faux, puisqu'il n'avait point pour base une piété solide, le cœur de Léonie était noble et droit. La supposition d'une bassesse répugnait à sa générosité, et elle aurait cru s'avilir elle-même en en concevant la pensée. C'est ainsi que des vertus mêmes qui n'ont pas la religion pour garantie, et la prudence paternelle pour appui, peuvent devenir nuisibles au bonheur de celle qui les possède, et ne servent alors qu'à l'égarer.

Liée par un engagement imprudent, mais qu'elle regardait comme sacré, Léonie s'évita le chagrin de recevoir ceux qui blâmaient son choix; et excepté la cousine Musson, à laquelle Valrive avait promis qu'elle ne quitterait jamais sa parente (ce qui l'avait déterminée à protéger cette union), elle ne reçut personne jusqu'au jour de son mariage, qui fut fixé à l'époque la plus prochaine.

Il vint ce jour qui devait changer sa destinée : mais

qu'il est triste, qu'il est effrayant ce jour-là, lorsque la tendresse d'un père n'en adoucit pas la solennité, lorsque les caresses d'une mère n'en dissimulent pas les inquiétudes ! Pour toutes les jeunes personnes il cache toujours un avenir douteux; mais pour Léonie, qui seule en avait pris la responsabilité combien il était plus imposant encore!

La nuit qui le précédait s'écoula sans que le sommeil s'approchât de ses yeux, et cependant des images effrayantes la troublèrent : elle croyait voir son père lui tendre les bras ; une mer agitée était entre eux, et il s'écriait : elle nous sépare bien moins encore que ta volonté ! Enfin le jour parut ; il était triste et nébuleux. Des femmes-de-chambre se présentèrent seules pour présider à sa toilette, et ce fut l'insipide cousine Musson qui attacha le voile de la mariée. Lorsqu'elle fut habillée, Léonie, par un mouvement machinal, se retourna comme pour demander la bénédiction qui assure les pas d'nne jeune fille à l'autel. Hélas ! il n'y était pas celui qui devait la lui donner; et s'il y avait été, il l'aurait refusée! Cette pensée terrible arracha des larmes à Léonie ; en vain elle se flattait que son père lui pardonnerait ; en vain elle se répétait que cette démarche hardie devait la conduire au bonheur. Il y a dans les actions répréhensibles une sorte de superstition inquiète, qui les accompagne, et qui commence la punition des coupables. Ni les flatteries de madame Musson, ni les transports reconnaissans de Valrive, au comble de ses vœux, ni la formule sacrée qui l'u-

nit à celui qu'elle avait choisi, rien ne put empêcher Léonie d'entendre ces paroles retentir à ses oreilles : "*Dieu réprouve et punit les enfans désobéissans.*" Après la cérémonie, l'époux et les témoins conduisirent la nouvelle mariée dans la demeure qu'il avait fait orner pour elle, et dont à la vérité elle paya tous les mémoires, car nous avons déjà dit qu'une tante lui avait laissé sa fortune ; ce qui devenait d'autant plus important pour elle, qu'elle ne devait rien attendre de M. de Balinville.

M. de Valrive, aussitôt après son mariage, présenta à sa femme ses amis les plus intimes, et la pauvre Léonie ne retrouva pas sa gaîté, environnée de ces visages inconnus, dont l'expression contrainte et les discours étudiés lui parurent cacher une éducation commune et l'habitude de la mauvaise compagnie. Ce qui ne la rassurait pas, c'est que les manières de Valrive lui parurent changées : déjà il commençait à négliger les apparences, et lui laissait entrevoir la triste vérité.

Cette cruelle énigme lui fut enfin expliquée.

Telle qu'une seconde Providence, la sollicitude d'un père veille toujours sur le sort de son enfant ; ni l'éloignement, ni même les torts de cet enfant n'épuisent cette source infinie d'indulgence, de prévoyance et de bonté : c'était donc d'un autre hémisphère, et blessé de son ingratitude, que son bon père faisait parvenir à Léonie des avis certains, mais, hélas ! trop tardifs, sur l'immoralité et l'inconduite de celui qu'elle osait préférer à son père. Les informa-

tions les plus sûres lui avaient appris que les Valrive, famille intéressante et respectable, qui en effet habitait la Provence, ne se composaient plus que de quelques vieux célibataires; mais il était vrai qu'un aventurier, chassé de Bordeaux pour sa mauvaise conduite, portait le même nom et osait se dire leur parent. Il croyait inutile de rien ajouter à ces lumières pour l'engager à rompre cette dangereuse liaison et ne doutait pas qu'elle ne regrettât vivement l'aveuglement où on avait su la plonger. Dans le cas contraire (et son cœur était déchiré de cette seule supposition), il quittait la voix d'un juge sévère, et déclarait que, décidé à ne jamais reconnaître une pareille alliance, sa fille, en s'unissant à Valrive, se séparait à jamais de lui.

On pense quel effet produisit cette lettre sur un cœur déjà rempli de trouble et de remords; le voile qui lui cachait toute son infortune se déchira. Valrive, à qui la lettre de M. Balinville fut montrée, trouva plaisant de convenir de la vérité, et de désigner un des jeunes gens qu'il voyait le plus intimement, comme l'auteur des lettres de ses prétendus parens; il assura sa femme que cette petite fausseté était la meilleure preuve du désir extrême qu'il avait de réussir, et qu'elle aurait grand tort de se fâcher de cela. Enfin, la légèreté avec laquelle il avoua sa fourberie, acheva de convaincre Léonie que chaque jour devait amener une découverte nouvelle sur les torts de celui qu'elle cessait d'estimer. Avec le caractère de Léonie, c'était lui retirer toutes ses affections.

Les consolations que peut donner la confidence de nos peines, manquèrent bientôt entièrement à madame Valrive. Tous ses anciens amis s'étaient éloignés lors de son mariage, et son mari ne souffrait pas qu'elle écrivît un billet ou fît une visite sans son aveu. La compagnie même de sa cousine Musson lui manqua; car, sans égard pour la promesse qu'il lui avait faite, il exigea son départ, que Léonie chercha vainement à retarder; il lui semblait que c'était le dernier lien qui l'attachait à M. de Balinville. Lorsque Valrive eut écarté cet unique témoin de son indélicatesse et de ses mauvais procédés envers sa femme, il ne mit plus de frein à son amour pour le jeu, ni à tous les désordres qui en sont trop souvent la suite. Léonie, qui n'avait pas suivi l'avis du notaire de son père, n'était point séparée de biens. Sa fortune paya donc les anciennes et nouvelles dettes de Valrive, et elle ne l'eût pas regrettée, si elle avait pu en même temps effacer la honte dont il se couvrait, et qui rejaillissait sur elle.

A travers un si sombre avenir on vit percer un éclair de bonheur, et au milieu de tant de larmes Léonie trouva encore un sourire. Elle eut une fille qu'elle nourrit elle-même, et qu'elle voulut nommer *Amanda*. Le nom de baptême de M. de Balinville était *Amand*.

Sa tendresse pour cet enfant devint le seul bien qui pût attacher à la vie sa malheureuse mère, et il lui donna la force de lutter contre la mélancolie qui pouvait priver Amanda de son unique appui.

Valrive, à-peu-près insensible à la naissance de sa fille comme aux reproches et à la douleur de sa femme, finit par paraître à peine chez lui. Cet homme si poli, si soumis aux moindres désirs de celle dont il admirait si profondément le grand caractère, maintenant impérieux et grossier, passait les jours à jouer et les nuits à boire; bientôt on parla de faux billets qu'il avait fabriqués. Car le premier pas qui blesse l'honneur conduit à l'infamie, et l'abîme creusé par l'immoralité et l'irréligion ne se ferme plus.

Nous ne suivrons pas l'infortunée Léonie dans tous les degrés de sa misère. En vain elle cherchait à dévorer ses larmes; une fièvre lente minait ses jours et son excessif changement l'aurait trahie, quand un public curieux et cruel ne serait pas parvenu à s'initier, malgré elle, dans ses douleurs, non pour la plaindre, elle avait exercé jadis contre lui trop de sévérité; mais pour répéter, comme une excuse du peu de pitié qu'elle inspirait: Il faut convenir qu'elle l'a bien mérité! Un seul ami, le comte de Vergennes, toujours fidèle, et que rien ne pouvait rebuter, tenta de lui offrir ses consolations et ses conseils. Mais il eût fallu lui avouer le déshonneur du père de sa fille; une fierté louable, et peut-être aussi le reste d'un orgueil incurable, réprimèrent la confiance de Léonie; elle ne répondit point à ses lettres, et apprit bientôt qu'il voyageait hors de France.

Depuis quelque temps son indigne époux, entièrement livré à d'odieux compagnons de ses débauches, ne rentrait que fort rarement, et presque toujours dans

un état de fureur et d'ivresse qui ne lui permettait pas d'entendre les représentations de son infortunée compagne. Elle avait déjà, plusieurs fois, payé des dettes considérables. Elle avait vendu tout ce qu'elle possédait de bijoux, et elle ne pouvait se dissimuler qu'elle était menacée d'une prochaine ruine. "Si mon père était ici ! s'écriait-elle dans sa douleur, je lui remettrais ma fille, et, sans me plaindre, je subirais mon sort!"—Dans cet instant on lui apporte une lettre. Elle reconnaît cette écriture chérie, qu'elle baise avec transport. C'était celle de M. de Balinville. Mais, hélas ! cette lettre écrite dans un premier moment de colère, et retardée long-temps par des vents contraires, contenait l'intention de n'avoir plus rien de commun avec une fille désobéissante, et l'ordre sévère de ne plus lui adresser des lettres, qui, désormais, resteraient sans réponse.

La malheureuse Léonie tomba dans un évanouissement qui ne se dissipa que pour lui faire connaître encore de nouveaux malheurs. Valrive, poursuivi pour de faux billets, était en fuite. Ses créanciers se préparaient à saisir sa maison et ses meubles ; et pour éviter leurs grossiers discours et leur odieuse vue, madame de Valrive, n'écoutant que son désespoir, prit sa fille dans ses bras, et quitta cette maison où elle avait versé tant de larmes : elle se fit conduire à quelques lieues de Paris. Son dessein était de rejoindre sa cousine Musson en Normandie. Mais à peine arrivée à Franconville, petit village sur la route de Paris à Rouen, saisie d'une fièvre brûlante,

elle fut obligée de s'arrêter dans une auberge. Après une nuit pénible, et se sentant très-souffrante, elle fut d'autant plus pressée de continuer sa route, afin de remettre dans des mains sûres sa pauvre petite fille qui se ressentait du mauvais lait que lui donnait sa mère. Lorsqu'elle fut prête à partir, agitée et ne pouvant rester en place, elle marcha en avant sur la route, dans l'attente d'une voiture publique, qui devait bientôt l'atteindre, et où elle espérait trouver une place. Cette voiture n'arrivait pas, et Léonie avançait toujours, soutenue par l'agitation de son sang. Enfin, elle l'entendit, et bientôt ayant fait signe au cocher d'arrêter, pendant qu'il disputait sur le prix, madame de Valrive s'aperçut qu'on lui avait volé ou qu'elle avait perdu le peu d'argent qu'elle avait emporté, et qui composait toute sa fortune. Le cocher remarquant son embarras, la prit pour une aventurière, et après quelques grossières plaisanteries, fouetta ses chevaux et disparut. Léonie resta sur la route, plongée dans le désespoir. La petite Amanda criait, car elle avait faim, et la douleur avait tari le lait de sa malheureuse mère. Brisée de fatigue, elle s'assit au pied d'un arbre. La pluie commençait à tomber. Sa tête était en feu, sa poitrine oppressée. "O mon Dieu, s'écria-t-elle, je ne murmure pas, j'ai tout mérité; mais cette innocente créature! que deviendra-t-elle, si j'expire? à qui la confierai-je? quel abri couvrira l'enfant abandonné...."—Au même instant une cloche se fit entendre. Elle venait de l'église d'un village voisin. "C'est là, sans doute, s'écria

Léonie, c'est là, Dieu de bonté, que tu m'ordonnes de la déposer! Je cours où ce signal m'appelle. Il annonce un refuge à l'innocence, à l'affligé; il promet aussi de la pitié au coupable!"

Aussitôt elle se lève, elle enveloppe l'enfant dans son schall, et se dirige vers le village, que domine un très beau chateau qui était peu éloigné. La fatigue, la souffrance épuisent ses forces; cependant un pressentiment qu'elle ne peut définir la pousse et la soutient; enfin elle arrive à la porte de l'église. C'était après les vêpres; et le curé, monté en chaire, par une éloquence simple et touchante fixait l'attention de ses auditeurs. Le sermon finissait en rappelant ces paroles de l'Evangile: "*Qui est celui d'entre vous qui, de cent brebis qu'il a, en ayant perdu une, ne laisse aussitôt les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert, pour aller chercher celle qui s'est perdue, jusqu'à ce qu'il la trouve?*" Cédant au mouvement qui la presse, Léonie, un bras étendu vers le pasteur, s'écrie en s'avançant: "La voilà! la voilà!.." En prononçant ces mots, elle chancelle, et tombe évanouie dans les bras des villageois, que la curiosité et la pitié rassemblent autour d'elle. Le curé a fini son sermon. Il s'informe quelle est cette femme dont l'accent pénétrant a troublé l'auditoire, et avant de la connaître il veut qu'on lui donne un asile et des soins. Quelques cœurs durs, ou seulement trop prudens, lui conseillent de ne pas s'exposer à mal placer une charité. Ah! répond le digne pasteur, secourons-la d'abord; nous la ramenerons

ensuite, si elle est dans une mauvaise voie ; et si c'est le repentir qui nous l'amène, avez-vous oublié que Jésus-Christ a dit : *C'est une grande joie pour les Anges de Dieu, lorsqu'un seul pécheur fait pénitence.*

En même temps, le prêtre prend lui-même dans ses bras la petite Amanda, qui lui sourit et joue avec ses cheveux blancs. A ce signal de charité, les villageois s'empressent d'imiter et de suivre leur pasteur. D'après ses ordres, ils portent Léonie, toujours sans connaissance, au chateau ; il n'était pas habité, et chaque jour on attendait le nouvel acquéreur qui devait en venir prendre possession. Le concierge ne refusa pas au curé de recevoir la pauvre étrangère, dont l'extérieur et les habits annonçaient plutôt l'infortune que la misère. La femme du concierge lui fit un lit dans une chambre voisine de la sienne, et prit soin de l'innocente créature, qui était affamée.

Après quelques heures d'évanouissement, madame de Valrive revint à elle, mais avec une fièvre terrible qui pendant plusieurs jours menaça sa vie. Le bon curé la visitait sans cesse, et veillait à ce qu'elle ne manquât de rien. Frappé de quelques phrases échappées dans son délire, il épiait l'instant où la pauvre malade pourrait déposer dans son sein les aveux qui chargeaient sa conscience ; ce moment fut enfin accordé aux prières du pasteur : vers la fin du onzième jour, où le danger paraissait le plus pressant, Léonie reprit toute sa raison, et reçut toutes les con-

solations de la religion. Lorsqu'elle eut fini sa confession, elle demanda son enfant: Je vous la lègue, dit-elle, car je dois souhaiter que son père ne la réclame pas; puissiez-vous l'instruire un jour par l'exemple de sa mère! puissiez-vous lui donner cette foi, cette humilité qui vaut bien plus que les richesses, que la science, et que j'ai trop méconnue. Et lorsque vous l'aurez rendue simple de cœur, douce, soumise, le ciel, je l'espère, la bénira; tandis que moi.... mais je ne murmure pas, vous le voyez....Seulement si mon père revient jamais dans sa patrie, puis-je espérer que cette innocente enfant laissée par sa fille repentante et mourante !.....

En cet instant, un grand bruit se fit entendre dans la cour du chateau. Le concierge et sa femme apprirent alors au pasteur que leur nouveau propriétaire arrivait. Chacun courut au-devant de lui. On avait préparé une espèce de fête, des fleurs, un discours; tout ce mouvement d'allégresse contrastait péniblement avec la scène de douleur que renfermait l'habitation du concierge. Mais, console-toi, pauvre Léonie, l'heure de la clémence a sonné!

Le propriétaire de la terre et du chateau dans lequel elle avait trouvé un asile, afin d'éviter cette réception joyeuse qui s'accordait mal avec la disposition de son âme, avait quitté sa voiture, au-devant de laquelle se portaient en foule les habitants du village, et se glissait sans bruit dans sa nouvelle demeure, lorsqu'en poussant la porte du concierge, qu'il trouva entr'ouverte, il aperçut un ecclésiastique

penché vers le lit d'une personne malade. Il s'arrête un moment à la porte, incertain s'il ne reculera pas; mais tout-à-coup une voix bien connue, une voix toujours chère, retentit jusqu'à son cœur. "Si mon père, répétait-elle, un jour pardonne à ma mémoire, c'est à la fille infortunée de Léonie....." M. de Balinville (car c'était lui) n'en entendit pas davantage. Il s'élance vers ce lit de douleur, il presse dans ses bras cette fille tant regrettée; il ne sait déjà plus qu'elle fut coupable et qu'il fut courroucé, tant le cœur d'un père contient d'indulgence et d'amour!

Le bon curé, qui devine la vérité sans la comprendre, éclaircit enfin cette scène attendrissante. On redoutait l'effet qu'elle pouvait produire sur la faible Léonie; mais le bonheur est un si puissant médecin! Aussitôt qu'elle eut reconnu son père, qu'elle eut entendu ses tendres bénédictions, qu'elle fut certaine que c'était sur son sein qu'elle reposait, le calme revint dans son cœur, et le bonheur éloigna le danger.

M. de Balinville, de retour en France aussitôt que la lettre écrite depuis long-temps, qui avait désespéré sa fille avait chargé son homme d'affaires de lui acquérir une terre pour placer des fonds considérables qu'il rapportait des îles.

C'était précisément dans cette propriété que la Providence avait conduit les pas de Léonie errante et abandonnée. C'était là qu'était marqué le terme de son châtiment et la fin de ses épreuves.

M. de Balinville, en arrivant à Paris, n'avait pu s'abstenir de connaître le sort de sa fille. Il apprit

qu'il était affreux, et qu'elle avait disparu. Il apprit aussi que, ce même jour, Valrive, voulant échapper à la justice, avait pris la fuite, et que, dans la précipitation à laquelle il avait été contraint, il avait fait une chûte de cheval, et venait de mourir des suites de cet événement. Il savait donc ces détails lorsqu'il suivit si heureusement les traces de sa fille. Dès qu'elle fut mieux, il lui apprit que ses liens étaient brisés, et que rien ne pourrait désormais éloigner de lui le charme et l'appui de ses vieux jours.

Léonie recouvra la santé. Elle dut à l'expérience de ses malheurs une piété vive et solide, et une salutaire défiance de son propre jugement: on la voyait toujours déférer aux avis de son père. "Où trouverais-je jamais, disait-elle, un ami plus sincère, un protecteur plus dévoué ? Lorsqu'on a eu le malheur de méconnaître ses avis, lorsqu'on a senti tout le danger de diriger soi-même sa destinée, on ne se rend pas deux fois coupable de la même faute!"

L'INDISCRETION.

Mon Dieu ! la drôle de petite créature ! l'aimable enfant ! disait le vieux baron d'Antragues en caressant la petite Eugénie. Rien de plus amusant que ses histoires. Hier j'ai eu du monde ; hé bien, croiriez-vous qu'elle a occupé le cercle à elle toute seule ; le major et sa belle-sœur riaient à s'en pâmer.—Mais sait-on précisément ce qui les faisait rire ? demanda d'un air de bonhomie Victorine, sœur aînée d'Eugénie, qui, sérieuse et raisonnable, avait tenté vainement plus d'une fois de réprimer les saillies de sa sœur. Le baron d'Antragues, leur grand-père, les avait recueillies toutes deux lors de l'émigration de son fils unique, le vicomte d'Antragues, et les années, en s'écoulant, avaient développé en lui une très-grande prévention en faveur d'Eugénie.

La remarque de Victorine lui valut un regard sévère de son grand-père, qui avait coutume de dire qu'il se méfiait de ces prodiges de raison, qui presque toujours cachent de la dissimulation, tandis que l'étourderie ne marche jamais sans un bon cœur.

La petite Eugénie fit de bonne heure son profit de ce système, ou plutôt se livra sans aucun obstacle à toute la vivacité, à toute l'inconsidération de son caractère.

Spirituelle et babillarde, ses réparties, dès sa plus tendre enfance, faisaient l'orgueil de sa Bonne et

l'amusement de tous les domestiques du chateau. C'était à qui la questionnerait, lui ferait conter *une histoire.*

De l'office elle passait au salon, où elle recommençait à divertir la compagnie. Il en résulta que l'habitude de se faire écouter, et le besoin de parler devint tel, qu'elle était l'espérance de tous les curieux ; que les gens occupés la fuyaient, et que les mêmes personnes qui, devant son grand-père, l'appelaient *la jolie causeuse,* parlaient d'elle en-arrière en la désignant par le nom de *la petite bavarde.* Tant que dura l'enfance d'Eugénie, ce désir de parler, cette habitude de rapporter à tort et à travers tout ce qu'elle entendait à-demi, et que le plus souvent elle avait mal compris, ne produisit que des quiproquo de peu d'importance, et souvent même assez plaisans ; mais avec l'âge, ce défaut augmenta. Il entraînait nécessairement à sa suite l'indiscrétion, l'étourderie, l'imprudence. Plus d'une fois il arriva qu'avec un bon cœur Eugénie brouilla des amis, qu'elle fit renvoyer des domestiques, manquer des mariages. On la craignait dans la société ; on l'accusait de tous les troubles qu'elle n'avait pas causés, parce que plus d'une fois on avait pu lui en attribuer : et de tous ceux qui, en blâmant son babil, étaient les premiers à l'exciter, aucun n'eût voulu l'avoir pour fille.

Quant au baron, aveuglé par une partialité qu'il ne cherchait même pas à justifier, les défauts d'Eugénie lui paraissaient des grâces ; et tandis que Victorine conduisait la maison et apportait aux soins du ménage

l'excellent esprit et la raison qui la distinguaient, le vieillard ne permettait pas qu'Eugénie cessât de lui tenir compagnie. Lorsqu'elle le voyait un peu triste, elle lui faisait quelque récit qu'elle chargeait de circonstances plaisantes, ou qu'elle composait entièrement ; le baron riait aux éclats, et répétait à ses amis : Mon Dieu, qu'elle est drôle ! elle pétille d'esprit !—Avec cette réputation mal acquise et payée bien chèrement, Eugénie acquit le privilége de tout dire, et atteignit, sans avoir l'idée de cette réserve qui est la première grâce de la jeunesse, cet âge où des inconséquences journalières ne sont plus des jeux d'enfans.

Quelque différence qui existât entre le caractère des deux sœurs, et surtout dans la manière dont les traitait leur grand-père, on leur doit la justice de remarquer que la plus tendre amitié les unissait. Seulement Victorine, naturellement sérieuse et occupée de son ouvrage, restait absorbée par le babil d'Eugénie, et l'injuste grand-père, regardant le silence de Victorine comme une preuve d'insuffisance, répétait ; Je savais bien que la petite avait pris tout l'esprit de la famille.

Madame de Valimène, dont le chateau était voisin de celui de M. d'Antragues, avait obtenu de ce dernier qu'il lui fît pendant quelques jours le sacrifice de ses petites-filles. Elles étaient liées depuis l'enfance avec mesdemoiselles de Valimène, et dans un premier voyage qu'elles y avaient fait au printemps, Eu-

génie avait cru deviner que le jeune Alphonse de Valimène s'occupait de Victorine.

De retour chez elle, après avoir tourmenté sa sœur de sa prétendue découverte, et tout en croyant garder ce qu'elle appelait un secret, elle en laissa entrevoir quelque chose à son grand-père qui, à son grand étonnement, lui apprit qu'il avait reçu la demande formelle de M. de Valimène, et que probablement ce mariage aurait lieu. Cependant il avait refusé depuis de s'engager définitivement, et ce qui surprit bien plus Eugénie, c'est qu'il s'opposait cette fois à ce que Victorine accompagnât sa sœur au chateau de Valimène. Eugénie partit donc seule, et vers le soir du quatrième jour, Victorine vint la chercher dans la voiture de son grand-père, comme ils en étaient convenus.

Qu'y a-t-il de nouveau chez nous, demanda Eugénie, qui lui trouva l'air préoccupé ? Rien, vous allez sans doute me répondre ; car à moins que la vie de l'un de nous ne fût compromise, que mon grand-père ne se mariât, ou que vous ne fussiez devenue aussi bavarde que moi, vous me diriez toujours avec votre flegme ordinaire; *il n'y a pas de nouvelle à vous conter qui en vaille la peine.*

En effet, répondit tranquillement Victorine, il ne s'est rien passé de remarquable, à moins que vous ne considériez comme tel l'arrivée d'un ami de mon bon papa, qui vient passer quelque temps chez nous.— Bon ! et vous appelez cela rien?..... Il vient passer quelque temps chez nous, et vous avez l'air trou-

blé.... Vous rougissez.... Ah! ma sœur!—Eh bien, reprit Victorine avec une émotion visible, quand il serait vrai que cette personne ne se souciât pas qu'on sût son nom pour un temps seulement, car incessamment...—Bientôt connu! répéta Eugénie, pour le moment caché.... un mystère auquel vous êtes intéressée.... Je n'en demande pas davantage, ma chère Victorine, comptez sur ma discrétion.

Victorine comptait bien plus sur son ignorance du mystère, qu'elle ne désavouait pas, et qui paraissait en effet la préoccuper malgré elle.

Comme Eugénie quittait ses jeunes amies le lendemain de bonne heure, elle passa une partie de la soirée avec elles: elle leur fit confidence que bientôt elles danseraient au chateau d'Antragues, parce qu'il était à-peu-près certain que Victorine allait se marier. Pressée de dire avec qui, elle avoua qu'elle ignorait le nom du prétendu ; mais comme il habitait en cet instant le chateau, elle ne demandait que peu de jours pour leur faire passer de plus amples détails sur l'âge, la figure et la fortune du jeune homme.

Mesdemoiselles de Valimène, avant de redescendre au salon, avaient déjà instruit leur frère de cette nouvelle, qui l'affligea vivement, car il avait su apprécier les excellentes qualités de Victorine, et il s'était flatté que M. d'Antragues lui accorderait sa main. Un peu piqué d'avoir été si promptement supplanté par un autre, il affecta de parler à Victorine avec une extrême froideur, et évita soigneusement de s'approcher d'elle: celle-ci, qui savait que

son grand-père approuvait la recherche d'Alphonse, et qui était loin de deviner la cause de son humeur, en fut aussi surprise qu'affligée, car elle accordait à ce jeune homme la préférence que méritaient des sentimens nobles et une conduite irréprochable.

Le lendemain, grâce à Eugénie, tout le monde se sépara triste et mécontent. Par suite de cette disposition, les deux sœurs. pendant la route, gardèrent quelque temps le silence. Mais il n'était pas à craindre qu'Eugénie en contractât l'habitude. Bientôt elle remit la conversation sur l'étranger mystérieux, et réduite aux conjectures par les réponses laconiques de sa sœur, et surtout par la présence de la femme-de-chambre qui les accompagnait, elle saisit un moment où celle-ci donnait au cocher quelques ordres, pour dire à Victorine avec son étourderie ordinaire: Vous pensez bien que je n'ignore pas que c'est un mari pour vous; mais je gronderai mon grand-père de m'en avoir fait un secret; et quant à ce petit monsieur, il s'y prend mal pour gagner mon amitié, et s'il prête à la plaisanterie, je vous avertis que je ne lui ferai pas de quartier.

Victorine eut à peine le temps de lui recommander, d'une manière plus pressante que de coutume, de se défier de son humeur inconsidérée, qu'elles s'aperçurent, au bruit du pavé dans les cours du chateau, qu'elles étaient arrivées.

Le baron d'Antragues était allé montrer à son nouvel hôte des plantations qui l'intéressaient beaucoup.

Victorine parut empressée d'engager Eugénie à

faire une toilette un peu soignée, et celle-ci remarqua l'importance que sa sœur mettait à choisir la robe qui lui allait le mieux, et à tresser elle-même ses cheveux, qui étaient très-beaux. Un domestique étant venu les avertir que ces Messieurs étaient rentrés, Victorine regardant encore s'il ne manquait rien à la toilette d'Eugénie, lui dit: "Surtout, ne parlez pas trop," et passa devant elle pour se rendre au salon.

Bien que la distance fût courte, avant d'y arriver Eugénie trouva le temps de s'abandonner à de nouveaux calculs. Quoiqu'elle fût la cadette, qu'y avait-il d'impossible à ce que ce fût elle qu'on voulût marier? Le désir qu'exprimait Victorine, qu'elle parût à son avantage, semblait l'indiquer; après tout, ce jeune homme avait pu savoir que le Baron la préférait... ou s'il était d'un caractère vif et gai, tout naturellement il l'avait choisie plutôt que sa sœur, parce qu'elle passait pour être plus aimable... elle avait toujours prédit à cette pauvre Victorine que sa raison prématurée lui jouerait un mauvais tour... Elle en était là de ce soliloque, lorsque la porte du salon s'ouvrit et lui laissa voir, assis près du Baron, ce futur époux qu'elle disputait à sa sœur. C'était un grand homme d'environ quarante-cinq ans, dont l'abord était sévère, le teint basané, qui portait une perruque et un garde-vue de taffetas vert qu'il ne quittait jamais.

Cet aspect répondait si peu à ce qu'Eugénie s'était figurée, qu'elle resta interdite, et pour la première

fois de sa vie, peut-être, elle ne trouva rien à dire. Mais sa surprise redoubla lorsque cette grande figure imposante, s'approchant d'elle, passa un bras autour de sa taille, et demanda à son grand-père la permission de l'embrasser ; ce qu'il fit avec beaucoup d'affection.

Cela vous est bien permis, M. Valentin, répondit le Baron. Vous qui avez vu ces jeunes filles si petites, vous devez les traiter en vieil ami.

Monsieur aurait-il donc connu mon père ? demanda vivement Eugénie, et avec une expression qui la rendit aimable aux yeux de l'étranger.

Nullement, mademoiselle, fut sa réponse.

La jeune fille tourna la tête pour chercher dans les yeux de sa sœur ce qu'elle devait penser de ce personnage qui n'était certainement pas le futur époux d'une beauté de seize ans ; mais Victorine était assise auprès de la fenêtre, la tête baissée sur son ouvrage. Elle observa de nouveau que l'étranger les regardait l'une après l'autre avec une curiosité qu'elle eût appelée de l'intérêt, si le garde-vue n'eût pas entièrement intercepté les regards expressifs de ses grands yeux noirs.

Après quelques instans de silence, pendant lequel on s'observait mutuellement, M. Valentin parut chercher à faire parler Eugénie, et le Baron le secondant dans ses efforts, ils ne furent pas long temps infructueux. Elle commença par une description vive et gaie de tout ce qu'elle avait vu et entendu chez madame de Valimène. Les ridicules d'une vieille pa-

rente arrivée de la province, puis ceux de madame de Valimène elle-même, qui était mauvaise joueuse, et qui, à cinquante ans, chantait encore des romances, tout fut contrefait avec exagération, mais d'une manière plaisante. Le Baron, selon sa coutume, riait de tout son cœur; mais l'étranger, pour lequel Eugénie redoublait de frais d'esprit, conservait un sérieux glacé.—Mademoiselle Victorine, dit-il enfin, ne nous conterez-vous rien, ne vous est-il donc resté rien à glaner?—Ce qui amuse ma sœur, répondit-elle avec douceur, souvent ne me frappe pas. J'avoue qu'entre autres, les ridicules de cette bonne madame de Valimène me sont échappés, et d'ailleurs je ne me permettrais pas...—Je conçois cela, interrompit Eugénie, qui, une fois lancée, n'avait garde de rétrograder, on doit du respect à une belle-mère; d'ailleurs, vous aviez bien assez de songer à vos propes affaires. —Une belle-mère?.. quoi.. quelles affaires? demanda l'etranger d'un ton de mécontentement et de curiosité. —La rougeur de Victorine et l'embarras du Baron étaient extrêmes.—Je suis étonné... je ne voulais pas... dit vivement l'homme au garde-vue vert;.... puis, d'un ton calme et ironique, il reprit: "Je me félicite d'être au moins arrivé à temps pour la noce de mademoiselle."

Après cette réflexion il quitta l'appartement.

Victorine, devenue fort pâle, parut prête à se trouver mal, et le Baron, mécontent et troublé, allait reprocher à Eugénie son indiscrétion, quand celle-ci dit en éclatant de rire: Ce M. Valentin est plaisant

avec son air impérieux! vous verrez que c'est un de ces gens qui se mêlent de tout. Mais aussi, mon bon papa, pourquoi ne pas dire ouvertement que vous vouliez donner Victorine à M. de Valimène ?—Le Baron répondit qu'il avait la plus grande confiance dans les conseils de M. Valentin; et Eugénie ne pouvant fixer ses idées sur cet homme mystérieux, s'en consola en écrivant en détail, au chateau de Valimène, tout ce qui venait de se passer dans celui d'Antragues.

Le lendemain et les jours suivans, Eugénie acquit la conviction qu'il n'était pas question de mariage, mais en même temps que l'étranger avait sur l'esprit du Baron un ascendant qu'elle ne savait à quoi attribuer. Bientôt, dans la maison, tout ressentit l'influence de *l'homme au garde-vue vert*, car il était plus souvent désigné par cette dénomination que par le nom de Valentin, qu'Eugénie assurait ouvertement être un nom supposé. Il surveillait les ouvriers, il commandait aux domestiques, et s'occupait souvent des jeunes personnes avec un mélange de sévérité et d'affection, qui inspirait, malgré elle, à Eugénie, une sorte de respect qui retenait ses plaintes. Il avait, entre autres, une manière d'écouter si froidement son babillage, il paraissait si insensible aux gentillesses qui fixaient ordinairement l'attention de ses auditeurs, que l'amour-propre d'Eugénie se révoltait contre lui.

Mais il y joignait des conseils donnés d'un ton si affectueux, sur ce défaut qui altérait, disait-il, le naturel le plus aimable, et qui pouvait avoir des con-

séquences si funestes pour son bonheur, qu'Eugénie n'éprouvait plus que de la reconnaissance pour un ami dont l'accent était si persuasif et si sincère.

Victorine, qui paraissait mieux instruite sur le compte de l'étranger, quoiqu'elle ne voulût pas en convenir avec sa sœur, avait également lieu d'en être satisfaite, un seul point excepté, qui était son union avec le jeune de Valimène, sur laquelle il avait toujours témoigné du mécontentement. Mais depuis que Valentin habitait le chateau d'Antragues, le vieux Baron traitait Victorine avec beaucoup plus d'égards; il paraissait même reconnaître l'injustice de sa prévention excessive en faveur d'Eugénie; et si celle-ci était toujours sa favorite, du moins avait-il appris à le dissimuler.

Un jour que les deux sœurs étaient dans le salon avec *l'homme au garde-vue vert*, un domestique vint les avertir qu'on découvrait, dans l'avenue, M. Alphonse de Valimène, à cheval. Victorine rougit excessivement et jeta un regard timide sur le sévère Valentin, qui répondit tranquillement au domestique: il me semble que M. le Baron est aujourd'hui fort souffrant de sa goutte, et je sais que son intention est qu'on réponde aux étrangers qu'il ne peut recevoir personne. Tandis que le domestique portait cette réponse au jeune homme qui, déçu de ses espérances, s'en retourna fort lentement, Victorine se détournait pour cacher une larme prête à s'échapper, et l'impassible Valentin continuait à déclouer une petite caisse nouvellement arrivée de Paris. Eugénie,

que cette scène avait vivement impatientée, ne put se contenir plus long-temps: "Mon grand-père, dit-elle avec une ironie piquante, n'eut jamais un ton plus absolu, et j'admire la patience de ma sœur, qui se soumet sans réclamer à une autorité qu'on pourrait, ce me semble, contester. Car enfin, M. Valentin, qui vous permettez ici de témoigner si peu d'égard aux filles du vicomte d'Antragues, qui donc êtes-vous?" Il y avait dans le ton qui accompagnait cette question, tant de hauteur et d'arrogance, que le premier mouvement de l'inconnu fut de répondre d'un ton semblable: Je suis... puis il s'arrêta tout-à-coup, et tirant de la petite caisse qu'il venait d'ouvrir, une grammaire et un dictionnaire anglais, il dit avec douceur et sérénité: "Je suis votre maître d'anglais, si vous voulez le permettre; vous avez désiré d'apprendre cette langue, que j'ai l'habitude de parler, et j'ai fait venir de Paris les livres qui vous sont nécessaires." Avant qu'Eugénie ait eu le temps de définir avec elle-même si cette attention lui était agréable et qu'elle ait pu faire un choix entre un refus ou un remercîment, le Baron entra, témoigna sa satisfaction que ses petites-filles apprissent l'anglais, et se fit un grand plaisir d'assister à la première leçon.

Quelques semaines s'étaient déjà écoulées depuis l'installation de Valentin dans la famille: on n'allait plus chez les voisins, et l'on trouvait toujours quelque prétexte pour ne plus les recevoir. On sortait à peine de cette époque funeste de la révolution, où chaque famille pleurait encore la perte ou l'absence

de ce qu'elle avait de plus cher; des désordres de tous genres subsistaient encore, et des brigands impunis infestaient le pays: depuis qu'on en parlait, Victorine et sa sœur ne se promenaient plus dans une forêt qui bordait un côté du parc d'Antragues, et le Baron avait recommandé la plus grande exactitude à fermer la grille par laquelle on communiquait de l'un dans l'autre.

Un jour qu'Eugénie se promenait de ce côté, elle aperçut dans la forêt, et fort près de la grille, un homme d'un âge et d'une tournure respectable, qui la salua. A peine lui eut-elle rendu son salut, qu'il descendit du cheval qu'il montait, et se nomma. Eugénie reconnut ce nom pour être celui d'une ancienne connaissance de son grand-père; mais elle ne se rappelait pas qu'une grand différence d'opinion politique les avait séparés, et elle ignorait que depuis peu M. de T*** avait à la police générale une place importante; ou plutôt Eugénie ne se rappelait rien et ne songeait à rien, parce qu'elle n'avait aucune habitude de réfléchir avant d'agîr. Son premier mouvement fut d'ouvrir la grille; M. de T*** demanda si le chemin pour arriver au chateau ne serait pas plus court en traversant le parc: Eugénie ne pouvait guère répondre que non, et un instant après ils cheminaient ensemble vers le chateau.

Tout en marchant, M. de T***, après avoir adroitement épuisé les lieux communs sur la manière dont mademoiselle d'Antragues avait surpassé ce que promettait son enfance, car il l'avait vue *pas plus*

haute et aussi jolie que cela (et il montrait un rosier couvert de fleurs), il lui exprima un grand désir de revoir son ancien ami le baron d'Antragues : "Il existe entre nous aujourd'hui, dit-il, d'autres liens encore que ceux d'une ancienne intimité. Je suis chargé d'une mission qui le regarde. Il est maire de ce village : je venais le prévenir comme tel, de se prémunir contre un certain aventurier qui parcourt le départment, et qui a déjà enlevé beaucoup d'argent à des gens crédules dont il a trompé la confiance. Il est de mon devoir de le poursuivre, et j'apporte au baron son signalement, car toute personne qui se cache est suspecte, et le gouvernement prend dans ce moment les mesures les plus sévères pour découvrir ses ennemis."—Oh ! l'on peut se cacher, dit étourdiment Eugénie, et n'être ennemi de personne.—Connaîtriez-vous donc quelqu'un dans ce cas-là ?—Moi !... Non, répondit-elle en rougissant excessivement.... Tenez, ajouta-t-elle inconsidérément, je ne sais pas mentir. D'ailleurs, un ami de mon grand-père, qu'il reçoit chez lui, a si peu de rapport avec un aventurier, et les manières de M. Valentin le justifient si bien de cet odieux soupçon, que ce n'est point une indiscrétion.... Cependant ne dites pas, je vous prie, monsieur, que je vous ai parlé de personne.—M. de T*** n'eut point l'air de remarquer son trouble, ne fit aucune question, et changea de conversation ; mais les soupçons qu'il avait conçus, dès cet instant furent confirmés. Le baron d'Antragues était seul au salon avec Victorine, lorsqu'Eugénie entra avec le voya-

geur, et expliqua comment elle l'avait rencontré à la porte du parc. Si elle eût été moins légère et moins inattentive, elle aurait lu facilement sur la figure du Baron combien l'arrivée de cet hôte lui causait de déplaisir; une expression qui ressemblait à la crainte parut sur sa physionomie, tandis qu'il cherchait à la dissimuler sous les dehors de la politesse; quant à Victorine, elle devint d'abord très-pâle; puis, reprenant sa présence d'esprit, elle dit tout haut à son grand-père: Ne donnerez-vous pas à monsieur la chambre verte? Je vais moi-même veiller à ce qu'on déplace tout ce qui est dedans, afin qu'elle soit en état de le recevoir. Or, cette chambre était celle qu'habitait l'étranger mystérieux. Le Baron fut plus tranquille lorsqu'il vit que sa petite-fille allait le remplacer pour les ordres à donner; et Eugénie rougit en pensant que, par son imprudence, ces paroles de sa sœur devenaient intelligibles aussi pour celui qu'on paraissait redouter.

Victorine sortit en effet. En passant rapidement près de sa sœur, elle lui dit fort bas: *Silence!* Elle ignorait qu'il n'était plus temps; leur hôte, sans avoir l'air de s'apercevoir du trouble répandu dans toute la maison, et dont il pénétrait fort bien le motif, causa tranquillement, avec le Baron, des tours adroits par lesquels l'aventurier qu'il cherchait avait abusé d'honnêtes gens. Il termina ces détails sur ce fripon, par la lecture de son signalement, qui n'avait nul rapport avec celui de Valentin. On a déjà bien deviné, sans doute, que ce n'était qu'un prétexte pour

pénétrer dans l'intérieur de la famille d'Antragues, et que M. de T*** n'y était venu qu'attiré par une dénonciation qui regardait l'inconnu. Quel que dût être le succès de ses découvertes, il est certain qu'il le fondait principalement sur l'indiscrétion reconnue d'Eugénie, et qu'il tira promptement parti du hasard qui l'avait offerte à sa vue avant qu'on ait pu la prémunir contre le danger de se confier à lui. Heureusement que de fort bonne heure le souper vint au secours d'une conversation froide et languissante. Il ne fut nullement question de *l'homme au garde-vue vert*, qui ne parut point, et dont personne ne dit mot. Après le repas on fit de la musique; les deux sœurs, presque également préoccupées, manquèrent leur partie, et chantèrent faux, ce qui n'empêcha pas leur hôte, qui battait la mesure à contre-temps, d'assurer que ce petit concert était délicieux. A dix heures et demie chacun fut se coucher, se félicitant que cette ennuyeuse soirée fût terminée, et songeant, non sans inquiétude, au lendemain. Ce lendemain arriva, et Eugénie, qui se repentait de son imprudence (qu'elle n'avait osé avouer à personne), et qui était loin cependant d'en connaître l'importance, descendit de fort bonne heure au jardin; elle se promenait tristement dans une allée qui conduisait au pavillon isolé, qu'elle supposait être la retraite de Valentin, lorsqu'elle entendit la voix du voyageur de la veille, qui donnait un ordre à son domestique, en lui recommandant la plus grande célérité. Eugénie se retirait sans bruit, quand il l'aperçut. Je suis charmé de vous

rencontrer, mademoiselle, lui dit-il, je voulais vous dire que j'ai de fortes raisons de croire que M. votre grand-père recèle chez lui le dangereux fripon... A ce mot, l'équité et la reconnaissance se soulevèrent dans le cœur de la jeune personne, en faveur de *son maître d'anglais.* Combien je regrette, s'écria-t-elle que vous n'ayez pu voir celui que vous calomniez ainsi!—Des manières triviales, sans doute? le langage d'un hardi charlatan? voilà, j'imagine, demanda l'adroit personnage, ce que m'eût offert celui qui vous abuse encore.—Le ton noble et franc d'un militaire (car je suis presque sûre qu'il l'a été), interrompit avec chaleur l'innocente Eugénie, la sincérité de l'amitié, voilà ce que nous avons trouvé en lui: mais pour couper court à toute discussion, le signalement que vous avez apporté n'est point le même.—Il est possible qu'il ne soit pas fort exact, et que quelque légère différence...—Une différence totale, reprit Eugénie impatientée. Votre homme est petit, coloré, un peu roux: celui-ci est très-grand, fort brun, il a reçu une blessure au bras droit...—C'est cela! dit tout bas et en se retourant, l'émissaire de la police.—Tout-à-coup Eugénie fit un cri: Qu'est-ce que j'aperçois qui brille sur l'herbe? dit-elle...C'est une chaîne que j'ai souvent entrevue sous le gilet de M. Valentin. Et d'une main imprudente elle la ramasse, la soulève; une croix de Saint-Louis avec un ruban rouge, qu'une balle paraissait avoir traversé, était suspendue à cette chaîne, qui s'était sans doute cassée et perdue dans le déménagement précipité de Valentin, du cha-

teau au pavillon. Voyez, voyez, s'écria la petite personne triomphante, je vous le disais bien que mon grand-père ne se laissait point abuser par un escroc; que son ami était un homme comme il faut, un brave militaire!—En finissant cette exclamation, elle se retourne vers M. de T*** pour voir s'il est enfin convaincu, et elle s'aperçoit avec surprise qu'il l'a quittée subitement.

Eugénie resta stupéfaite. Une idée confuse encore, mais terrible, vint l'anéantir, et la rendit si tremblante, qu'elle put à peine se traîner jusqu'à la porte du pavillon qui terminait le parc de ce côté. Elle s'assit sur les marches, et à l'instant Valentin fut près d'elle. Il avait l'air fort agité. Eugénie, chère enfant, lui dit-il, n'auriez-vous pas trouvé une chaîne que j'ai eu le malheur de perdre? Elle tenait cachée sur ma poitrine une croix de saint Louis. Le ruban est bien reconnaissable, une balle l'a touché lorsque j'eus le bras fracassé... J'aimerais mieux qu'elle eût atteint mon cœur, que d'avoir perdu le seul trésor de ma pauvreté, la loi qui m'a dicté mon devoir et guidé dans mon exil!... Comme il prononçait ces mots, Eugénie considéra librement, pour la première fois, ses yeux qu'enflammaient les plus nobles sentimens. Une comparaison rapide avec un portrait de son père, qui ornait la chambre du Baron, l'éclaire subitement. Mon père!.... ô mon père! s'écria-t-elle, pourquoi ne m'avez-vous pas dit... Et elle tombe sur son sein, où il la presse avec tendresse.—Mon Eugénie, dit-il, lorsque son émotion

lui permit de parler, mon enfant non moins chérie que ta sœur, ne me reproche pas de t'avoir caché ce que je lui ai confié. Un malheureux défaut, dont j'espère que tu sentiras bientôt le danger, m'a commandé cet acte de prudence.—Grand Dieu ! s'écria Eugénie, avec un mortel effroi, les suites peuvent en être terribles.... O ! malheureuse, j'aurai dénoncé mon père ! —Une prompte explication suivit, et le vicomte Charles d'Antragues (à qui nous enlevons pour toujours son garde-vue vert et son nom de Valentin) éprouva autant d'indignation pour les moyens astucieux qu'avait employés le perfide T*** à tirer de sa fille la vérité, que de pitié pour cette dernière, qui, sanglotant à ses pieds, répétait: Mon père !.... mon père !.... ah ! ne me maudissez pas !—Tandis que le vicomte la relève, et loin de lui faire aucun reproche (son cœur lui en faisait assez,) la rassure et la console, Victorine et le Baron arrivent dans un trouble affreux; l'agent de police (car M. T*** avait jeté le masque et déployé les ordres et le tître d'après lesquels il agissait) avait quitté le chateau, en les menaçant d'un prompt retour, et leur enjoignant de ne point chercher à faire évader l'émigré caché, qu'il savait être chez eux, et qu'il venait exprès de Paris pour saisir: ajoutant que cela ne servirait uniquement qu'à rendre son affaire plus mauvaise.—Je ne puis concevoir, disait le Baron, qui a pu l'instruire si bien !—La douleur d'Eugénie allait le lui apprendre; mais le Vicomte observa, pour sauver à sa fille ce pénible aveu, qu'il avait fait lui-même mille im-

prudences, entraîné par la tendresse filiale et paternelle qui l'avait ramené au sein de sa famille avant qu'il n'eût obtenu le droit d'y reparaître; droit qu'il attendait de sa radiation de la liste des émigrés. Maintenant, dit-il, songeons à chercher quelques moyens de fuite.—En cet instant, Roger et Thibaud, deux fidèles domestiques qui étaient dans le secret, vinrent les avertir que l'agent de police avait rencontré à quelques pas du chateau la force armée qu'il avait envoyé requérir à la ville voisine, et que maintenant les avenues du parc étaient gardées de manière à rendre la fuite impossible.—Résignons-nous, dit le vicomte avec force; n'oublions pas qu'il faudrait bien des peines pour compenser le bonheur dont je jouis depuis quelques semaines. Mes enfans! je vous laisse mon père!—Nous vous suivons, s'écrient-elles toutes deux à la fois.—Mais on distinguait la voix d'Eugénie, qui disait avec un accent déchirant: "Je le suivrai, j'en ai le droit, c'est moi qui l'ai perdu!"

Le pavillon où se passait cette scène douloureuse terminait le parc, et s'ouvrait d'un côté sur une grande route de la forêt: un tumulte de voix et de chevaux se fait entendre; on distingue celle du perfide T*** qui ordonne, au nom de la loi, que la grille soit ouverte. Une voiture perce la foule, s'avance, s'arrête. Les tendres adieux, les cris douloureux redoublent parmi la famille désolée, qui ne doute pas que cette voiture ne soit destinée à ravir

un père à ses enfans. Tout-à-coup un jeune homme ouvre la portière... s'élance; c'est Alphonse de Valimène.

Tandis que l'inexcusable légèreté d'Eugénie exposait la sûreté de ce qu'elle avait de plus cher, heureusement aussi que, dans la même ignorance et par le même défaut, elle travaillait sans le savoir à le sauver. On se rappelle qu'elle écrivait exactement à ses amies, mesdemoiselles de Valimène, et que par elles leur frère était instruit de tout ce qui était relatif à M. Valentin. Lorsqu'il sut que son union avec Victorine ne paraissait pas avoir l'approbation de ce mystérieux étranger, et que celle-ci semblait plus disposée à se soumettre qu'à se révolter, ce jeune homme, qu'un intérêt pressant rendait clairvoyant, devina la vérité. Il lui parut certain que puisque le vicomte d'Antragues se cachait, il n'avait pas encore obtenu sa radiation: empressé de saisir une occasion de conquérir la bienveillance du père de Victorine (qui n'avait d'ailleurs aucune objection personnelle à faire contre lui, et qu'un autre projet sur la main de Victorine éloignait seul de celui-là), Alphonse de Valimène courut à Paris. Sa mère était proche parente d'un ministre puissant à cette époque; il mit tant de chaleur et d'activité dans ses démarches, qu'il découvrit la réclamation du vicomte d'Antragues, lui fit devancer la marche qu'une foule d'autres demandes du même genre entravait, et obtint enfin la précieuse signature.

Muni de cet important papier, il repartit sans per-

dre un moment pour le chateau d'Antragues, dont il espérait cette fois qu'on ne lui fermerait pas la porte.

Il atteignit l'entrée de la forêt en même temps que l'arrogant commissaire et se mêla parmi ses gendarmes. Arrivé à la grille, où l'envoyé de la police comptait saisir sa proie, Alphonse, qui devine de quoi il s'agit, descend de voiture. Voilà bien du monde et du bruit, dit-il, pour prendre un homme.... que vous ne prendrez pas, car il est aussi libre que vous ; et il leur montre la radiation de M. d'Antragues, revêtue de toutes les formalités nécessaires. Le méchant T*** cède à regret, et disparaît avec sa menaçante escorte. Alphonse s'avance timidement vers le Vicomte, qui lui tend les bras et demande à Victorine si elle connaît quelque moyen de payer un si important service. Nous laissons deviner à nos lecteurs l'aimable embarras de Victorine, les naïfs transports de joie d'Eugénie, et la forte résolution qu'elle prit enfin de contenir son babil, et de joindre à l'aimable vivacité de son âge la réserve et la dignité qui conviennent à son sexe. Je ne me plains point de cette journée, quoiqu'elle m'ait bien causé quelques alarmes, disait le vicomte d'Antragues, puisque ma fille lui doit un défaut de moins, et moi un fils de plus.

L'INDOLENCE.

Lorsqu'une partie des îles de l'Amérique florissait sous le gouvernement de la France, M. de Lapalice, riche habitant de Saint-Domingue, avait dans cette colonie de belles plantations et beaucoup de nègres pour les faire valoir. Sa maison, où régnaient le luxe et la magnificence, rivalisait avec celle du gouverneur. Sa femme, et sa fille *Maria*, toujours mises richement, passaient leur vie dans les fêtes et dans les plaisirs; lorsque ces dames restaient chez elles à recevoir des visites, deux hamacs, suspendus dans une partie du salon, les balançaient mollement, tandis que de jeunes noirs agitaient l'air autour d'elles avec de grands éventails. Maria était-elle à son piano, on l'éventait encore. Elle ne marchait pas sans avoir un esclave pour porter son parasol et son ridicule; enfin, cette famille fortunée était du petit nombre des heureux du siècle.

Née dans l'opulence, élevée dans le faste et la mollesse, Maria avait pris tous les travers des gens riches: haute, impérieuse, elle traitait ses esclaves avec un mépris révoltant; les expressions dont elle se servait avec eux étaient dures et choquantes: capricieuse, exigeante, elle eût lassé la patience d'un saint; nonchalante à l'excès, elle souffrait qu'une négresse l'habillât, sans même se donner la peine de remuer les bras; elle aurait cru déroger à la di-

gnité de créole, si elle se fût aidée le moins du monde, ou si elle eût pris quelque chose qui fût à sa portée.

Ces défauts, qui tenaient aux mœurs du pays où vivait Maria, n'empêchaient pas son père et sa mère de l'aimer tendrement. A certains égards elle méritait leur affection : on remarquait en elle, outre un extérieur séduisant, mille qualités aimables ; elle avait de l'esprit et des talens distingués. Bonne musicienne, Maria chantait à ravir en s'accompagnant sur la harpe ou sur le piano ; elle peignait des fleurs avec tant de perfection, qu'on croyait aller les cueillir ; elle excellait dans tous les ouvrages de fantaisie qui demandaient de l'adresse ou de l'intelligence. Cette jeune personne aurait fait sans doute les délices du beau monde, où son sort semblait la fixer ; mais les événemens, en changeant sa fortune, mirent au grand jour les défauts de son éducation, et lui préparèrent bien des chagrins.

La première peine que Maria éprouva fut la mort de sa mère. Elle la regretta vivement. Cette dame, dont la douceur était extrême, et qui idolâtrait sa fille, la trouvait parfaite. Maria avait abusé de son excessive bonté ; mais elle paya chèrement dans la suite la liberté illimitée dont elle avait joui dans son enfance.

Quelque temps après la mort de sa femme, M. de Lapalice se vit forcé de quitter la colonie : des nègres insurgés brûlèrent ses plantations et menacèrent sa vie. Il s'embarqua avec sa fille et ses trésors. Près de faire naufrage, il fallut encore qu'il abandonnât

ses richesses. Arrivé en France n'ayant plus rien, il congédia ceux de ses serviteurs qui l'avaient suivi, et vint à Paris avec Maria solliciter une place qui l'aidât à subsister. Avec beaucoup de peine il obtint celle d'inspecteur des forêts, qui établit son domicile à douze lieues de la capitale.

M. de Lapalice accepta cet emploi afin d'avoir le temps de se reconnaître, et aussi pour n'être à charge à personne. La vente de quelques bijoux de prix servit à l'établir dans sa nouvelle demeure. Content de pleurer ses malheurs à l'écart, et de n'avoir point à rougir de sa pauvreté au milieu des habitans d'une grande ville, qui n'estiment les gens que d'après la figure qu'ils y font, M. de Lapalice se confina dans sa retraite, et se livra tout entier aux devoirs de sa place, mais sans perdre de vue les intérêts de sa fortune : plusieurs maisons de commerce lui devaient des sommes considérables, qui pouvaient encore le faire vivre honorablement.

L'honnête colon se forma un plan de conduite extrêmement sage. D'abord il cacha à sa fille ses espérances éloignées, dans la crainte de les voir déçues, et parce qu'il désirait que Maria se mît au niveau de son état : il voulait qu'elle abandonnât le ton, les airs, la mise et les goûts d'une fille très-riche, et qu'elle acquît les vertus courageuses que sa situation exigeait. Ensuite M. de Lapalice arrêta pour tout domestique une bonne et simple paysanne, se flattant que Maria, qui avait alors quatorze ans, se met-

trait à la tête de la maison et veillerait à ses intérêts: mais les choses allèrent tout autrement.

La place de M. de Lapalice demandait qu'il s'absentât des journées entières. En partant, il recommandait à sa fille, premièrement de ne pas s'éloigner; en second lieu, d'avoir l'œil sur la servante, et de s'occuper des détails du ménage ou des travaux de son sexe, leur position ne lui permettant pas de donner tout son temps aux arts agréables qu'elle cultivait dans la colonie.

Maria écoutait son père avec distraction, avec dégoût. Bien loin d'avoir égard à ses volontés, aussitôt qu'elle se voyait seule, elle quittait la maison, s'enfonçait dans le bois, et là, elle s'asseyait à l'ombre avec un livre. A l'heure des repas, la servante Fanchon l'allait chercher. Souvent elle la trouvait endormie; et, malgré les représentations de cette fille, qui lui faisait voir les dangers qu'elle courait ainsi seule, Maria ne changeait pas de conduite.

M. de Lapalice s'aperçut de la négligence de sa fille: le défaut d'ordre et de propreté frappait la vue; tout dépérissait dans la maison; Maria ne faisait pas un point ni pour son père ni pour elle; le délaissement le plus coupable succédait dans sa toilette à la recherche la plus élégante, et la saleté à la coquetterie; si M. de Lapalice voulait quelque chose pour lui-même, il se voyait forcé de faire venir une ouvrière de la ville, ce qui augmentait ses charges et lui causait du chagrin. Il essaya inutilement le pouvoir de la raison sur la nonchalante et paresseuse

Maria; pour toute réponse elle lui disait: "Mon papa, je n'y suis pas accoutumée, cela m'est impossible!"

M. de Lapalice réfléchit au tort que de tels défauts faisaient à Maria pour le présent et pour l'avenir, et il pensa sérieusement à l'en corriger. Il avait occasion de voir quelquefois dans la forêt une riche fermière des environs, femme de bon sens, très-estimable et d'un caractère très-ferme. Il lui conta le sujet de ses peines, et la pria de l'aider à détruire dans Maria la fainéantise et l'orgueil enracinés chez elle, et de la prendre dans sa maison pendant quelques mois. La fermière, que nous nommerons madame Richard, y consentit. Elle lui fit cependant remarquer qu'à l'âge de Maria, avec l'esprit dont elle était douée, et les habitudes qu'elle avait prises dès l'enfance, il fallait des moyens extraordinaires pour la réduire. La fermière ajouta que, puisque M. de Lapalice la jugeait digne de sa confiance, il devait la laisser entièrement maîtresse d'en agir avec Maria comme elle l'entendrait. M. de Lapalice lui ayant remis ses droits de père, madame Richard prépara tout pour le rôle qu'elle allait jouer.

Huit jours après cet entretien, Maria, couchée nonchalamment sur le gazon, dormait profondément, ayant un livre à ses côtés; tout-à-coup elle s'éveille en sursaut: un homme lui bandait les yeux!... Hors d'elle-même, Maria jeta des cris perçans; mais l'écho seul lui répondit. Elle essaya de se tirer des mains de son ravisseur; celui-ci se moqua de ses faibles ef-

forts. D'un ton rustique il ordonna à un autre homme de faire avancer sa voiture. C'était une charrette bien garnie de paille. Il prit Maria dans ses bras, comme il eût fait d'un enfant au berceau, et la plaça dans la voiture.

Lorsque la charrette commença à rouler, Maria se crut perdue; elle fit des cris épouvantables. Elle appelait son père à son secours, sa *bonne* Fanchon, les gardes forestiers, enfin tous ceux qu'elle connaissait et qui lui revenaient à l'esprit; les paysans n'en faisaient que rire. Lasse de crier, Maria se livrant à toute l'aigreur de son humeur naturellement violente et hautaine, les accabla d'injures: elle leur prodigua les noms les plus odieux, elle leur donna en quelques minutes un échantillon de son mauvais esprit, de son dédain pour le commun des hommes; elle les traita enfin comme elle aurait traité ses nègres, et leur ordonna impérieusement, avec l'énergie de la colère et du désespoir, de la ramener chez elle. Les injures de cette jeune fille n'émurent seulement pas les deux paysans qui la conduisaient: ils parlaient bas entre eux et faisaient à peine attention à ses emportemens.

Après deux heures de marche, qui parurent deux siècles à Maria, la voiture entra dans la cour d'une ferme. Maria ne croyait plus qu'on en voulût à ses jours, et elle avait cessé de pleurer. L'homme qui lui avait bandé les yeux la descendit de la voiture et lui ôta son bandeau. Dans son étonnement, elle jeta un regard curieux sur ceux qui l'entouraient,

cherchant à deviner le but de ce bizarre voyage. Mais toute sa finesse échoua contre l'imperturbable sang-froid de madame Richard.—Que nous amènes-tu donc là, Jacques? demanda la fermière à son mari; qu'est-ce que c'est que c'te p'tite fille?—Ma fine, not' femme, c'est pour ta mère. J'ons rencontré c'te jeune fille abandonnée dans l'bois, et j'ons pensé qu'al conviendrait ben pour rester auprès d'la mère Mathurine pendant q'tu vaqueras aux affaires d'la maison. Il n'y aura pas d'gage à l'y donner à c'te p'tite fille, et sa nourriture n'sera pas chère.—Mais ça n'est pas fort!—Bat! al s'fera à la peine.

Ce début fit ouvrir de grands yeux à Maria. Elle pensa qu'on se méprenait étrangement, et elle crut devoir désabuser la fermière et son mari.—Vous vous trompez, monsieur, lui dit-elle; je ne suis point abandonnée. M. de Lapalice, mon père, est inspecteur des forêts, et j'étais près de sa maison. Mon père va me chercher; il saura bien me découvrir, et punira mes ravisseurs. Je ne suis point faite pour servir; au contraire, j'ai toujours eu du monde à mes ordres.... La fermière s'amusait de la surprise et du dépit de Maria; elle se plaisait à humilier son orgueil. Prenant la place de son mari, elle répondit à Maria: " Que M. Lapalice soit votre père ou non, cela m'inquiète fort peu. S'il vous redemande, nous savons que lui répondre. Vous n'êtes point née, dites-vous, pour être servante; la nécessité vous y forcera: on se fait à tout quand il faut manger. Vous avez toujours eu du monde à vos ordres, tant pis, votre

condition vous en paraîtra plus dure. J'ai peine à croire cependant que vous soyez une demoiselle riche, puisqu'on vous laissait seule dans un bois, exposée aux insultes du premier vagabond; car il pouvait vous arriver pis que de tomber entre nos mains.... Ne disputons pas davantage: vous voilà ici, vous y resterez.—Je m'en irai.—On y mettra ordre. —De quel droit, madame, me retenez-vous malgré moi?—Du droit du plus fort....—Mon pauvre père! s'écria Maria pénétrée de douleur et en joignant les mains, quelle va être votre inquiétude!..... Quant à cela, petite, dit la fermière, je trouve fort bon que vous tranquillisiez M. Lapolice: vous lui écrirez, et nous lui enverrons votre lettre.—Madame, mon père se nomme M. de Lapalice, et non *Lapolice*.—Qu'est-ce que cela fait, puisque nous nous entendons? je n'y regarde pas de si près, moi." Maria soupira. —"Mais, madame, mon père saura donc où je suis? —Non pas! que je sache: je n'ai garde!" Des pleurs inondèrent le visage de la jeune personne; elle baissa la tête sur sa poitrine et se sentit tout-à-fait découragée.

Ce petit dialogue s'était tenu dans la cour de la ferme. Madame Richard fit entrer Maria dans sa chambre, et la présenta à sa mère, femme de quatre-vingts ans, paralytique et presque en enfance: "Ma mère, lui dit-elle, voici une jeune fille qui aura soin de vous." Puis se tournant du côté de la créole: "Comment vous nommez-vous, petite?—Madame, on m'appelle *Maria*.—Marie, écoutez bien ce

que je vais vous dire.—Madame, c'est *Maria* que je me nomme.—Moi, je veux dire *Marie;* c'est le vrai nom, et plus commode que l'autre, qui ne finit pas. Marie, donc, écoutez-moi: votre emploi sera de soigner ma mère, de la tenir blanchement, proprement, de la distraire. Vous ne la quitterez point; son état exige une grande surveillance. L'humanité, la charité vous en font un devoir; car je suppose que vous avez des principes de religion. J'aime et je respecte ma mère; je vous saurai gré de votre complaisance et de vos attentions pour elle, et je vous traiterai bien ou mal, selon que vous en agirez avec elle. Cette occupation n'excédera pas vos forces; elle n'a rien de déshonorant: ainsi prenez votre parti en fille raisonnable, et persuadez-vous bien que la plus légère faute de négligence sera sévèrement punie. En achevant ces mots, madame Richard laissa Maria à ses réflexions, et alla où ses affaires l'appelaient.

La mère Mathurine était brusque et exigeante. Lorsque la fermière fut sortie, elle murmura entre ses dents: Le beau cadeau que ma fille me fait là! j'aimais bien mieux la servante de basse-cour; elle était forte et me portait comme une plume: pour celle-ci, elle ne saurait m'aider à changer de place... "Marie, dit-elle plus haut, relevez mon oreiller." L'instant d'après: "Marie, donnez-moi à boire." Maria, peu habituée à ce service, répandit un peu d'eau sur la mère Mathurine; celle-ci, après avoir bu, lui jeta au nez le fond du verre, en l'appelant

gauche, maladroite! Des noms si nouveaux pour l'oreille délicate de Maria lui firent répandre des larmes, mais elle ne témoigna point d'humeur.

Faisant de nécessité vertu, Maria avait obéi assez promptement à différens ordres de la mère Mathurine. Elle venait de retourner s'asseoir, quand la fermière entra, tenant un paquet de hardes dans ses mains: "Marie, dit-elle, quittez ces chiffons de soie qui dans deux jours feraient mal au cœur, et mettez cette jupe: elle est solide et chaude; l'été se passe, elle vous garantira des rhumes." A ce nouveau compliment, Maria resta immobile. Son orgueil, cruellement humilié, arrêtait ses larmes. C'est-à-dire, dit-elle en elle-même, que ces gens veulent me métamorphoser en véritable servante!.. il n'en sera rien, je périrai plutôt!... Madame Richard s'attendait à sa résistance. "Marie, lui dit-elle, songez que vous êtes ici en mon pouvoir. L'opiniâtreté rendra votre condition très-malheureuse! au lieu que votre soumission peut l'adoucir... Que ce peu de mots vous suffisent." En parlant ainsi, madame Richard s'approcha de Marie pour la déshabiller; elle lui ôta son schall, sa robe de taffetas, le riche peigne qui retenait ses cheveux, et elle la revêtit d'un gros jupon de laine brune, d'une camisole de siamoise, d'un fichu de mousseline et d'un bonnet rond. Dans cet état Maria n'osait pas se regarder... Dégagée des mains de la fermière, elle courut se mettre dans un coin pour pleurer tout à son aise. Madame Richard n'était pas tendre; elle riait dans son âme du chagrin

de la jeune créole : il lui semblait assez indifférent, pour être cachée au fond d'une ferme, d'être vêtue d'une manière ou d'une autre. Elle lui dit avant de la quitter : Marie, la simplicité convient à votre situation, mais il faut y joindre la propreté. Deux fois par semaine vous devez mettre un bonnet blanc et un fichu, ainsi que ma mère ; ce sera donc quatre bonnets et quatre fichus que vous aurez à blanchir tous les huit jours : j'espère que vous n'y manquerez pas.

Lorsque madame Richard fut sortie de la chambre, Maria mit sa tête dans ses mains, et s'abandonna à la plus vive douleur. Après avoir répandu un torrent de larmes, elle se demanda par quel malheur inoui ces gens, qui la traitaient avec tant d'inhumanité, étaient devenus les maîtres de son sort. Quelle différence, pensait-elle, de son père à cette femme impérieuse !... M. de Lapalice la priait tendrement, et la fermière commandait d'un ton qui la faisait frémir ! Fanchon même lui paraissait aimable auprès de madame Richard... Mais de semblables souvenirs ne servaient qu'à aggraver ses peines....

Maria fut distraite de ses tristes rêveries par la mère Mathurine. La bonne femme désira changer de place pour se rafraîchir un peu. Elle s'appuya si fort sur la pauvre petite, que celle-ci se trouva fort heureuse que le mur, en la soutenant, l'empêchât de tomber. Cette circonstance fit encore dire à la vieille qu'elle était bien à plaindre d'avoir, pour la servir, une fille qui n'était bonne à rien.

Cette journée, si longue pour Maria, finit enfin

On lui offrit à souper, mais ses larmes furent toute sa réponse. Eh bien ! Marie, dit la fermière, allez donc vous coucher; mais levez-vous demain avec le jour, et ayez soin de faire votre chambre. J'irai la voir. Que tout soit propre et bien rangé. Madame Richard conduisit la désolée créole dans une petite pièce fort propre où se trouvaient un bon lit et des meubles simples, mais de fort bon goût. Elle lui souhaita la bonne nuit et la quitta.

Maria voulait profiter de sa solitude pour réfléchir et songer au parti qu'elle avait à prendre ; mais elle n'en eut pas le temps, le sommeil s'empara aussitôt de ses sens, et elle dormit jusqu'au lendemain sans se réveiller.

Il était huit heures lorsqu'elle descendit. La fermière lui demanda d'un air froid si elle avait oublié qu'à la pointe du jour elle devait être debout, afin de remplir ses devoirs auprès de la mère Mathurine ? Maria répondit timidement qu'elle n'en avait pas été la maîtresse, étant restée endormie jusqu'à l'heure où elle se levait tous les jours. Tant pis pour vous, reprit la fermière, car vous auriez eu du lait pour votre déjeuner ; mais comme on le vend sitôt qu'il est trait, vous n'en aurez point. En même temps, madame Richard lui donna un morceau de pain bis, que Maria mangea en soupirant ; elle le trouvait bien dur et bien sec.

Lorsqu'elle eut déjeuné, la fermière lui demanda si elle savait lire. Maira répondit simplement : Oui, Madame. La fermière connaissait ses talens, elle

lui sut gré de sa modestie. Hé bien, dit madame Richard, vous lirez à ma mère l'Épître et l'Évangile du jour, avec un chapitre de l'Imitation; ensuite vous vous mettrez à l'ouvrage: mais que savez-vous faire? —Madame, je couds assez bien.—Si cela est ainsi, vous ferez des vestes rondes d'été pour Richard. C'était une grosse toile jaune qui écorchait les doigts. Maria eut assez d'esprit pour ne témoigner aucune répugnance pour cette sorte d'occupation; mais, se livrant à sa paresse ordinaire, elle ne fit presque rien de toute la matinée. A une heure, madame Richard vint voir son ouvrage; elle se plaignit d'en trouver si peu. Après avoir demandé compte à Maria de trois heures de travail, elle ajouta: "Je vois à présent ce que vous savez, et ce que vous êtes en état de faire: je m'arrangerai en conséquence." Le lendemain Maria eut sa tâche. "Vous dînerez, lui dit la fermière, quand elle sera faite." La paresseuse petite fille dîna ce jour-là à six heures du soir.

Pour vaincre ce maudit défaut de fainéantise chez la jeune créole, il fallait de la persévérance et de la fermeté; mais la fermière, qui avait donné sa parole à M. de Lapalice de corriger sa fille, mettait tout en œuvre pour y réussir: son air, son ton, ses procédés, tout était en harmonie, tout contribuait à la faire craindre de la jeune personne, et à lui prouver que, pour elle, le parti le plus court était de se soumettre.

Madame Richard ferma les yeux sur le malaise que Maria éprouvait lorsqu'elle avait travaillé un quart-d'heure de suite, elle ne parut s'apercevoir ni de ses

mines, ni de ses souffrances. La fermière savait très-bien que l'assiduité coûtait beaucoup à l'indolente créole; mais il s'agissait de vaincre un défaut essentiel, un défaut contracté dès l'enfance, et la victoire devait coûter cher à Maria! Cependant, le troisième jour, madame Richard vit en elle un changement imperceptible; cela lui suffit, elle répondit du succès.

Bien persuadée que la fermière n'aurait aucun égard à ses peines, Maria fit quelque effort pour surmonter sa paresse: malgré un mal de tête affreux, une lassitude épouvantable, elle parvint, au bout de quatre jours, à dîner à cinq heures. Elle était naturellement adroite et habile; sitôt qu'elle voulut s'appliquer elle avança son ouvrage. Peu-à-peu elle prit l'habitude du travail; enfin, au bout de quinze jours elle eut fini sa tâche à midi, et elle dina avec la fermière.

Madame Richard, déposant alors son air sévère, lui fit sentir les avantages d'une vie active et vigilante; elle l'amena même à reconnaitre ses torts: Maria promit sincèrement de s'occuper sans relâche à détruire des défauts qui nuisaient à son bonheur. Charmée de lui voir de telles dispositions, la fermière, pour l'encourager, lui montra l'appât des récompenses: "Devenez chaque jour plus habile, lui dit-elle, travaillez pour votre compte, je m'y prêterai avec plaisir; avec ce petit bénéfice vous pourrez avoir les choses qui vous seront agréables. Par exemple, votre habillement vous déplaît, gagnez-en un autre

qui soit plus de votre goût, sans sortir de la simplicité du village."

Cette proposition plut à Maria : plus vaine encore que paresseuse, elle se mit de bon cœur à l'ouvrage, et finit par quadrupler sa tâche. C'est ainsi que l'adroite fermière sut combattre un défaut par un autre, avec l'espoir de les détruire un jour tous les deux. Le désir de hâter son ouvrage contribua encore à faire lever Maria de grand matin. Elle eut du lait chaud ; et dès ce moment son déjeuner lui plut beaucoup.

Un peu familiarisée avec sa position, la jeune créole commença à jaser. Un jour que madame Richard, fort satisfaite de sa vigilance, était venue travailler dans la salle auprès de sa mère, la conversation suivante eut lieu :—" Madame, n'aurai-je point la consolation de savoir si mon père se porte bien ?—Oui, Marie, votre désir est juste, dans huit jours vous aurez des nouvelles de M. Lapolice." Maria, contrariée, se mordit les lèvres ; mais elle ne releva pas ce nom qui lui déplaisait.—" Madame, vous permettrez que j'écrive à mon père ?—Tant que cela vous fera plaisir.—Mais, vous le voyez donc ?—Je sais où est sa demeure.—Pourquoi me retenez-vous, car je ne vous suis pas aussi utile que vous avez voulu d'abord me le faire croire ?—C'est mon secret. Je suis bien surprise que mon père ne m'ait point cherchée !—Vous n'avez aucune preuve de cela.—Mon père m'aimait pourtant !—Il vous aime, sans doute, comme un père doit aimer sa fille.—Que vou-

lez-vous dire, Madame?—C'est encore mon secret. J'ajouterai seulement que si vous l'aimez, vous, comme une fille doit aimer son père, vous le reverrez bientôt.—Si je l'aime! Je donnerais tout au monde pour avoir le bonheur de vivre avec lui!—Pour faire vos volontés...."

Madame Richard, craignant sa franchise, jugea à propos de finir la conversation. Prétextant quelques ordres à donner, elle quitta précipitamment Maria. Cette jeune personne, très-spirituelle, commença dès-lors à croire que son père avait donné les mains à son prétendu enlèvement, à dessein de la corriger de sa nonchalance: la manière dont on la traitait n'avait qu'une rudesse apparente; elle ne manquait de rien de ce qui lui était nécessaire: on n'exigeait d'elle aucun des travaux rustiques qui eût passé ses forces ou l'eût exposée aux injures du temps. Ces réflexions sensées la décidèrent à hâter son retour chez son père par une conduite sans reproche.

Si madame Richard avait des ménagemens pour Maria, la mère Mathurine, au contraire, ne se gênait pas du tout avec elle: d'une humeur aigre et fantasque, cette vieille femme en usait avec Maria comme elle avait fait avec la fille de basse-cour. Excessivement exigeante et tourmentante, elle se faisait servir à la minute; ses fantaisies, ses caprices n'avaient point de bornes; pour un rien elle prodiguait à Maria les épithètes les plus humiliantes et les apostrophes les plus grossières: les noms de sotte, de bête, volaient sur ses lèvres; c'étaient ses mots fa-

voris. D'abord la jeune créole s'en affligea; ensuite, devenue plus raisonnable, elle se disait à elle-même : C'est pourtant de cette manière que je traitais en Amérique les femmes qui me servaient ! Étais-je plus excusable que cette bonne femme ? Non, sans doute, l'avantage est encore de son côté; ce peut être de sa part défaut d'éducation, c'était chez moi orgueil, mépris, inhumanité, vices bien autrement répréhensibles !

Ce retour que Maria fit sur elle-même la rendit plus douce, plus patiente, plus prévenante auprès de la mère Mathurine : elle essaya même de s'en faire aimer, et comme on réussit presque toujours lorsqu'on veut sincèrement plaire, elle parvint à adoucir l'âpreté d'humeur de cette vieille paysanne; elle finit même par s'en faire aimer à tel point, que la mère Mathurine n'était pas contente quand *Marie* la quittait un seul instant.

La fermière tint compte à Maria de ses complaisances pour sa mère; elle la traita avec plus de douceur et d'amitié ; elle eut soin aussi de faire part à M. de Lapalice de cet heureux changement dans le caractère de sa fille.

Dans le même temps, Maria s'offrit à tenir les comptes de madame Richard. " Je le veux bien, lui dit la fermière, j'aime assez que ces sortes de choses se fassent sous mes yeux." Maria, dont l'emploi était plus relevé, se piqua de le remplir avec honneur. La beauté de son écriture, l'ordre, la bonne tenue de ses livres, et l'exactitude de ses

comptes, lui méritèrent des complimens de la part de madame Richard. Chose rare ! et qui eut un prix infini pour Maria. Pour lui témoigner son contentement, la fermière feignit qu'une personne du voisinage avait une harpe dont elle ne se servait point, et elle la fit apporter pour Maria. La surprise de la jeune créole ne peut se peindre à la vue d'un instrument qui lui rappelait son ancienne opulence ; des larmes de joie coulèrent de ses yeux. Elle pensa en même temps à son père : Ah ! dit-elle, si mon père était ici, rien ne manquerait à mon bonheur !..... Maria chanta en s'accompagnant sur la harpe ; et la bonne Mathurine, tout-à-fait égayée, prit un plaisir extrême à l'entendre. La fermière décida que cet amusement serait pour la fin du jour et qu'il servirait de délassement au travail.

Réconciliée avec elle-même, et pour ainsi dire avec les humains, Maria ne trouva plus rien d'humiliant dans ses occupations. L'habitude d'une vie réglée et laborieuse lui rendit le travail facile ; la surveillante vigilance de madame Richard, en l'accoutumant à une grande propreté, lui en fit un besoin ; l'arrangement, l'ordre et l'économie de la fermière furent des leçons dont elle profita. La vie active lui allait à merveille : Maria, en cornette et en bavolet blancs comme la neige, était charmante ! Les couleurs de la santé brillaient sur ses joues, la gaîté animait ses yeux, et la candeur de l'innocence répandait sur toute sa personne des grâces indéfinissables. M. de Lapalice eut le plaisir de la voir dans tout l'éclat

de la fraîcheur, un jour que, ne pouvant plus résister à l'ennui de son absence, il avait prié madame Richard de l'introduire furtivement dans sa maison sans être vu de Maria. Enchanté de l'étonnante métamorphose qui s'était opérée dans sa fille, il laissa la fermière achever son ouvrage, et s'en retourna avec l'espoir de voir un jour dans Maria la plus aimable des filles et sa meilleure amie.

Toutes les vertus se donnent la main. Le premier pas fait vers le bien conduit immanquablement à une suite d'actions louables : la satisfaction intérieure que l'on éprouve, les applaudissemens des gens de mérite, servent d'aiguillon, font vaincre les obstacles et surmonter la tiédeur qui s'opposent à la perfection. Maria, aussi humble qu'elle était impérieuse, capricieuse et égoïste ; aussi active, soigneuse, économe, qu'elle était nonchalante, indolente et prodigue, devint encore nn modèle de générosité, de bonté, de reconnaissance et d'amour filial. Toutes ces qualités dormaient dans son cœur ; madame Richard, par sa fermeté, les mit en action; elle détruisit les défauts qui nuisaient à leur développement.

Maria avait quitté peu-à-peu la jupe de laine et le bonnet rond. L'été, en ramenant la chaleur et les beaux jours, lui avait permis de prendre un vêtement blanc et un petit chapeau de paille. Madame Richard s'était défait de mille bagatelles qui offensaient l'amour-propre de Maria ; elle prononçait son nom à merveille, ainsi que celui de M. de Lapalice. Tout enfin avait changé avec la jeune créole. Elle se pro-

menait aux environs avec la fermière, cultivait des fleurs et recommençait à peindre: son existence lui paraissait presque agréable. Mais bien que la conduite de madame Richard envers elle lui fût d'un heureux présage, elle se regardait toujours comme en exil, et soupirait pour rejoindre son père.

Un jour que Maria témoignait sa reconnaissance à madame Richard, de toutes les bontés qu'elle avait pour elle, elle se hasarda à lui parler de son père.—"Je sens, madame, lui dit-elle, toute l'étendue de mes obligations envers vous; mais je ne puis vivre heureuse loin de mon pauvre père!... j'ai beaucoup à réparer envers lui. A présent que vous m'avez ouvert les yeux, je voudrais, par les soins les plus tendres, lui faire oublier mes coupables négligences, et reconnaître, par une vie toute nouvelle, les preuves réitérées de son amour pour moi.—Mademoiselle, répondit la fermière, votre désir est juste; mais je crains bien que vous n'ayez de la peine à réussir. Je me suis informée de M. de Lapalice. Il avait, m'a-t-on dit, une fille qui, pour ne l'avoir pas écouté et s'être éloignée dans le bois, avait disparu; qu'elle était si négligente, si paresseuse, si fainéante, qu'elle laissait tout dépérir dans sa maison. Il a pris, pour gouverner son ménage, une dame qui est remplie d'égards et d'attentions pour lui, qui prend ses intérêts, qui le soigne avec affection, et qui a toutes les qualités qui manquaient à sa fille. L'ordre, la propreté, l'économie règnent à présent dans sa maison,

et il est heureux: on dit même, qu'il va épouser la personne à qui il a de si grandes obligations."

A cette nouvelle inattendue, Maria fondit en larmes: "Quoi! madame, s'écria-t-elle, je souffrirais qu'une étrangère usurpât ma place dans le cœur de mon père, qu'elle lui rendît des soins, gouvernât son ménage, fût enfin sa compagne et son amie, quand j'ai en moi tout ce qu'il faut pour remplir envers lui les devoirs d'une fille tendre et respectueuse!..... Ah! madame, continua-t-elle en se jetant aux pieds de madame Richard, rendez-moi à mon père, je vous en conjure! qu'il jouisse du changement que vous avez fait en moi: sensible à ce nouveau bienfait, vous serez, après lui, la personne pour laquelle j'aurai le plus d'affection et de reconnaissance!"

Madame Richard vit bien des difficultés dans une semblable négociation; elle parut craindre de s'attirer de mauvaises affaires sur les bras; elle se repentit d'avoir instruit Maria de ce qui regardait son pêre. La jeune créole crut deviner le motif de ses craintes. Pour la rassurer, elle s'étendit beaucoup sur l'extrême bonté de M. de Lapalice, et elle lui fit entendre qu'il ne lui ferait aucun reproche sur la manière dont on l'avait conduite à la ferme. Madame Richard eut l'air de céder; mais elle demanda du temps, afin, disait-elle, de prendre ses précautions.

Ce temps fut employé à éprouver encore Maria. On augmenta son ouvrage, on exerça de nouveau sa patience, on s'assura qu'elle n'était plus ni négligente, ni paresseuse; des défauts semblables en en-

traînent bien d'autres après eux, et sont la ruine des plus grandes fortunes. On observa aussi avec encore plus de soin son caractère et ses inclinations, et l'on vit avec plaisir que cette hauteur, qui la rendait insupportable à tout le monde, avait tout-à-fait disparu ; que son inclination pour les beaux-arts ne nuisait point aux occupations moins brillantes, mais plus solides, du ménage ; qu'en totalité, un an de séjour avec d'honnêtes paysans, en corrigeant l'excès de ces grands airs qui conviennent à si peu de monde, en avait fait une personne fort aimable.

Le temps venu pour reprendre sa fille, M. de Lapalice lui écrivit que c'était de son consentement que madame Richard avait bien voulu se charger d'elle ; qu'elle ne devait pas penser à revenir, si ses goûts, sa manière d'être et toutes ses habitudes n'étaient pas changés ; qu'il ne se sentait ni le courage de la réformer, ni celui de souffrir comme il avait fait ; que depuis son absence l'ordre et l'économie qu'une dame étrangère avait établis dans sa maison, lui rendaient moins pénible la privation de sa fortune ; qu'il fallait que toutes choses restassent sur le pied où elles étaient, sans quoi il se verrait forcé à une seconde séparation, qui serait sans retour. Cette lettre mortifia beaucoup la fière Maria. C'était son père qui l'avait mise entre les mains de madame Richard, pour la punir et la corriger, à son âge !.... Mais un moment de réflexion lui prouva qu'elle s'était attiré cette peine sensible, en n'écoutant pas le meilleur des pères. Maria prit la ferme résolution de se conduire

de telle sorte qu'on n'eût jamais rien à lui reprocher. La réponse qu'elle fit à son père fut le résultat de ses dispositions : elle lui promettait de suivre ses conseils et de n'exister que pour lui.

Cet excellent père avait souffert plus que Maria des chagrins qu'il lui avait causés. Son absence lui était extrêmement pénible, et ce fut avec une véritable joie qu'il courut la chercher. La ferme n'était qu'à un quart de lieue de la forêt : les paysans qui conduisaient la voiture de Maria, furent deux heures à s'y rendre pour la dépayser et lui faire croire qu'elle était fort loin de la maison paternelle.

Sur la fin du jour M. de Lapalice se rendit à la ferme. Maria se jeta dans ses bras tout en larmes, et ce bon père la pressa sur son cœur. Il remercia madame Richard du service important qu'elle lui avait rendu, ensuite il emmena sa fille. Maria se trouva, au bout d'un quart d'heure, auprès de sa maison, chose qui lui parut tenir de l'enchantement.

La dame qui veillait en son absence aux intérêts de son père, était la parente d'un ami de M. de Lapalice ; elle voulut bien rester encore pour former Maria et lui apprendre à tenir un ménage. Cette jeune personne se comporta si bien avec l'aimable étrangère, qu'elle s'en fit une amie.

M. de Lapalice venait de recouvrer ses fonds ; il était riche, mais il eut la prudence d'en garder le secret. Un mois de l'examen le plus scrupuleux lui prouva que sa fille était réellement changée. Il attendait ce moment pour l'instruire de l'augmentation de son

bien. Devenue raisonnable, Maria ne fut point éblouie d'un bonheur que le sort bizarre pouvait lui ravir. Elle se conduisit dans la prospérité avec la modération d'une personne éprouvée par le malheur, et elle fut, par ses qualités, véritablement digne de ses richesses. Madame Richard, à qui elle devait tant de reconnaissance, fut toujours son conseil et son amie : Maria avoua que sans la fermeté de la fermière elle eût conservé toutes ses mauvaises habitudes et eût été très-malheureuse.

L'inconstante fortune nous élève et nous abaisse au gré de ses caprices : n'envions point ses faveurs. Notre trésor est en nous-mêmes, si nous sommes riches en vertus. Apprenons aussi à savoir nous passer des richesses : ce talent si rare nous épargnera bien des peines.

LA CURIOSITÉ.

HISTOIRE DE MADEMOISELLE D'EVRIGNY.

Je suis arrivée à l'âge de quinze ans sans connaître ma famille, le lieu de ma naissance, ni aucune des choses qui pouvaient intéresser, ou fixer mon avenir. Les seules circonstances dont il me restât une idée vague, c'est que ma nourrice était une négresse, qu'elle avait beaucoup de petits enfans noirs comme elle, et avec lesquels je jouais dans ma première enfance. Je me rappelais aussi une jeune et jolie dame blanche que j'appelais maman: la jolie dame avait beaucoup pleuré en me conduisant elle-même dans une grande maison qui allait sur l'eau, et dans laquelle ma nourrice m'avait accompagnée. Une tempête terrible m'avait glacée d'effroi, et soit que j'eusse perdu connaissance avant d'arriver à terre, ou que des images trop fortes eussent troublé ma faible raison, je ne me souvenais plus de ceux qui avaient pris soin de moi, de ce qu'était devenue la négresse, et comment enfin je me trouvais à Paris dans un couvent où j'ai appris depuis que j'avais été reçue avant l'âge de quatre ans.

Cet asile respectable était pour moi la maison maternelle; je n'en connaissais pas d'autre; je n'en sortais jamais; je n'y manquais pas du nécessaire, et je n'avais aucune idée du superflu.

Le nom de mère que je donnais à la Supérieure, qui s'était particulièrement chargée de mon enfance, était reconnu par mon cœur: elle m'aimait, je la chérissais, et ne voyant autour de moi que les exemples de l'ordre et de la vertu, je m'y conformais sans effort.

J'aimais le travail et l'étude; mon humeur était égale et douce, mon cœur généreux et sensible, et je crois pouvoir dire qu'un seul défaut ternissait les heureuses qualités que je devais à la nature, et plus encore à l'éducation.

J'étais d'une curiosité excessive. La vie monotone d'une maison religieuse avait peut-être un peu développé cette malheureuse disposition. L'absence de tout événement donnait de l'importance aux plus petites choses, et l'uniformité des plaisirs permis dans un cloître, plus de prix à la malignité.

J'écoutais aux portes; je me cachais dans les dortoirs, dans l'église; et le moindre soupçon du plus léger mystère, me faisait tout entreprendre pour le pénétrer.

J'étais punie par mes supérieures quand ma faute était découverte; mais j'étais applaudie par mes compagnes, que mes récits amusaient, et que je ne cherchais jamais à desservir. Jusqu'alors toutes mes recherches, proportionnées à ma jeunesse, n'étaient tombées que sur des enfantillages; mais elles eurent plus d'importance lorsque je me trouvai, sans m'en douter, l'instrument passif d'une personne fort

méprisable, et qui, malgré la différence de nos âges, m'honora de sa dangereuse amitié.

Mademoiselle de Saint-Éloi était fille de qualité; elle avait vingt-cinq ans, était instruite, bien élevée, remplie de talens agréables; mais, par une suite de malheurs irrémédiables, elle était tombée dans la détresse la plus profonde.

On avait intéressé en sa faveur l'ame généreuse de la Supérieure, Elle crut sauver une jeune personne des dangers de l'infortune et du monde, en lui offrant un asile; elle la reçut sans aucune pension, se chargea de son entretien, et lui donna les fonctions de sous-maîtresse; bien moins pour utiliser ses talens que pour soulager sa délicatesse, en lui permettant de croire que ce qui lui était donné lui était dû comme le prix d'un travail honorable.

Mademoiselle de Saint-Éloi, comme tous les cœurs durs et ingrats, pour lesquels la reconnaissance est un fardeau, ne cessait d'atténuer le bien qu'on lui faisait, et d'exagérer tous les désagrémens de sa situation. Susceptible de la plus basse jalousie pour toutes les personnes qu'on pouvait lui préférer ou même lui comparer, elle cherchait constamment à leur trouver quelques torts, et comme ses soins trop marqués commençaient à lui faire des ennemies, elle eût été charmée de recueillir les fruits de sa méchanceté, en en cachant les dehors.

Mon cœur l'eût mal servie, si j'avais deviné son caractère et ses motifs; mais mon peu de réflexion me cachait le plus souvent la conséquence de tout

ce qu'elle me faisait faire, et je ne croyais que la seconder dans ses obligations.

Elle me prévenait par mille caresses, louait mon intelligence, la finesse de mes observations, me mettait à l'abri des reproches; enfin, me nommait sa compagne, son amie.... quoique je sortisse à peine de l'enfance, et que je lui trouvasse, à tous égards, tant de supériorité sur moi. Je devins l'espion de toute la maison, et j'entretenais, avec une activité infatigable, une foule de tracasseries dont mademoiselle de Saint-Éloi connaissait mieux que moi les résultats.

Je n'étais pas moins dupe de son affection que de son esprit; car, loin qu'elle me voulût du bien, elle cherchait à me rendre indigne des bontés de la Supérieure, en me rendant ingrate et mécontente de mon sort.

Si j'étais sans cesse inquiète et occupée de soins qui devaient m'être étrangers, il était plus naturel que je le fusse de moi-même.

Il est affreux, me disait mademoiselle de Saint-Éloi, qu'on vous laisse sans lumières sur votre propre famille, sur votre naissance, votre fortune; et cependant on vous cache tout.

Soyez bien sûre, Hortense, que ce n'est point par ignorance qu'on vous en garde le secret. Madame Ori (c'était la Supérieure), sait tout ce qui vous intéresse....elle se prête, je ne sais pourquoi, à l'intrigue des personnes que votre existence embarrasse....On veut que vous sollicitiez comme une faveur de pro-

noncer vos vœux dans cette maison... peut-être donnera-t-on pour vous une dot considérable, et vous renoncerez au monde avant d'y être entrée.... Si c'était votre vocation, je ne dirais rien; mais ce ne sera pour vous qu'une suite de l'abandon et du malheur.... Si j'étais à votre place, j'exigerais qu'on me dise la vérité.... je la demanderais avec respect, mais avec fermeté; car, enfin, vous avez le droit de la savoir, etc., etc., etc. De semblables idées ne me fussent jamais venues à l'esprit.

J'aurais pensé que j'étais orpheline, infortunée, qu'on voulait diriger mon inclination sans la contraindre. Les insinuations dont j'étais obsédée me firent imaginer qu'au lieu d'être redevable à la bienfaisance, j'étais peut-être utile à la cupidité. Je fis mille questions indiscrètes qui m'étaient suggérées, et où je laissais pénétrer un ton de méfiance et d'insubordination qui étonna, parce qu'en effet il n'était pas le mien.

Ma bonne Supérieure m'écouta sans s'émouvoir; elle me dit doucement que la Providence m'avait mise entre ses mains; qu'on payait exactement ma pension; mais qu'on lui avait fait promettre de ne jamais interroger la personne qui s'en était chargée; que son devoir consistait dans les soins qu'elle prenait de ma religion, de mon éducation et de ma santé; qu'elle cherchait à les remplir sans savoir ce que Dieu me réservait; et qu'elle m'engageait, pour mon propre bonheur, à la même résignation.

Un air sévère ne me permit point d'insister; mais j'étais déjà fière de ce que j'avais découvert.

Je courus en faire part à mon amie.

On payait ma pension ! ainsi je n'étais pas à charge à la maison.... J'appartenais à quelqu'un qui s'intéressait à mon sort....j'étais ravie. Mademoiselle de Saint-Éloi me félicita de cette première démarche, m'engagea à en faire d'autres, surtout à dissimuler et à gagner une parfaite confiance, qui m'assurerait à l'avenir plus de liberté.

Cela me fut facile ; la Supérieure oublia aisément ma petite révolte, et me soupçonnait si peu de l'indiscrétion dont j'étais capable, qu'elle me laissait souvent seule dans son appartement. J'ouvris son secrétaire, et j'y trouvai une lettre d'un M. Dubois, avoué. Il annonçait à madame Ori que, le 5 du mois prochain, il irait lui porter le terme échu de la pension de mademoiselle Hortense.... il indiquait l'heure; tout me servait à souhait ; mais je ne voulus prendre conseil de personne dans une occasion que je regardais comme décisive, et que j'attendis avec la plus grande anxiété.

Je connaissais à merveille le parloir particulier où se rendait la Supérieure lorsqu'elle avait à traiter avec les personnes du dehors. Il n'y avait pour tout meuble qu'un grand fauteuil de maroquin rouge; mais, au fond de cette petite pièce, j'avais découvert une grande armoire, destinée à serrer des ornemens d'église ; un rideau de serge verte empêchait la poussière d'y pénétrer ; je pouvais m'y tenir debout sans manquer d'air et sans risquer d'y être vue.

La clef restait toujours à la porte du parloir. Je

m'y rends plus d'un quart d'heure avant l'arrivée de M. Dubois; je me place dans l'armoire, au milieu des chasubles et des surplis; j'éclaircis les plis du rideau, et la curiosité m'aide à souffrir la gêne de ma situation.

Mon seul but était d'écouter; et, je ne sais pourquoi, je croyais que cet entretien, qui depuis plus de dix ans devait être à peu près le même, me donnerait des lumières positives sur ce que je désirais savoir.

J'entendis sonner la cloche qui annonçait la visite de l'avoué, et qui avertissait la Supérieure. Je me tins immobile, croyant voir le livre des destins prêt à s'ouvrir devant moi; mais envisageant tous ses oracles comme moins funestes que l'obscurité qui environnait mon sort.

La Supérieure était vieille et infirme; elle marchait lentement, et se fit beaucoup attendre.

M. Dubois, arrivé le premier, me laissa le temps de l'examiner.

C'était un homme d'environ quarante ans, d'une figure grave et imposante, et que peut-être la vue d'un parloir rembrunissait un peu.

Une révérence très respectueuse et des propos d'usage et de civilité remplirent les premiers momens. Il tira ensuite de sa poche une pile d'écus, les passa à travers la grille, et dit simplement; Voilà le quartier de janvier.—En voici le reçu tout prêt, dit la Supérieure: la petite se porte bien.

Je croyais qu'on allait entrer en matière, et je re-

doublais d'attention; mais on se mit à parler de tout autre chose; je vis que madame Ori avait confié à M. Dubois des affaires pécuniaires, relatives à la maison, et qui n'avaient pas le moindre rapport avec moi: les détails m'en parurent éternels... Ce n'était pas la peine d'étouffer dans une armoire, pour entendre parler du bail d'un fermier, des impositions, et de je ne sais combien de choses que je comprenais fort peu.

Pourtant, M. Dubois désirait le double d'une pièce que la supérieure ne pouvait pas confier. Il offrit d'en prendre copie au parloir même....On approcha une table, une écritoire; il se mit à écrire, et, comme l'office sonna, la supérieure sortit.

Je n'avais pas du tout prévu cette situation; elle me parut de suite le plus grand bienfait du hasard, et, sans consulter d'autre inspiration que celle du moment, j'ouvris avec précipitation l'armoire et me présentai brusquement à la grille.

J'étais si agitée, si tremblante, si peu préparée à ce que je faisais, que je pensai m'évanouir.

M. Dubois fit un mouvement de surprise, posa tranquillement sa plume, et me regarda fixement. Il fallait parler...ou perdre tout le fruit de cette occasion; je m'enhardis.—Je ne sais, monsieur, quelle opinion vous prendrez de la démarche que je fais en ce moment?—Mademoiselle, j'attends, pour la juger, que j'en connaisse le motif.—Je vais vous l'expliquer. On me trompe, on me sacrifie.....on me fait mystère

de ma naissance, et vous pouvez, mieux que personne, m'en informer.

Je crus voir un sourire un peu malin percer à travers la gravité de M. Dubois.—Mademoiselle, me dit-il, je ne sais pas à qui j'ai l'honneur de parler? A mademoiselle Hortense... Je ne vous dis pas un autre nom... mais vous le savez mieux que moi, vous qui venez tous les trois mois payer ma pension.—Je paie, il est vrai, la pension d'une jeune personne nommée Hortense; mais je suis sûr que ce n'est pas vous.—Pas moi! m'écriai-je avec la plus grande surprise!... Le hasard pourrait faire qu'il y eût dans cette maison une autre personne du même nom; mais le hasard ne le fait point; il n'y a que moi qui m'appelle ainsi; et je n'imagine pas ce qui vous en fait douter? Votre démarche elle-même, me dit-il, du ton le plus flegmatique: j'ai souvent parlé à madame la Supérieure de la jeune personne dont la curiosité, sans doute, vous engage à prendre le nom aujourd'hui; je sais qu'elle est comme vous jolie; mais celle à laquelle je m'intéresse, est modeste, discrète, et surtout incapable de s'enfermer ainsi dans une armoire pour surprendre le secret qu'on voudrait lui cacher... Je ne puis voir en vous que son ennemie, et je repousse la prévention que vous me donneriez à son égard.

Je restai confondue. De toutes les réponses possibles, celle-là était celle à laquelle je m'attendais le moins. Monsieur, repris-je, dans un grand trouble, je n'ai pas le choix des moyens...je ne suis pas libre,

et ce n'est que par la ruse que je pouvais arriver jusqu'à vous.—La ruse ne mérite jamais la confiance; et je vous répète que mademoiselle Hortense serait incapable de l'employer.—Si je vous donnais ma parole d'honneur ?—La parole n'a de valeur que dans la bouche d'une personne qu'on estime.—Monsieur, vous m'insultez !—Non mademoiselle ; mais je ne vous connais pas ; veuillez vons asseoir, et attendre un moment ; madame la Supérieure va revenir prendre ses papiers ; vous me parlerez en sa présence, et alors je vons répondrai.—Oh ! monsieur, vous savez trop que cela ne se peut pas. Je vous demande même comme une grâce, de ne point dire que vous m'avez vue.

M. Dubois me salua en signe d'adhésion, et je me retirai bien confuse du peu de succès de ma curiosité.

Je ne me vantai point à mademoiselle de Saint-Éloi, d'un essai si maladroit; et, de son côté, elle était si occupée d'une affaire dans laquelle elle voulait m'employer, qu'elle ne remarqua point mon agitation.

Il était arrivé, depuis peu de jours, une jeune et belle personne qui venait de la province ; et qui demandait avec instance à prendre le voile. Sa figure était charmante, sa taille et sa tournure si remarquables, qu'on ne pouvait qu'admirer le courage surnaturel d'un être qui venait renoncer au monde, avec tant de moyens d'y briller.

Sa ferveur était extrême ; une touchante mélancolie se peignait dans tous ses traits. Rien de tout

cela n'était naturel aux yeux de mademoiselle de Saint-Éloi; mais, comme on ne parlait que de la belle et pieuse novice, qu'elle était l'objet de l'intérêt général, son plus grand désir était de la perdre, et d'éloigner une personne avec laquelle elle ne pouvait soutenir aucune comparaison.

Encore une victime, me disait-elle!...Il est évident que cette pauvre Ursule est ici contre son gré: d'où viendraient les larmes qu'on lui voit si souvent répandre, et que pourtant elle cherche à cacher? Jeune et sans expérience, elle n'imagine pas qu'on puisse la soustraire au pouvoir de ceux qui la sacrifient; et pourtant si elle confiait ses peines, elle pourrait peut-être invoquer les lois. Liez-vous avec elle, ma chère Hortense; arrachez-lui son secret, et servons-là ensuite, fût-ce même à son insu: elle serait trop timide pour nous seconder; mais elle nous en remerciera un jour.

J'étais regardée comme l'enfant de la maison; on savait que je n'avais aucune relation avec le monde, et j'avais plus de liberté qu'aucune autre de mes compagnes. Je m'en servis pour me rencontrer sans cesse sur le chemin d'Ursule; je la prévenais sur tout ce qu'elle pouvait désirer, et elle répondait à mes avances par beaucoup de sensibilité; mais, j'avais beau l'interroger sur ses peines, elle me trouvait trop jeune, sans doute, pour se fier à moi, trop innocente surtout, pour me donner aucune idée des chagrins qui dévoraient son cœur.

Je ne trouvai en elle que la vertu la plus pure et le

désir le plus sincère d'être engagée pour jamais parmi les vierges du seigneur.

Ces rapports donnaient beaucoup d'humeur à mademoiselle de Saint-Éloi; elle me boudait, me soupçonnait de savoir des choses que je ne lui disais pas: je ne tardai pas à lui prouver le contraire.

Un matin que j'avais vu Ursule entrer dans une chapelle particulière, j'eus l'idée de l'y surprendre, comme si j'avais voulu y faire moi-même ma prière.

Je la trouvai le visage prosterné contre terre; elle poussait de profonds soupirs, et paraissait absorbée dans la plus amère douleur.

Je fis, sans affectation, un peu de bruit qui la tira de l'espèce d'anéantissement où elle était plongée. Elle se leva précipitamment et avec un peu d'effroi. Son beau visage était couvert d'une pâleur mortelle. Hortense, me dit-elle d'une voix faible, je me sens mal, et j'ai peur de m'évanouir.—Je vais appeler du secours...—Gardez-vous en bien! Voici la clef de ma cellule; vous trouverez sur ma table une petite fiole d'éther... Je vous attends ici.

J'y courus en diligence; mais le premier objet qui me frappa, fut un petit coffre auquel je savais qu'Ursule attachait un grand prix; elle le croyait sans doute fermé, et je remarquai tout de suite qu'il était entr'ouvert.

Accoutumée à céder à ma curiosité, je n'hésitai pas à l'ouvrir et à le visiter; je trouvai tout au fond un petit porte-feuille de soie, et, dans un petit papier, le portrait en miniature d'un jeune homme en uni-

forme. Le papier dont il était enveloppé, était empreint de traces de larmes qui paraissaient récentes; ce qui s'accordait fort bien avec l'état de douleur où j'avais trouvé la pauvre novice.

Ma première idée fut d'enlever le petit portrait, pour la forcer elle-même à m'expliquer pourquoi il se trouvait dans ses mains; mais un instant de réflexion m'éclaira sur l'iniquité de cette conduite; je le remis à sa place, je refermai le coffre, et Ursule, qui en avait la clef sur elle, ne dut pas avoir le moindre soupçon.

Je fis part de ma découverte à mademoiselle de Saint-Éloi, qui cacha, avec son hypocrisie ordinaire, l'importance qu'elle y attachait. Elle pensait, me dit-elle, que ce portrait était sûrement celui de son frère: la charité ne me permettait pas d'en juger autrement; mais, à la première occasion que nous eûmes de nous trouver réunies, elle interrogea Ursule sur sa famille.

Celle-ci, sans y mettre de mystère, nous dit qu'elle était fille unique, n'ayant même jamais eu ni frères ni sœurs.

Cette déclaration me fit beaucoup rougir pour la pauvre Ursule, qui ne dut pas en deviner le motif, et qui peut-être aussi ne le remarqua pas.

Peu de temps après, le bruit se répandit sourdement dans la maison, que la novice était contrainte par sa famille de prendre l'habit religieux. On la regardait avec curiosité, et les grandes pensîonnaires même, avec une sorte de mépris...on se méfiait, on

s'éloignait d'elle... on se parlait à l'oreille lorsqu'elle était quelque part.

La Supérieure fut la dernière instruite de toutes ces préventions; mais mademoiselle de Saint-Éloi, qui les avait fait naître, inspira adroitement l'idée de faire une perquisition exacte chez elle, assurant qu'on devait y trouver quelque indication de l'objet dont elle paraissait occupée.

La Supérieure se rendit elle-même à sa cellule, et lui demanda de lui remettre à l'instant toutes ses clefs; celle du petit coffre, qu'elle tira de son sein, confirma les soupçons, et le portrait fut aussitôt découvert.

Ursule, quoique très-émue, ne chercha aucun détour pour sa défense; elle expliqua, en présence de la Supérieure, et d'une religieuse qui l'avait accompagnée, que le portrait de ce jeune militaire était celui d'un homme qui lui avait été destiné par sa famille et qu'elle avait beaucoup aimé; il venait de périr les armes à la main, et, ne voulant former aucun autre lien, elle avait résolu de se consacrer à Dieu.

Aux yeux des gens du monde, la faute d'Ursule, en conservant ce portrait était légère sans doute; mais, dans le couvent, elle ne parut pas telle, à cause de l'espèce de scandale qu'elle avait occasionné; et surtout d'après les regrets et la douleur qu'on lui connaissait encore, et qui portaient l'image des passions dans l'asile de la paix et de la vertu.

Ursule fut réprimandée sévèrement, et on résolut même de la renvoyer à sa famille.

La douleur de cette humiliation, jointe à ses chagrins habituels, lui porta un coup si violent qu'elle tomba dangereusement malade, et ne put être transportée que deux mois après.

Mademoiselle de Saint-Éloi m'avait trahie aussi bien qu'Ursule, et cette infortunée savait toute la part que j'avais à son malheur; elle me le fit connaître en me serrant la main, dans un moment où l'on craignait pour sa vie, et où elle m'accordait un généreux pardon.

Dès ce moment le séjour du couvent me parut insupportable. J'étais au désespoir du mal que mon imprudence avait produit; je n'étais plus dupe du faux zèle de mademoiselle de Saint-Éloi; j'étais brouillée avec elle, et je ne voulais plus la voir. Elle s'était mise à couvert, en m'accusant. Ursule, blâmée si rigoureusement d'abord, inspirait la pitié et l'intérêt; ma curiosité, mon indiscrétion, paraissaient inexcusables à celles même qui en avaient provoqué toutes les conséquences; on me fuyait comme on l'avait évitée elle-même.

Ma santé s'altéra; je devins d'une maigreur affreuse, et les médecins déclarèrent que l'air de la campagne était indispensable à mon rétablissement.

On ne pouvait en prévenir que M. Dubois, puisqu'on ne me connaissait aucun autre protecteur. Il était marié, et père d'une nombreuse famille ; cela ne l'empêcha point de m'admettre au nombre de ses enfans; et sa femme, qui avait une fort jolie maison, aux environs de Paris, vint me chercher elle-même.

Je ne quittai pourtant pas sans répandre beaucoup de larmes, l'asile de ma première jeunesse, et les respectables amies qui en avaient pris soin.

Je me trouvai aussi un peu confuse en voyant, pour la seconde fois, l'honnête avoué qui ne fit plus difficulté de me reconnaître, et qui voulut bien ne pas rappeler la scène ridicule que j'avais jouée devant lui.

Je me croyais à jamais corrigée de me mêler des affaires des autres, fût-ce même avec les meilleures intentions du monde; mais je n'envisageais pas de même ce qui m'était personnel. Je me sentais chaque jour plus de désirs ou plus de droits de connaître ma naissance.

Quelles que fussent les bontés de M. Dubois, j'étais étrangère chez lui; au reste, je ne doutais pas qu'il ne fût très inutile de l'interroger; il n'avait pas bonne opinion de ma discrétion, et il était si réservé, que sa femme n'était pas mieux instruite que moi-même de ce qui m'intéressait.

Malgré toute mon impatience, il fallut bien attendre que le hasard me servît; d'ailleurs, j'étais attentive à tout ce qui pouvait m'éclairer. M. Dubois vivait dans une certaine aisance; sa campagne était charmante; je m'y plaisais beaucoup, quoique ses enfans fussent encore trop jeunes pour être d'une société agréable pour moi. Il recevait aussi quelques amis, et, dans l'habitude où j'étais d'une retraite absolue, ce petit cercle retiré me causait assez de récréation et de plaisir.

M. Dubois nous annonça un jour un ancien ami

qui devait passer une partie de l'été chez lui. Il crut devoir me prévenir sur son extérieur, craignant que je ne le blessasse par quelque gaieté déplacée.

M. le comte de Fleurus était bossu devant et derrière; son regard toujours vacillant, par suite d'une maladie de nerfs qu'il avait depuis plusieurs années, empêchait qu'on ne pût lire dans ses yeux, et donnait un air inquiet et faux à sa physionomie. Avec tout cela il était rempli de prétentions, s'habillait avec recherche, suivant et même exagérant les modes, quoiqu'il eût déjà plus de soixante ans. M. Dubois me prévint de tous ces ridicules ; mais en m'assurant qu'il les rachetait par des qualités essentielles, et, particulièrement, par beaucoup d'esprit ; il me fit sentir toute la cruauté qu'il y avait à se moquer des disgrâces personnelles, et me fit entendre, de mille manières, qu'il souhaitait que je parusse avec avantage aux yeux de son ami.

Il n'en fallait pas tant pour éveiller mon imagination. Je conclus de tout ce qui m'était dit, que M. de Fleurus était sûrement mon père, et que le moment était venu de tout découvrir.

Cette illusion s'accordait fort bien avec ma vanité ; car il était riche, d'une naissance illustre, et je souhaitais beaucoup de n'être pas désabusée.

M. de Fleurus arriva; et prévenue comme je l'étais, je n'eus pas l'air de m'apercevoir de sa difformité. Je ne sais ce qu'on lui avait dit de moi ; mais, de son côté, il me témoignait beaucoup d'intérêt et

d'amitié. M. Dubois le remarquait en toute occasion, et en paraissait satisfait.

Je pris donc l'ardent désir que j'avais de retrouver mon père, pour un pressentiment secret que j'étais près de lui; je lui montrais les attentions, les sentimens d'une fille respectueuse et soumise, et M. de Fleurus, charmé de ma conduite, m'aurait aimée sans doute s'il eût pu aimer quelqu'un.

Mais c'était l'être le plus froid, le plus entêté, le plus égoiste qui eût jamais existé; il méprisait souverainement l'espèce humaine, cherchait un motif intéressé aux actions les plus louables, et ne souhaitait d'inspirer la confiance que pour surprendre la nature et lui trouver des torts.

Mon penchant pour lui l'amusait, l'étonnait et n'excitait que sa surprise, lorsque je croyais qu'il en était touché.

J'étais tellement dupe de son caractère, et si familiarisée avec mon erreur, qu'en augmentant de tendresse et de respect, je m'attendais chaque jour qu'il allait m'ouvrir les bras, me dire avec transport: *Embrasse ton père*, et que tout le secret de mon existence serait révélé: ma seule crainte était que la mort ne vînt le surprendre; parce que je le savais atteint de maladies graves, dont l'âge rendait le danger plus imminent.

M. de Fleurus se souciait trop peu de mes bonnes qualités pour se montrer sévère sur mes imperfections; c'était sur moi qu'il faisait son petit cours de philosophie critique. Quand je lui avouais une faute,

il l'atténuait, louait la naïveté et la franchise de mon caractère, et avait tellement banni mes craintes par par cet excès d'indulgence, que je n'avais plus de secret pour lui.

Il est de certains défauts toujours attachés à l'ignorance, toujours protégés par l'intérêt personnel. La curiosité est de ce nombre : il est rare que les domestiques n'en soient pas atteints, et ne s'en rendent pas volontiers les complices. La nécessité les met en notre pouvoir ; l'indiscrétion nous met quelquefois au leur, et cet unique motif suffit souvent pour les engager à nous servir.

La cuisinière de M. Dubois, que je n'étais pas à même de séduire par de grandes libéralités, était de cette humeur ; elle épiait tout ce qui se passait dans la maison, et comme elle avait reconnu mon faible, elle m'accordait une grande confiance. Un matin elle m'appela avec vivacité, et vint à moi d'un air affairé: mademoiselle, me dit-elle, une belle dame vient d'arriver par la porte du jardin ; M. Dubois est allé audevant d'elle, et l'a conduite chez lui par le petit escalier. J'étais dans la serre pendant qu'on me croyait bien loin ; mais j'ai entendu bien distinctement monsieur qui lui a dit: Vous serez bien mal dans ce cabinet ; mais vous la verrez à merveille.—Vous avez entendu cela Catherine ?—Oh ! comme il est sûr que je vous vois.

Au moment même, M. Dubois me fit appeler. Cette diligence nous surprit l'une et l'autre ; mais je montai à l'instant. M. Dubois me montra une lettre,

fort indifférente, qu'il voulait me faire copier, et me plaça vis-à-vis de lui à son bureau, mais sous le moindre prétexte il me dérangeait ; de cette manière j'avais occasion de me lever, de marcher, ce qui m'eût peut-être paru fort naturel si je n'eusse été prévenue; mais ce que je fis avec beaucoup de trouble, d'après ce que j'avais découvert.

Dans ce cabinet, dont Catherine m'avait parlé, j'avais entendu un mouvement fort distinct; j'étais sûre qu'il y avait quelqu'un, qu'à la vérité je n'apercevais pas, mais dont il était fort probable que j'étais vue.

Mes yeux étaient fixés vers la porte ; je ne doutais pas qu'il ne fût question de moi ; j'attendais.... mais, au bout d'un quart d'heure, M. Dubois me dit qu'il n'avait plus besoin de mes services et me remercia. Je pris à la hâte le chemin par lequel la dame avait dû sortir ; je ne rencontrai personne ; et Catherine, qu'on avait éloignée bien malgré elle, ne put m'en dire davantage ; je sus seulement que la personne qu'elle avait distinguée dans le jardin, ne paraissait pas être de la première jeunesse, mais qu'elle avait encore de la beauté.

Je brûlais de conter cette aventure à M. de Fleurus ; car j'étais persuadée qu'il me seconderait, afin de découvrir ce qu'elle pouvait avoir d'intéressant pour moi ; mais il me fut impossible, de tout le jour, de me trouver seule avec lui. Je passai une nuit fort agitée, souhaitant et craignant ce que le temps me révélerait.

Ma curiosité n'eut pas long-temps à souffrir. Comme je descendais chercher mon déjeuner auprès de Catherine, avec cette familiarité qu'établissait ma jeunesse et son ancienneté dans la maison, je la trouvai avec un petit jokey qui lui remettait une lettre pour M. Dubois. Catherine, m'écriai-je aussitôt que le jockey fut parti, cette lettre est certainement de la dame que vous avez vue hier et me concerne. Quelle idée! c'est une lettre de quelque client; et puis, en supposant qu'elle fût de cette dame, en quoi cela pourrait-il vous concerner? Elle est sans doute venue consulter Monsieur sur quelque affaire de loi, un procès... que sais-je? Oh! non, ma bonne Catherine, vous vous trompez sûrement... Si c'était pour monsieur que cette dame fût venue, à quoi bon se cacher dans le cabinet? M. Dubois n'est-il pas bien libre de la recevoir partout ailleurs?... et puis pourquoi me faire venir... me prier d'écrire une lettre qui ne signifie rien... me faire lever... asseoir, me retenir un quart d'heure, et me renvoyer dès que la dame est partie?—En effet, vous avez peut-être raison, dit-elle en y réfléchissant; si elle était votre mère?... Pauvre petite qui ne la connaissez pas!—Si cela était Catherine, m'écriai-je vivement, vous tiendriez entre vos mains le destin de toute ma vie... vous pourriez me rendre le plus grand service, acquérir un droit éternel à ma reconnaissance?—Oui-dà! et me faire renvoyer, quand monsieur saurait que j'ai reçu pour lui une lettre que je ne lui ai pas remise? Nous la recachèterons de suite, et vous la remettrez

seulement une heure plus tard.—Je crains trop que cela ne paraisse.—Voyez Catherine, cette lettre est sous enveloppe... il me sera si facile d'en faire une autre.—Et l'écriture?—Je l'imiterai à merveille. —Savez-vous que cela est bien mal d'ouvrir une lettre? —Oui, quand cela regarde les autres; mais je suis sûre que celle-ci me concerne.—Oh! non, je ne le veux pas... au moins, disait faiblement Catherine, tout en posant la lettre sur la table et la mettant absolument à ma disposition. Je compris qu'elle ne voulait que sauver sa responsabilité, et le cachet sauta.

Il était encore fort matin; M. Dubois était dans le village; son épouse n'était pas encore levée; les grands enfans étaient partis pour leur école; le plus petit couchait près de sa mère: j'eus tout le temps de lire cette lettre, qui ne devait pas me laisser le moindre doute sur ce qui m'intéressait.

Madame d'Évrigny y peignait, de la manière la plus touchante, le bonheur qu'elle avait goûté d'entrevoir une fille chérie, dont elle était entièrement privée depuis tant d'années; elle avait pensé mille fois, disait-elle, se trahir, ouvrir la porte du cabinet, et me presser contre son cœur; mais elle avait craint de perdre en un instant le fruit d'une si longue et si pénible prudence.

Remplie de reconnaissance pour M. Dubois, elle voulait moins que jamais résister à ses conseils; et ce n'était pas pour le gagner à cet égard, qu'elle était si empressée à lui écrire. Mais elle m'avait trouvée pâle, un peu maigre... elle m'avait entendu

tousser; peut-être que ma poitrine était attaquée, et qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour me guérir.

De retour à Paris, elle avait couru chez son médecin; elle l'envoyait à M. Dubois, et se hâtait de l'en prévenir; elle finissait sa lettre en me recommandant à ses soins... D'une union qui me fut si chère, ajoutait madame d'Évrigny, songez, mon ami, que c'est tout ce qui me reste."

Catherine avait entendu la lecture de cette lettre, avec moins d'intérêt, mais avec autant de curiosité que moi-même. Ah ! que je me sens aise, s'écria-t-elle ; vous avez là une excellente mère ; et quelles que soient ses raisons pour vous éloigner d'elle, il est bien sûr qu'elle n'y tiendra pas long-temps.

Je n'étais pas en état de répondre ; je versais un torrent de larmes, les premières que faisait couler la piété filiale !... Étrangère depuis si long-temps à la tendresse d'une mère, je n'en connaissais pas la douceur ; j'étais blessée de l'abandon dans lequel me laissait la mienne, et jusqu'ici, je n'avais tant souhaité de la connaître que par une suite de ma curiosité et par intérêt personnel.

J'apprenais que j'étais l'objet secret de l'affection la plus vive. Je n'avais pas vu ma mère ; mais je connaissais déjà son cœur, et le mien y répondait. Je baisais cette lettre avec attendrissement... il y manquait quelque chose pourtant, elle n'était signée que du nom d'Éléonore... mais le nom n'y faisait plus rien ; de quelque condition que fût ma mère, elle

m'aimait, je l'aimais aussi, et la vanité se taisait devant le sentiment.

Catherine, qui comprenait fort peu toutes ces émotions, me rappela qu'on pourrait nous surprendre; elle me montra l'enveloppe toute déchirée, et me pressa de remonter, afin de la refaire au plutôt.

Je craignais de compromettre cette fille, dont j'étais fort contente en ce moment; je cachai la lettre dans mon sein, et je courus me renfermer dans ma chambre.

La rèflexion la plus simple ne m'était pas venue à l'esprit: comme j'écrivais très-rarement, je n'avais chez moi ni cire d'Espagne ni cachet... le temps me pressait... je voulus redescendre. Ma chambre était au fond d'un long corridor, dans lequel M. de Fleurus avait aussi la sienne.

La porte était entr'ouverte; il était levé; il m'entendit courir, et, par une petite malice, de gaieté ou d'amitié, il me barre le passage. Vous ne passerez point, me dit-il en plaisantant, c'est ma consigne: on ne sort pas ce matin.—Oh, je vous le demande en grâce, ne m'arrêtez pas; je suis pressée.—Ah! ah! il s'agit donc d'une grande affaire?—Je vous dirai pourquoi; laissez moi passer. Il jetta sur moi un regard pénétrant. Vous avez pleuré, Hortense... Je veux savoir?...—Vous saurez tout... mais pas à présent...—Si, vraiment! à votre âge, quand on a du chagrin, et qu'on agit sans conseil, on ne fait que des sottises.

Je voulus brusquer le passage; un mouvement

trop vif fit tomber ma lettre, et M. de Fleurus la ramassa.—Je tiens le secret, dit-il d'un air malin; puis changeant de ton au même instant, Hortense, ne suis-je plus votre ami... votre père?... J'étais hors de moi, d'inquiétude, d'inpatience, et de crainte. D'un instant à l'autre il pouvait passer quelqu'un dans ce corridor; j'étais perdue... je faisais chasser Catherine... J'imaginais le jugement que l'on pourrait porter de ma faute, sans prévoir aucune des conséquences de la lettre. Dans le trouble où j'étais, on ne pense point; je me laissai entraîner dans la chambre de mon vieil ami. Eh bien lisez cette lettre... seulement lisez la vîte... elle n'est pas pour moi... j'ai fait une faute; mais je sais bien que vous ne me voulez point de mal.

M. de Fleurus s'assied... cherche ses lunettes... J'attends... non je bous d'impatience: sa lecture me fait mourir. Mais tout-à-coup il se lève comme un fou... Éléonore! c'est son écriture... sa signature! c'est elle! ma nièce! ah! elle est mariée! quel trait de lumière!—Eh mais, qui vous met donc en colère? qu'y a-t-il ici qui vous agite si vivement?—Vous êtes l'instrument aveugle de la providence... j'ai des droits sur cette lettre; je la garde... elle est à moi.

Je me jetai à ses pieds; je priai; je pleurai... tout fut inutile. Il ne m'écoutait point, et, pour comble de malheur, M. Dubois entra; et voici l'éclaircissement qu'amena la scène cruelle que ma détestable curiosité venait d'occasionner.

Madame d'Évrigny, nièce de M. de Fleurus, avait été mariée à l'âge de quinze ans, à un riche habitant de Saint-Domingue; mais qui, par suite de sa mauvaise conduite, avait été entièrement ruiné, et s'était brûlé la cervelle de désespoir.

M. de Fleurus, touché du sort de sa nièce, qui n'avait fait que suivre sa volonté dans ce premier mariage, lui avait abandonné alors une très-belle habitation qu'il avait aussi dans les îles; mais sous la condition expresse qu'elle ne se remarierait jamais.

Ma mère, jeune encore, n'avait pu conserver l'insensibilité que son oncle exigeait d'elle, et un hymen secret l'avait unie à M. d'Évrigny, jeune homme distingué par son mérite, mais sans fortune.

Leur union, avait exigé le plus grand secret, puisqu'il ne leur restait rien dans le monde, si M. de Fleurus leur retirait ses bienfaits et sa protection.

Mon père avait été tué dans une révolte des nègres, et ce fut à cette époque que M. Dubois, ancien ami de ma famille, et qui portait le plus vif intérêt à ma malheureuse mère, avait exigé d'elle qu'elle se séparât de moi: lui-même s'en était chargé avec tout le dévouement de la plus fidèle amitié. Ce n'était point sans motif qu'il m'avait rapprochée de M. de Fleurus. Il avait conçu le projet de faire de mon faible mérite le gage et l'instrument du pardon de ma mère, lorsque le comte connaîtrait ma naissance; et il avait osé espérer qu'en me voyant tous les jours, il prendrait pour moi un attachement qui le fléchirait en faveur de sa nièce; mais il n'y a point d'accès

pour les sentimens généreux auprès des mauvais cœurs : celui du bon M. Dubois l'avait trompé... J'abrège des détails inutiles, et qui font encore couler mes larmes : M. de Fleurus fut implacable, se brouilla avec l'honnête avoué, le quitta sur-le-champ, et ne voulut jamais revoir sa nièce qu'il déshérita.

Une pension de mille écus, placée sur sa tête, et réversible sur la mienne, fut le seul bienfait qu'un reste d'amour-propre put lui arracher. Dès lors plus de mystère... je n'étais hélas que trop éclairée : M. Dubois lui-même me ramena à ma mère... Les pleurs du plus cuisant repentir se mêlèrent à mes premiers embrassemens ; je me jetai à ses genoux ; j'invoquai jusqu'à son ressentiment, qui m'eût été moins sensible que son généreux pardon ; mais elle persistait à se faire à elle-même un crime de s'être éloignée de moi pendant si long-temps, comme je m'en faisais un bien plus grand d'avoir causé sa ruine.

Peu accoutumée aux privations, ni à la médiocrité, elle ne survécut que quelques mois au changement de sa fortune ; et, ne pouvant me dissimuler que j'avais hâté sa mort, ce fut par des remords, qui ne finiront qu'avec ma vie, que j'appris, mais trop tard, à sentir toute l'étendue des malheurs que peut entraîner à sa suite l'horrible défaut de la curiosité.

LA CUPIDITÉ.

HISTOIRE D'UNE FAMILLE ECOSSAISE.

Dans une province d'Écosse, la plus voisine des montagnes, et très-près de leur pied, demeurait un homme, Mr. Berkley, qui ne possédait d'autre fortune qu'une petite ferme que lui avaient transmise ses pères. Cependant, à l'aide de sa femme, qui ne manquait pas de mérite, il eut le bonheur de pouvoir donner à ses enfans (trois fils et une fille) une éducation non-seulement décente, mais même soignée. Les garçons, aussitôt qu'ils eurent atteint l'âge convenable, furent envoyés au loin. L'aîné entra au service; le second partit pour les Indes orientales, et le troisième fut placé dans le comptoir d'un marchand de Londres. Celui-ci, qui s'appelait Charles, se rendit si recommandable par son assiduité; il acquit tant d'intelligence dans les affaires, qu'il ne tarda pas à obtenir un intérêt dans la maison. Bientôt après, son patron, déjà très-riche, quitta le commerce, se retira à la campagne, et laissa l'établissement tout entier à Charles Berkley. Vous vous doutez bien que Charles fit participer à sa florissante situation, son père, sa mère et sa sœur. Il ne passait pas de mois sans envoyer quelque chose à sa famille, et ses présens multipliés la mirent à même de vivre dans une bien plus grande aisance qu'auparavant.

Quelque temps après, Charles Berkley fit la connaissance d'un ami du gouvernement ; et par le moyen de cet ami, il tira un tel parti de la fluctuation des fonds publics, qu'en peu de mois il doubla sa fortune. Alors des visions dorées s'emparèrent de son imagination, et la cupidité se glissa dans son cœur. Il quitta le genre d'affaires où il avait si heureusement débuté, et se donna entièrement aux spéculations d'agiotage, par le moyen desquelles il ne doutait pas de faire rapidement une fortune des plus brillantes.

Pendant quelque temps ses succès répondirent à ses espérances et à ses vœux. Il fit une visite à ses parens dans l'équipage brillant d'un homme riche ; indiqua plusieurs réparations à faire à la maison paternelle, qu'il trouva bâtie dans un genre trop gothique; commanda des meubles neufs et dans le dernier goût; donna à sa mère et à sa sœur des vêtemens d'un prix auquel elles n'étaient point accoutumées ; les supplia de venir au printemps de l'année suivante à Londres, où Euphémie (c'était le nom de sa sœur) acquerrait cette tournure élégante que la capitale seule peut donner. Euphémie n'avait que treize ans ; elle était jolie, et son frère se persuadait qu'introduite dans le monde comme la sœur d'un homme riche, elle ne pouvait manquer un jour d'y faire un grand mariage. Jusqu'alors Euphémie n'avait pas médité l'avenir. Elle n'avait d'autre ambition que de rester en Écosse, et d'y être un jour maîtresse d'une humble habitation dans le genre de la maison paternelle. Elle ne fut point éblouie de ces plans de grandeur

future; mais il n'en fut pas de même de son père. Dans les longues conférences qu'il eut avec son fils, il s'enflamma de son ardeur pour une fortune rapide et brillante, entra dans ses spéculations de commerce et d'agiotage; et contracta avec lui des engagements. Plein de confiance dans l'avenir, Georges Berkley entrevit à peine le péril de ces arrangemens, et il assura à sa femme qu'ils tourneraient à l'avantage de la famille entière.

Bientôt le fils partit, tout rempli des espérances de fortune qui s'offraient à lui pour l'hiver suivant, et laissant son père occupé des mêmes rêves.

Deux mois s'étaient à peine écoulés, lorsque la famille fut tout-à-coup réveillée par deux hommes qui arrivaient de Londres, et demandaient Georges Berkley. Celui-ci s'enferma avec eux pour quelques momens ; et ensuite, avec une émotion mal déguisée, il dit à sa femme que quelques circonstances des affaires de son fils Charles nécessitaient absolument sa présence à Londres, et qu'il s'y rendrait avec ces deux hommes qui partaient immédiatement. Quoique Mde. Berkley fût étrangère aux affaires de commerce, elle vit la confusion et la détresse dans la contenance de son mari, et exprima son inquiétude dans les termes les plus vifs. Son mari s'efforça de la rassurer, en lui disant que les affaires qui exigeaient sa présence seraient terminées en très-peu de temps, et n'étaient point de nature à diminuer ou retarder la future prospérité de leur fils. Mde. Berkley se fiant aux assurances d'un homme qui ne l'avait jamais

trompée, fit son possible pour calmer ses inquiétudes et rassurer sa fille.

Elles virent avec une apparente tranquillité le départ du maître de la maison, qui ne l'avait pas quittée depuis un grand nombre d'années. Cependant, quand il fut parti, l'inquiétude de sa femme augmenta, sans qu'elle pût bien se rendre raison de l'objet de ses craintes. Une lettre écrite en route adoucit un peu cette anxiété. Georges Berkley renouvelait dans cette lettre les assurances qu'il avait données à son départ. Elle annonçait une tranquillité d'esprit incompatible avec des événemens désastreux. Georges Berkley la terminait par une promesse d'écrire immédiatement à son arrivée à Londres, et plusieurs fois avant son retour, dont il ne reculait pas l'époque au-delà d'un mois.

La mère et la fille reprirent leurs occupations ordinaires; mais le double du temps nécessaire pour avoir une lettre était déjà passé sans qu'elle parût. Les alarmes de Mde. Berkley se renouvelèrent. Elle fit ses efforts pour les calmer; elle essaya d'attribuer ce retard à l'embarras des affaires qui prenaient tout le temps de son mari. Mais enfin, vingt jours et au-delà s'écoulèrent sans qu'il vînt aucune lettre. Alors de vives terreurs s'emparèrent d'elle, et ne la quittèrent plus. Cette bonne mère répugnait cependant encore à les communiquer à sa fille; mais il vint un moment où elles ne purent plus rester secrètes. Tout-à-coup la maison fut investie par ceux qui remplissent en Écosse les fonctions d'officiers de justice;

tous les meubles sans exception, le bétail de la ferme, tout fut saisi en conséquence des dettes que Georges Berkley avait contractées à Londres, en s'engageant pour son fils.

Ce coup était accablant; une lettre reçue peu d'heures après, le rendit presque insupportable.

Après un court préambule pour préparer sa femme à une affreuse nouvelle, Georges Berkley lui apprenait que, victimes de la trahison d'un homme qui, pour se sauver lui-même, avait sacrifié son fils Charles, ils étaient entièrement ruinés, que son fils était caché, et lui détenu prisonnier. "Venez avec Euphémie, disait-il en finissant; venez le plutôt possible, vous êtes la seule amie fidèle qui puissiez travailler à ma délivrance!"

La malheureuse femme voyant combien cette terrible épreuve demandait d'énergie, recueillit toutes ses forces pour traverser les affreuses circonstances où elle se voyait précipitée. Elle n'avait point de parent qui pût venir à son secours; elle était la dernière de sa famille, et ne pouvait compter que sur elle-même. Encore fallait-il qu'elle s'efforçât de donner à sa fille une portion de ce courage qui lui était si nécessaire. Elle convertit promptement en argent tout ce dont elle put disposer; et louant une voiture à la ville voisine, elle partit avec sa fille pour Édimbourg; de là elle se proposait de se rendre à Londres dans une voiture publique; mais les trouvant à trop haut prix, elle préféra de faire marché avec un homme qui s'offrit de les mener jusqu'à York, dans une vieille

chaise qu'il avait à sa disposition. Les arrangemens faits, la mère et la fille se mirent en route de nouveau, et continuèrent leur triste voyage. Les deux premiers jours se passèrent sans accident. Sur le matin du troisième, une chûte de neige menaça d'entraver leur marche; mais impatiente d'aller, Madame Berkley pressa le conducteur de se hâter autant qu'il lui serait possible.

Celui-ci, qui était fort égoïste, et qui se repentait intérieurement de l'engagement qu'il avait pris, feignit tout-à-coup d'être atteint d'une maladie grave. En dépit des remontrances des voyageuses, il s'arrêta à une petite auberge située sur le bord du chemin, et y passa deux heures sous prétexte de recouvrer ses forces; après quoi il déclara formellement qu'il ne pouvait aller plus loin, et qu'il avait arrêté un garçon pour le remplacer. Les prières et les remontrances de Madame Berkley furent inutiles, il fallut se soumettre, et partir. Il était alors quatre heures du soir, et la ville la plus prochaine était éloignée d'environ cinq lieues.

Dès que Madame Berkley et sa fille furent en route, la chûte de la neige s'accrut, le chemin était très-mauvais, les chevaux fatigués bronchaient à chaque pas. Le conducteur était un rustre insolent, qui paraissait n'avoir jamais mené de voiture. Rempli à-la-fois d'ignorance et d'opiniâtreté, deux qualités qui vont presque toujours ensemble, il voulut suivre une route de traverse dans l'espoir d'arriver une heure plutôt à la couchée. Sans tenir compte

ni des supplications des dames ni du danger de verser la chaise, il pénétra dans un grand bois, où la neige n'avait pas encore caché la trace du chemin qui selon lui menait à la ville, et qui cependant les conduisit sur le bord d'un de ces vastes marais, si communs dans cette partie de l'Écosse.

Il était presque nuit; l'homme persistait à dire qu'il connaissait la route, et qu'il fallait traverser toute cette plaine couverte de neige. Tout-à-coup, ô malheur !.. Madame Berkley jette un cri,... la chaise verse, les chevaux s'abattent, et le conducteur est jeté à quelque distance. Aussitôt il se relève, et, avec d'horribles juremens, il s'approche pour tirer la mère et la fille de leur périlleuse situation... Elles n'étaient blessées ni l'une ni l'autre; mais excessivement frappées de ce qu'elles avaient déjà souffert, et de ce qu'elles craignaient encore; car une des roues était brisée, et il était évidemment impossible de continuer la route avec la voiture. Mde. Berkley, avec sa tremblante fille qui s'appuyait sur son bras, recueillit toutes les forces de son ame pour délibérer sur ce qu'il y avait à faire. Elle arrêta que le postillon chargerait leur bagage sur ses chevaux, et leur servirait de guide pour retourner à l'auberge ; car la terrible étendue qui s'ouvrait devant elles, n'offrait aucun signe d'habitation. On n'apercevait pas la moindre lumière sur cette plaine désolée, et l'homme avouait que la ville où il avait dû les conduire, était encore au moins à cinq milles de distance.

Il est difficile d'imaginer une situation plus déplora-

ble que celle de ces deux pauvres voyageuses. Le parti de rester en place les eût exposées à périr dans la neige avant le jour; et cependant il n'était pas certain qu'elles eussent la force d'atteindre un abri. Leur conducteur ne paraissait pas moins alarmé. Il marchait lentement tenant les chevaux par la bride, et la mère et la fille suivaient avec une peine et une angoisse extrêmes. Leur route parut croisée par une espèce de sentier. Le reflet de la neige leur fit découvrir qu'il était bordé d'un côté par le bois que la voiture avait traversé, de l'autre, par un mur très-haut. Ils étaient donc près d'une maison ; circonstance qu'elles saisirent avec la plus grande joie ; mais leur guide était si loin de paraître la partager, qu'il s'écria d'un ton consterné : " nous avons manqué le chemin, et il vaut mieux retourner sur nos pas.

Mde. Berkley, sans paraître remarquer cette étrange répugnance, demande avec empressement par où il faut passer pour trouver la porte de la maison. Le guide répond d'un air effrayé qu'il n'y fait pas bon, et qu'il vaut beaucoup mieux ne pas essayer d'y entrer.

Quels que soient ses habitans, s'il y en a, reprit Mde. Berkley, rien ne peut m'empêcher d'y chercher un asile pour cette nuit. Elle insista de nouveau pour savoir l'entrée de la maison. Il me semble, dit Euphémie, que nous pourrons la trouver en marchant le long du mur. Mde. Berkley fit alors quelques pas, tenant sa fille par la main. Le conducteur les suivait en tremblant; bientôt, ayant tourné

l'angle du mur de clôture, ils virent une haute et pesante porte à barreaux de fer, au travers desquels ils aperçurent une cour et la façade d'une ancienne maison, avec cette espèce de fronton triangulaire et découpé qui ressemble au portail d'une chapelle gothique; les fenêtres leur parurent d'une structure analogue. On n'y voyait aucune lumière; mais comme il n'était pas fort tard, les dames prièrent le postillon de chercher la cloche, afin d'avertir de leur arrivée. Celui-ci tâtonne de mauvaise grâce, et la cherche en vain. Un chien cependant, plus alerte que le reste des habitans, s'élance avec de si violens aboiemens hors du chenil de la cour, et s'avance avec une telle furie vers la porte de fer, qu'Euphémie proposa à sa mère de risquer la fatigue de retourner à l'auberge, plutôt que d'entrer dans cette épouvantable maison.

Les aboiemens du chien eurent plus d'effet que le son de la cloche. On vit une faible lumière rayonner à la fenêtre qui était en face de la porte. Une figure qu'on ne pouvait pas distinguer dans l'obscurité, parut derrière la croisée, et disparut tout doucement.

Bientôt après la lumière parut une seconde fois. Une figure qui ne semblait pas être la même, ouvrit lentement la fenêtre, et cria d'une voix aigre et trem blante: "qui est là, que voulez-vous?" L'aboiement ou plutôt le rugissement continu du chien permettait à peine d'entendre. Mde. Berkley, avec un accent élevé, répondit: "Je suis une Écossaise, en

voyage avec ma fille ; nous allons à Londres. Nous nous sommes perdues dans les neiges, notre chaise a versé, s'est brisée, et nous périrons avant la fin de cette affreuse nuit, si l'on n'a pas la charité de nous recevoir."

Le vieillard qui leur avait parlé se retira, et, sans donner aucune réponse, ferma la fenêtre.

Le cœur de Mde. Berkley se serra ; prête à succomber sous le poids de sa détresse, elle porta ses regards autour de cette maison inhospitalière, se flattant encore d'apercevoir quelque chaumière où elle pourrait trouver l'asile qu'on lui refusait. Mais l'orage de neige était devenu plus violent et plus épais : il était impossible de distinguer aucun objet. Mde. Berkley et sa fille se crurent absolument perdues. Les aboiemens du chien continuaient d'avertir que ces infortunées étaient encore à la porte ; cependant il se passa plus d'un quart-d'heure avant que personne parût de nouveau. Enfin, l'étrange figure qui leur avait déjà parlé, ouvrit lentement la même fenêtre, et leur fit signe de gagner une autre porte située un peu plus loin dans un enfoncement du mur. Elles se traînèrent vers la place indiquée avec la plus grande peine, car déjà elles étaient engourdies par le froid. Là elles attendirent encore quelque temps : enfin, par une petite porte grillée, pratiquée dans le côté du gothique édifice, elles virent s'approcher silencieusement un vieillard qui tenait une lanterne d'une main et de l'autre une épée. Il était vêtu d'une longue robe très-brune. Une capote d'étoffe de la même

couleur cachait son front chauve, et tombait jusque sur ses sourcils. Sa face était longue, maigre, pâle et ridée. Il éleva sa lanterne, et au travers des barreaux de la porte fermée, il examina les trois personnes, sans répondre un seul mot aux ardentes prières que lui adressait Mde. Berkley pour obtenir l'entrée.

Cette enquête silencieuse dura quelques minutes. Enfin, d'une voix qui fit frissonner Mde. Berkley, cet homme lui dit: "J'avais résolu de ne jamais introduire ici aucun étranger, surtout de nuit. Comme je vois cependant que votre détresse est réelle, je veux bien pour cette fois rompre mon vœu, et vous faire entrer dans ma maison. Quant à l'homme qui est avec vous, il n'y mettra pas le pied, tout ce que je puis faire pour lui, c'est de l'envoyer à l'écurie." Le postillon, quoiqu'à demi gelé, s'estima heureux de n'être pas admis dans une maison sur laquelle on faisait courir les bruits les plus extraordinaires. Il mena ses chevaux à l'écurie, dont on lui montra le chemin, et il y fut enfermé avec eux, pour n'en sortir que le lendemain.

Après cette opération, Mde. Berkley et sa fille, saisies de froid, suivirent le vieux homme, qui d'un pas lent et faible marchait devant elles. A la porte de la maison se trouva un autre personnage également silencieux; il les laissa passer sans paraître s'en apercevoir; mais quand elles furent entrées dans un vestibule vaste et élevé, construit en briques, et revêtu çà et là de vieilles boiseries brunes, il ferma la porte derrière elles, et les suivit à la lueur pâle

de la lanterne que portait le vieillard qui les précédait. Elles aperçurent qu'on les faisait entrer dans un long corridor. Euphémie alors serra le bras de sa mère, et presque évanouie articula faiblement ces mots: "Dieu! où allons-nous?" Prends patience, mon enfant, lui répondit sa mère en s'efforçant de la soutenir. Ici la lanterne disparut: Mde. Berkley et sa fille s'arrêtèrent; mais celui qui les suivait, s'écria d'une voix creuse: "pourquoi n'avancez-vous pas?"

A ces mots elles continuèrent à cheminer, sans trop savoir comment, jusqu'au bout du corridor? Elles virent une porte qui ouvrait dans une très-vaste pièce, au bout de laquelle s'était arrêté le vieillard tenant encore à la main sa lanterne, qui rendait à peine visible cet appartement délabré. Il leur fit signe qu'elles pouvaient approcher. Elles s'avancèrent lentement jusqu'à lui, et quand elles furent tout près, il leur dit d'une voix aigre: "Depuis bien des années aucun étranger n'a été admis dans ces murs. Je souhaite ne pas me repentir de ma folle compassion. Je ne puis vous procurer que l'asile de cette chambre. Il y a eu du feu aujourd'hui. Ma propre sureté m'oblige à vous y renfermer. Voilà un bout de chandelle dans la lanterne,.. à la pointe du jour vous pourrez partir."

Il traversa alors la chambre, parut fermer une porte latérale, puis il sortit par celle où l'autre triste personnage était resté en sentinelle pendant cette courte conférence.

Euphémie, frappée d'horreur d'être dans une situation qui lui semblait pire que la première, se jeta dans les bras de sa mère et fondit en larmes. La nécessité avait soutenu jusqu'à ce moment les forces de Mde. Berkley; mais tout-à-coup elle parut perdre à la fois son courage et ses sens. La terreur d'Euphémie redoubla quand elle aperçut que sa mère ne lui répondait pas, et paraissait insensible à ses larmes et à ses caresses. C'était à son tour à déployer de la force : elle saisit la lanterne dans laquelle la chandelle était expirante ; elle examina la chambre dans l'espoir confus de trouver quelques secours pour sa mère. La porte latérale que le vieillard avait paru vouloir fermer, ne l'était cependant pas : Euphémie l'ouvrit. Un tourbillon de vent pénétra dans l'appartement, mais au-delà tout était obscur. Elle s'aventura cependant à faire un pas ou deux; mais à la triste et vacillante lumière de la lanterne, elle crut distinguer trois ou quatre figures noires contre le mur opposé : elle s'imagina même les voir en mouvement, et dans son effroi se retira en hâte, poussant la porte sans la pouvoir fermer.

En approchant de sa mère, Euphémie la vit tourner ses yeux languissans vers une immense cheminée, et lui faire signe de ranimer, si elle pouvait, quelques charbons presque éteints qui restaient sur le foyer. Elle y réussit, et trouva heureusement deux petits morceaux de bois qui, quoique verds, s'enflammèrent enfin. Alors elle aida sa mère à s'en approcher, lui frotta les mains pour ranimer leur chaleur,

lui réchauffa les pieds, et la couvrit de son tablier et de ses habits. Au bout de quelques momens Mde. Berkley reprit la connaissance et la parole; mais ses yeux étaient fixes, et le mouvement de ses esprits vitaux paraissait encore suspendu.

Euphémie craignait de voir s'éteindre à la fois, et la lumière et le feu. Elle ranima un peu la chandelle et parcourut de nouveau la chambre. Ses recherches avaient pour objet de trouver de quoi nourrir le feu, de la durée duquel l'existence de sa mère paraissait dépendre; et tel était l'état démantelé de la chambre que cela ne lui fut point difficile: les boiseries de fenêtres étaient pourries et en éclats.

Euphémie crut pouvoir en détacher quelques morceaux, qui lui servirent à alimenter la flamme. Elle vit alors, avec moins de chagrin le dernier rayon de leur chandelle, et tirant avec difficulté un vieux fauteuil délabré devant la cheminée, elle engagea sa mère à s'y placer. Puis à genoux à ses côtés, elle réchauffait ses mains, et s'efforçait en lui frottant les mains et les pieds, de ranimer sa chaleur vitale que le froid extrême avait presque éteinte.

La fatigue jointe à l'engourdissement que donne toujours un froid rigoureux, le manque de nourriture et les appréhensions qu'avait eues Mde. Berkley pour sa fille et pour elle-même, la firent tomber dans un assoupissement qu'Euphémie prit pour un bon sommeil.

La crainte que le feu ne s'éteignît, et l'image des terribles figures de la chambre voisine, empêchèrent

néanmoins la tremblante enfant de prendre un instant de repos.

Le vent hurlait autour de cette maison dévastée, et de temps en temps la porte vers laquelle se tournaient sans cesse ses regards craintifs, était ébranlée sur ses gonds.

Le jour si long-temps désiré parut enfin ; une faible lueur perça à travers les volets. Dès ce moment Euphémie aurait volontiers quitté cette demeure inhospitalière, mais l'état de sa mère ne le permettait pas. Elle paraissait tout-à-fait épuisée. La faim, la fatigue et le froid avait produit sur elle l'effet d'une longue maladie.

Euphémie rappela cependant à sa mère la nécessité de leur départ; mais pour que ce départ pût s'effectuer, il fallait qu'un peu de nourriture restaurât les forces épuisées de Mde. Berkley; sa généreuse fille s'offrit à en aller chercher. Elle eut le courage d'entrer une seconde fois dans la chambre, où son imagination lui avait fait voir des figures effrayantes: elle espérait trouver là quelque passage, pour arriver jusqu'aux maîtres de la maison.

En ouvrant la porte, elle vit que les objets de sa terreur n'étaient autre chose que de gros faisceaux de plantes qu'on avait fait sécher pour en retirer la graine, et dont quelques-unes étaient enveloppées de nattes et de couvertures déchirées.

Euphémie ne trouva dans cette chambre qu'une porte qui ouvrait dans une espèce de cour ou de jardin, vitrée jadis, mais qui n'avait plus que de vieilles

planches clouées en guise de carreaux. Elle avait déjà ouvert un des panneaux, dans l'espérance de sortir par là : mais tout-à-coup elle entendit sa mère qui l'appelait d'une voix effrayée. A l'instant elle quitte tout pour voler vers elle. "Ma fille, lui dit celle-ci, écoute !... Quelqu'un frappe à coups redoublés dans l'appartement qui est au-dessous du nôtre." —— Il est vrai, maman, j'entends un bruit sourd... Mais non... je ne l'entends plus. —— Prête bien l'oreille !.. —— Ah ! oui, le voilà qui recommence ! —— Si c'était... —— qui ? maman : —— quelque malheureux qu'on eût enfermé ! —— Ah ! maman, je frissonne... Car enfin, nous sommes enfermées nous-mêmes ! —— Ne te trouble pas, ma fille : va frapper à la porte ;... il est jour : on nous ouvrira sûrement.

Euphémie court aussitôt frapper à toutes les portes ; —— personne ne vient. Elle appelle : on ne lui répond pas.

Désespérée, elle revient vers sa maman. Le bruit souterrain se faisait toujours entendre. On ne me répond pas, dit-elle ; mais je vais ouvrir la croisée qui donne sur la campagne et j'appellerai du secours.

Euphémie, après bien des efforts, vint à bout d'ouvrir une des croisées, que les toiles d'araignées couvraient entièrement ; elle donnait sur la cour. La jeune fille promena ses regards de tous les côtés pour voir si elle ne découvrirait personne ; elle n'aperçut que deux énormes chiens qui aboyaient avec fureur devant une porte contre laquelle on frappait à coups redoublés. Cette porte était celle de l'écurie

Le postillon, qui n'avait ni mangé ni dormi de toute la nuit, espérait que le retour du jour terminerait cette rude épreuve, et lui rendrait la liberté. Il commençait à perdre patience, et faisait un vacarme affreux pour se faire ouvrir. Voyant que tous ses efforts étaient vains, il essaya de faire une ouverture au toit, afin de pouvoir s'échapper. Il parvint à soulever quelques tuiles ; et Euphémie ne fut pas peu surprise en voyant la tête du postillon se faire jour par cette brèche.

Holà ! cocher, cria-t-elle ... il paraît que vous êtes enfermé aussi ! .. —— Quoi ! c'est vous ? répondit-il en la regardant. Grâce au ciel, vous êtes donc encore en vie. —— Oui, vraiment ; mais nous sommes en prison, et nous n'avons pas mangé. —— Est-il possible ? J'aurais pardonné à ce vieux avare de m'avoir fait jeûner, moi et mes chevaux : mais traiter ainsi des personnes comme vous, oh ! cela crie vengeance ; laissez-moi faire ; ... je veux sauter du toit, aller chercher main-forte, vous délivrer et faire punir le barbare qui ne vous retient, sans doute, que pour vous égorger la nuit prochaine.—Ah ! de grâce, ne sautez pas du toit ! vous vous blesseriez. Attendez qu'il passe quelqu'un sur le chemin. Il me semble que j'aperçois une chaise de poste qui vient de ce côté-ci.

Le postillon tourna les yeux vers le chemin, et aperçut en effet un voyageur en chaise de poste. Il était suivi de deux domestiques à cheval. D'une voix aussi forte qu'on peut l'avoir quand on n'a pas

mangé depuis dix-huit heures, il appela le voyageur, et le pria d'approcher. Les domestiques de celui-ci accoururent aux cris aigus du postillon. " Camarades, leur dit-il, au nom de l'humanité, arrêtez-vous, secourez-nous. Je suis un malheureux cocher dont la voiture a versé hier au milieu des neiges. Nous avons cherché ici un asile, et nous y sommes enfermés. Délivrez-moi! délivrez une mère et sa fille qui sont prisonnières dans le château, et qui sont à jeun depuis hier!"

Ici les domestiques firent signe à leur maître, et la chaise de poste s'arrêta. Le voyageur entendant parler d'une mère et de sa fille, demanda si l'on savait leur nom.—Mde. Berkley, dit le cocher du haut du toit.—Mde. Berkley! Se peut-il!.. O joie! ô bonheur! Mde. Berkley! elle serait ici!...—Oui, ici même: vous voyez sa fille à la fenêtre!—Euphémie! Ah! comme je vais la serrer dans mes bras! Mes amis, frappons à la porte, ma mère et ma sœur sont dans cette maison. Vous savez qu'à mon arrivée des Indes, j'ai volé tout de suite à la demeure paternelle. J'ai trouvé tout le monde absent. Instruit que ma mère et ma sœur venaient de partir depuis peu, j'ai couru sur leurs traces dans l'espoir de les atteindre; et c'est ici que le ciel exauce mes vœux.

Cependant les domestiques donnaient vainement à la porte des coups redoublés. Qui donc habite cette maison? s'écria Péters.—Ne vous l'ai-je pas dit? s'écria le cocher du haut du toit. Cette maison est un coupe-gorge; on y assassine les voyageurs. Les

scélérats qui l'habitent se sont barricadés pour échapper à la punition qui les attend. Si vous voulez nous sauver, courez au village voisin, faites venir des archers et des serruriers ; le seul moyen que vous ayiez d'entrer dans ce château, c'est d'en forcer les portes.

Péters suivit ce conseil. Il donna ordre à ses domestiques d'aller requérir main-forte au village voisin, et leur recommanda de courir à franc-étrier. Il ordonna en même temps à ses postillons de les suivre avec la chaise pour amener plus promptement l'officier de justice, dont la présence était d'une absolue nécessité. Pour lui, sans se faire connaître encore, il resta à la grille du château, cherchant, toutes les fois qu'Euphémie paraissait à la fenêtre, à ranimer son courage en lui promettant une prochaine délivrance.

Une demi-heure ne s'était pas écoulée qu'on vit arriver l'officier de justice en chaise de poste, avec les archers à cheval, et plusieurs paysans à pied qui étaient accourus armés de haches, de sabres et de fusils, pour partager volontairement les périls et la gloire de l'expédition.

L'officier de justice mit pied à terre devant la grille, fit trois sommations, au nom de la loi, à ceux qui habitaient la maison d'en ouvrir l'entrée ; et voyant que ces sommations étaient sans effet, il ordonna d'enfoncer les portes, et de pénétrer de force dans le château. A l'instant les grilles furent brisées, les chiens dispersés, les portes abattues. On entra

dans le vestibule, on monta l'escalier, sans que personne se présentât. Un lugubre silence régnait dans cette habitation gothique. Péters impatient de délivrer sa mère, la cherchait de salle en salle. Enfin il l'aperçoit, l'appelle et se jette dans ses bras. Mde. Berkley s'évanouit à sa vue ; mais bientôt par les soins de Péters et d'Euphémie, elle reprend connaissance, et pleure de joie en retrouvant son fils dans son libérateur.

"Venez, ma mère, lui dit Péters ; sortons de cette affreuse enceinte. Venez au prochain village réparer vos forces, et recevoir les embrassemens d'un fils qui arrive des Indes exprès pour vous faire partager sa fortune..."

Mon ami ; répondit-elle, je ne veux pas sortir d'ici sans avoir rendu la liberté à toutes les victimes qui peuvent y gémir. Enfermée dans cette chambre, j'ai entendu frapper sourdement au-dessous de moi, et ce bruit souterrain m'a déchiré le cœur. Il y a un quart-d'heure que ce bruit a cessé ;... peut-être, hélas ! la victime est-elle tombée en défaillance.

A ces mots l'officier de justice, qui était présent, ordonna des perquisitions dans le château, et notamment dans les caves. On chercha long-temps avant de parvenir au caveau situé sous la salle de Mde. Berkley. Enfin une porte de fer très-épaisse fut découverte ; on l'ouvrit, et à la lueur de flambeaux allumés on aperçut une autre porte située à quelques pas de la première ; on remarqua qu'une clef des plus fortes tenait à la serrure, et on crut entendre un

bruit sourd dans l'enfoncement. "C'est sûrement ici que les brigands se sont retranchés, dit l'officier de justice; entrons-y avec précaution."

A ces mots il s'arme de deux pistolets, et ouvre lui-même la porte.... Dieu! quel spectacle vint alors frapper ses regards! Deux vieillards couverts de haillons, étaient auprès d'un monceau d'or, prêts à expirer de rage et de désespoir. Morceval, éveillé la nuit par l'idée d'avoir admis des étrangers dans sa maison, craignant surtout les complots du cocher qu'il avait enfermé dans l'écurie, avait voulu avant le jour aller visiter son trésor. Il s'était fait suivre par son vieux domestique. Tous deux, l'esprit troublé, les sens à demi-assoupis, s'étaient enfoncés dans le caveau, en négligeant de retirer la clef de la porte qui s'était refermée tout-à-coup sur eux. Déchirante situation! supplice digne d'un avare! encore quelques heures, et Morceval expirait de faim sur son or. L'aspect de ses libérateurs lui causa une joie si vive, qu'il perdit pendant quelques instans toute connaissance. Quatre hommes le transportèrent dans le salon, l'établirent dans un vieux fauteuil, où on parvint, non sans peine à le faire sortir de sa léthargie.

Il prit alors la parole, et dit d'une voix faible et encore mal assurée: "O vous qui m'avez délivré, que le ciel vous bénisse! j'ai manqué d'être la victime de mon amour pour un métal qui est aussi funeste à ceux qui l'amassent qu'à ceux qui le prodiguent. J'aurais mérité, je l'avoue, cette mort affreuse, et je n'eusse pas été le premier avare qui eût péri

de cette sorte ; mais le ciel a eu pitié de moi pour me récompenser sans doute du premier pas que je venais de faire vers la bienfaisance et l'humanité. Je vois bien par cé qui m'arrive, qu'une bonne action n'est jamais perdue. Existerais-je en effet à présent, si dans ma détresse je ne m'étais dit : j'ai logé une mère et sa fille dans le salon qui est au-dessus de ce caveau ; frappons, peut-être que mes coups arriveront jusqu'à elles, et qu'elles pourront nous sauver? J'ai fait alors un vœu ; j'ai promis au ciel, par les sermens les plus sacrés, de l'accomplir rigoureusement, si la faculté m'en était donnée ; j'ai fait le vœu de donner la moitié de mon or à cette mère et à sa fille, si je venais par leurs soins à obtenir ma délivrance. A présent que je l'ai obtenue, je veux remplir ma promesse. Trop heureux d'acquitter à ce prix la dette sacrée de la reconnaissance!"

Ah! maman, s'écria Euphémie, le ciel sans doute a conduit ces événemens, et tout me dit que papa sortira bientôt de prison,

" Mon père est en prison! s'écria Péters... se peut-il...? ah! courons vite le délivrer."——Mon ami, répondit Mde. Berkley, c'est le but de mon voyage à Londres. Le dérangement des affaires de mon fils Charles a causé l'emprisonnement de mon époux ; mais j'espère qu'en arrivant...

Je vous suivrai, dit Morceval. Cette journée m'a guéri pour toujours de l'avarice, et je sens au fond de mon cœur le besoin d'être généreux.

A l'instant on prépara un petit repas, et l'on se

disposa au voyage. L'officier de justice, les archers et les paysans se retirèrent richement récompensés; on fit réparer la chaise, Morceval envoya chercher des chevaux de poste, les fit atteler à une vieille calèche qu'il avait, et se mit en route pour Londres, avec sa cassette, à la suite de Mde. Berkley et de ses enfans.

Arrivés dans cette ville, ils coururent tous visiter en prison celui qui avait si peu mérité cette cruelle destinée. Quelques jours suffirent, avec le secours d'un homme de loi, pour terminer de la manière la plus heureuse toutes les affaires de George Berkley. Il fut rendu à sa famille, et Morceval s'estima le plus fortuné des hommes d'avoir pu contribuer à sa délivrance.

Tous ensemble se remirent en route pour l'Écosse, où quelques mois après Charles retourna, bien guéri de son ambition, et n'en ayant plus d'autre que de dédommager son père de tout ce qu'il avait souffert à son occasion, en l'aidant dans sa ferme, et la faisant prospérer bien plus qu'avant ses infortunes.

Dans la suite Morceval, entièrement corrigé de son avarice, visita souvent la famille Berkley, à laquelle il reconnaissait devoir la vie. Privé de parens, il jeta les yeux sur cette famille intéressante, pour lui laisser tous ses biens après sa mort. Ainsi la nuit qui avait paru devoir être la dernière d'Euphémie et de sa mère, devint pour elles, par la bonté de la Providence, la source d'une rare félicité.

LE COURAGE

DANS

L'ADVERSITÉ.

ANECDOTE HISTORIQUE.

On cite avec admiration les noms de ces hardis navigateurs qui ont affronté les plus grands périls pour faire de nouvelles découvertes sur la surface du globe. On ne prononce qu'avec un certain respect le nom des Magellan, des Cook, des Bougainville, et de tant d'autres qui, marchant sur leurs traces, ont agrandi nos connaissances en géographie. On s'étonne au récit des dangers dont ces hommes intrépides ont été environnés. Eh bien, il faut le dire : jamais ces dangers n'approchèrent de ceux qu'une femme a eu la force et la gloire de surmonter. L'histoire authentique du voyage de madame Godin, le long du fleuve des Amazones, étonne l'imagination. Je vais la raconter avec simplicité : puisse-t-elle vous apprendre à supporter courageusement par la suite les diverses contrariétés de la vie !

En 1735, on envoya trois savans, Messieurs de la Condamine, Godin et Bouguer, à Quito, ville de l'Amérique méridionale, située dans la province du Pérou, pour exécuter dans cette région du globe,

certaines opérations géométriques capables de déterminer avec quelque certitude la figure de la terre, sur laquelle on avait jusqu'alors toujours été en doute. Je n'expliquerai point ici la façon dont ces savans devaient s'y prendre, ni de quoi il s'agissait dans ces opérations : mes jeunes lecteurs l'apprendront, lorsqu'on leur enseignera la partie mathématique de la géographie.

On envoya dans le même temps une seconde compagnie de savans, MM. de Maupertuis, Clairaut, Le Camus, Le Monnier et Outhier, dans la Laponie suédoise pour le même objet.

Ces deux compagnies eurent à surmonter des peines et des incommodités incroyables durant leur travail. Celle où se trouvait M. de la Condamine dut exécuter ses opérations sur la haute chaîne de montagnes du Pérou, nommée les Cordilières couvertes de neiges et de glaces éternelles. Ils y étaient exposés au froid le plus perçant, et avec cela aux vents les plus terribles, qui arrachaient souvent les tentes où ils devaient passer la nuit, et les emportaient avec tous leurs instrumens de mathématique au fond d'un précipice. Les géomètres du nord marchèrent à travers les neiges et les glaces, et souvent à travers des eaux et des marais jusqu'au cercle polaire, où le froid était si terrible qu'il leur faisait quelquefois geler le verre à la bouche, ou la mesure à la main, et que leur salive en crachant, se trouvait souvent changée en glaçons avant de toucher la terre. Voilà quelles peines ces hommes illustres

bravèrent, pour satisfaire leur soif de science, et pour enrichir la masse des connaissances humaines de découvertes qu'il était impossible de faire d'une manière plus aisée.

Un de ces savans envoyés au Pérou, M. Godin, y avait emmené sa femme. L'affaire des opérations géométriques dura plusieurs années, et lorsqu'enfin elle fut heureusement terminée en 1742, des affaires domestiques empêchèrent M. Godin de reprendre la route de France avec ses compagnons de voyage. Il fut ensuite obligé de prolonger son séjour au Pérou d'une année à l'autre, lorsqu'enfin il partit seul, en 1749, pour se rendre à Cayenne, et faire de là tous les préparatifs nécessaires pour la commodité du voyage de son épouse.

De Cayenne il écrivit au ministre de la marine, et lui demanda des lettres de recommandation pour la cour de Portugal, afin d'en obtenir des passeports, et un bâtiment propre à remonter le fleuve des Amazones, afin d'aller chercher sa femme au Pérou, et de la ramener par la même route à Cayenne.

Mais avant de continuer ma narration, il faut que je prie instamment mes jeunes lecteurs de prendre une carte de l'Amérique méridionale devant eux, pour y voir comment le fleuve des Amazones, l'un des plus grands du monde, traverse ce qu'on nomme le pays des Amazones, et se jette enfin dans l'Océan Atlantique. Alors ils pourront se faire une idée d'un tel voyage, s'ils songent bien que le cours de ce fleuve occupe une étendue d'environ mille lieues, que

le pays qu'il parcourt est presque entièrement inculte et sauvage, et qu'il ne s'y trouve que des peuplades d'Indiens dans le dernier état de barbarie.

Des hasards, dont la narration n'aurait rien d'intéressant, firent qu'il se passa quinze ans entiers avant que le pauvre M. Godin vît ses souhaits remplis; il vécut tout ce temps-là loin de sa femme, elle au Pérou et lui à Cayenne.

Enfin, il eut la joie de voir arriver une galiote équipée par ordre du roi de Portugal, et envoyée à Cayenne pour le prendre et lui faire faire le voyage qu'il avait tant désiré. Il s'embarqua tout de suite; mais avant d'arriver à l'embouchure du fleuve des Amazones, il fut attaqué d'une maladie si violente et si longue, qu'il se vit obligé de rester à Oyapok (c'est un fort situé entre Cayenne et l'embouchure du fleuve des Amazones), et de charger un certain Tristan, qu'il croyait son ami, d'aller prendre à sa place mad. Godin. Il donna à cet homme, outre l'argent nécessaire, plusieurs choses en commission pour les vendre.

Voici les arrangemens qu'il prit avec Tristan.

La galiote avait ordre de le conduire jusqu'à Loreto, premier établissement des Espagnols, situé environ à mi-chemin du cours de ce fleuve. De là, Tristan devait se rendre à Laguna, autre établissement des Espagnols, à quelques lieues de Loreto, pour y remettre des lettres de M. Godin à sa femme, entre les mains d'un ecclésiastique qui y demeurait, et qui se chargerait de les faire rendre à son adresse. Quant

à Tristan, il devait attendre l'arrivée de mad. Godin à Laguna.

La galiote partit et arriva heureusement à Loreto; mais le perfide Tristan, au lieu d'aller à Laguna, se contenta de confier son paquet à un Espagnol, qui allait dans une tout autre contrée, pour le remettre lorsqu'il en trouverait l'occasion. Quant à lui, il parcourut en attendant les établissemens Portugais de ces contrées pour y commercer.

De cette manière les lettres de M. Godin passèrent de main en main sans arriver jamais au lieu de leur destination. Cependant un bruit sourd se répandit, je ne sais comment, jusqu'au Pérou, qu'il y avait à Lôreto un vaisseau Portugais qui y attendait madame Godin, et il parvint enfin jusqu'à elle, mais sans la moindre certitude. Elle apprit par le même bruit, qu'il y avait en chemin des lettres de son mari pour elle; mais tous les soins qu'elle se donna pour se les procurer furent inutiles.

Enfin, elle prit la résolution d'envoyer un nègre affidé, avec quelques Indiens, le long du fleuve des Amazones, pour se procurer, s'il était possible, des renseignemens certains là-dessus. Cet honnête garçon surmonta courageusement tous les obstacles et toutes les difficultés qui s'opposaient à son voyage. Il arriva à Loreto; il y vit Tristan, et revint avec la nouvelle que l'existence du vaisseau Portugais destiné à la ramener était un fait certain.

Alors madame Godin résolut d'entreprendre de son chef ce voyage si pénible et si dangereux. Elle vi-

vait alors à Riobomba, endroit situé environ à vingt milles au sud de Quito, où elle avait une maison avec des jardins et des champs ; elle tâcha de vendre cela et bien d'autres choses qu'elle ne pouvait emporter, au meilleur prix qu'elle en pût tirer. M. Grandmaison son père, et deux de ses frères, qui avaient vécu jusque-là avec elle au Pérou, étaient prêts à l'accompagner. Le père prit les devans pour arranger toute chose sur le chemin de sa fille, jusqu'à un endroit au-delà des montagnes des Cordilières, où elle devait s'embarquer.

Madame Godin reçut, à peu près dans le même temps, la visite d'un particulier qui se faisait passer pour médecin Français, et qui vint la prier de lui permettre de faire le voyage avec elle : elle lui répondit qu'elle n'était pas la maîtresse du bâtiment qui devait l'emmener, et que par conséquent elle ne pouvait pas lui garantir qu'il y eût une place pour lui. Le particulier s'adressa là-dessus aux deux frères de madame Godin ; et ceux-ci qui regardaient comme une chose fort importante d'avoir un compagnon de route, engagèrent enfin leur sœur à permettre qu'il fît le voyage avec elle.

C'est ainsi qu'elle partit, le 1er. Octobre 1769, de Riobomba où elle avait demeuré jusqu'alors, avec les personnes dont nous venons de parler, son nègre et trois servantes Indiennes ; trente Indiens portant son bagage augmentaient son cortége. Oh ! si cette infortunée avait su quelles adversités, quels périls, quel malheurs l'attendaient, elle en aurait frémi, et

aurait désespéré de pouvoir y survivre et parvenir au terme désiré de son voyage.

Ce train dirigea d'abord sa marche vers Canelos, village Indien au-delà des montagnes, où on se proposait de s'embarquer sur une petite rivière qui se jette dans le fleuve des Amazones. Le chemin qui y conduisait était rude et difficile, au point d'être impraticable même pour les mulets: il fallut donc le faire à pied.

M. Grandmaison, étant parti un mois auparavant, ne s'était arrêté à Canelos qu'autant qu'il fallait pour faire les préparatifs nécessaires au voyage de sa fille avec son cortége; après quoi il avait continué à prendre les devans. Mais à peine eut-il quitté Canelos, que la petite vérole, maladie plus formidable aux Américains que ne l'est la peste en Europe, y éclata et emporta dans peu une partie des habitants; ce qui effraya tellement les autres, qu'ils abandonnèrent cet endroit, et se dispersèrent au loin dans les bois. Ainsi madame Godin, en y arrivant avec sa suite, fut très-effrayée de n'y trouver que deux Indiens que cette furieuse épidémie avait épargné et aucun préparatif, ni pour sa réception, ni pour la poursuite de son voyage. Ce fut le premier malheur considérable qu'elle essuya, et qui devait la préparer aux souffrances les plus douloureuses qu'elle allait éprouver.

Un sêcond désastre suivit immédiatement celui-ci. Les trente Indiens qui avaient porté jusqu'ici le bagage, et qui avaient reçu leur payement avant le départ, prirent tout d'un coup la fuite, soit par suite de

l'effroi que leur causait la petite vérole, soit de crainte qu'on ne les obligeât de s'embarquer, eux qui n'avaient jamais vu un canot ou un bateau Indien que de loin. La compagnie ainsi abandonnée et déçue dans toutes ses espérances, se sentit accablée de ce coup; le parti le plus sûr était de laisser là tout son bagage et de s'en retourner d'où elle était venue. Mais le désir qu'avait madame Godin de revoir son époux, dont elle vivait éloignée depuis si longtemps, lui inspira le courage de braver tous les obstacles qui s'opposaient à son chemin, quoiqu'ils fussent presque insurmontables.

Elle tâcha donc d'engager les deux Indiens dont nous avons parlé, à lui faire un canot et à la transporter de cette manière elle et toute la compagnie, jusqu'à Andoas, endroit situé à douze journées du lieu où ils étaient. Ils y consentirent et reçurent leur salaire d'avance. Le canot fut construit, et après s'y être embarqué, on partit sous la conduite des deux sauvages.

Après avoir heureusement voyagé deux journées, on descendit à terre pour passer la nuit sur le rivage. Là, ces perfides Indiens profitèrent du sommeil de toute cette compagnie fatiguée, et lorsqu'elle s'éveilla elle trouva qu'ils avaient disparu. Nouveau malheur qui rendait leur situation beaucoup plus périlleuse.

Sans connaissance de la rivière ni du pays, et sans guide, ils remontèrent sur leur petit bâtiment et continuèrent leur route. Le premier jour se passa sans accident; le second, ils aperçurent un canot amarré

et un Indien, réchappé de la petite vérole, qu'ils engagèrent par des présens à s'embarquer avec eux et à conduire le canot. Mais le sort leur envia cette trouvaille ; car le jour suivant, le chapeau du médecin étant tombé dans l'eau, l'Indien, en voulant le rattraper, y tomba lui-même et s'y noya, parce qu'il n'avait pas encore assez de force pour regagner le bord du fleuve à la nage.

Voilà donc le bateau encore une fois sans pilote, et conduit par des gens dont pas un n'avait la moindre idée de cette besogne ; aussi fit-il eau au bout de quelque temps. La malheureuse compagnie fut donc obligée d'aller à terre, et de s'y bâtir une cabane.

Ils étaient encore à cinq ou six journées d'Andoas, le lieu le plus proche de leur destination. Le médecin offrit de s'y rendre avec son domestique, et d'envoyer un canot à madame Godin ; sa proposition fut acceptée. Madame Godin lui donna son fidèle nègre pour l'accompagner ; quant à lui, il eut bien soin de ne rien laisser de ses propres affaires.

Quinze jours se passèrent, et madame Godin, restée seule avec ses deux frères, ne voyait pas arriver de bateau. Ils passèrent encore douze autres jours dans l'attente, et tout aussi inutilement. Leur situation devenait de jour en jour plus critique.

Enfin, après avoir perdu toute espérance de ce côté-là, ils se mirent à couper des arbres, à les attacher aussi bien qu'ils le purent les uns aux autres, et ils firent de cette façon un radeau. Cet ouvrage

étant achevé, ils y chargèrent leur bagage, s'y placèrent ensuite eux-mêmes, et s'abandonnèrent ainsi au courant. Mais ce frêle bâtiment demandait également un conducteur un peu expérimenté, et ils n'en avaient point. Aussi, à peine eurent-ils fait quelque chemin, que le radeau donna contre une branche cachée sous l'eau, ce qui le fit chavirer; de sorte qu'hommes et bagages, tout ce qu'il y avait dessus, alla s'abîmer dans les eaux. Cependant, tout grand qu'était le péril, personne n'y perdit la vie. Madame Godin alla au fond deux fois; mais elle fut heureusement sauvée par ses frères. Mouillés jusqu'aux os, harassés et à demi-morts de frayeur, voilà l'état dans lequel ils se retrouvèrent sur le rivage; et représentez-vous un peu leur situation douloureuse et presque désespérée. Tout était perdu, il n'y avait plus moyen de faire un autre radeau, et il ne leur restait plus de vivres. Ajoutez à cela l'idée du lieu où ils se trouvaient dans ces circonstances; c'était une solitude affreuse, tellement couverte de bois et de broussailles, qu'on ne pouvait s'y frayer une route que la hache et la serpe à la main, et habitée uniquement par des Ocelots, des Jaguars, et par l'espèce de serpent la plus dangereuse, celle qu'on nomme serpent à sonnette! et avec cela, n'avoir ni outils ni armes! Qui ne frémirait à cette idée!

Il n'y avait dans ce moment pour ces malheureux que le choix entre deux résolutions également désespérées; il fallait, ou attendre le terme de leur triste existence, la mort, là où ils se trouvaient, ou bien

tenter l'entreprise presque impossible de suivre le cours de la rivière, en se faisant jour à travers ces broussailles impénétrables, et tâcher ainsi de gagner Andoas. Ils choisirent ce dernier parti ; mais auparavant ils retournèrent à leur dernière cabane pour prendre quelques vivres qu'ils y avaient laissés. Après cela ils commencèrent leur marche également pénible et dangereuse.

En suivant le cours du fleuve ils aperçurent que ses détours prolongeaient trop leur route. Pour éviter cet inconvénient, ils tâchèrent de percer tout droit, sans s'embarrasser du cours de l'eau. Cela fut cause qu'ils se perdirent dans ces bois épais, et toute tentative de retrouver leur chemin pour revenir sur leurs pas fut infructueuse ; leurs habits furent bientôt en lambeaux, leurs corps déchirés par les ronces et les épines ; et leur petite provision de vivres ayant été bientôt consumée, il ne leur resta plus pour soutenir leur vie douloureuse, que des fruits sauvages, des graines et des racines.

Enfin, ils succombèrent sous leurs maux. Fatigués par les efforts d'une telle marche, déchirés et ensanglantés dans toutes les parties de leur corps, et épuisés de faim, de frayeurs et d'angoisses, ils perdirent tout ce qui leur restait de force et ne purent aller plus loin. Ils s'assirent et se trouvèrent hors d'état de se relever. Au bout de trois jours ils moururent l'un après l'autre à la même place où ils se trouvaient. Madame Godin resta mourante pendant deux fois vingt-quatre heures auprès des cadavres de ses

frères. Elle se sentait étourdie, défaillante et sans vigueur, mais en même temps tourmentée d'une soif insupportable. Enfin la Providence, qui voulait la sauver, lui donna la force de se relever et de chercher le salut qui l'attendait, sans que néanmoins elle sût où le trouver. Autour d'elle gisaient sur la terre les cadavres de ses frères. Dans tout autre temps cet aspect lui aurait brisé le cœur; elle-même était presque toute nue, deux mantelets et une robe déchirée par les ronces formaient tout ce qui lui restait de vêtemens; elle coupa donc les souliers des pieds de ses frères morts, en attacha les semelles à ses propres pieds, et cela fait, elle se précipita dans l'épaisseur du bois, pour chercher de l'eau et des vivres, afin de satisfaire la soif ardente et la faim qui la tourmentaient. La frayeur de se voir ainsi toute seule et abandonnée de tout le monde, dans un désert si terrible, et la crainte d'une mort effroyable, toujours présente à ses yeux, firent une impression si forte sur elle, que ses cheveux en devinrent tout blancs.

Ce ne fut que le second jour, après qu'elle se fut mise à errer, qu'elle trouva de l'eau, et bientôt après quelques fruits sauvages et des œufs d'oiseaux. Mais son gosier s'était déjà tellement resserré par le long jeûne qu'elle avait supporté, qu'à peine put-elle avaler les œufs. Cependant cela suffit pour soutenir son existence.

Telle fut la manière dont elle erra pendant huit jours. Si on lisait des aventures pareilles dans un roman, chacun accuserait l'auteur d'exagérer et de

conter des choses hors de toute vraisemblance. Ici, c'est l'histoire qui parle, et quelque incroyable que paraisse son rapport, il est parfaitement conforme à la plus exacte vérité, et aux circonstances que l'on a apprises dans la suite de la bouche même de madame Godin.

Au huitième jour de cette course errante et désespérée, cette infortunée parvint sur les bords de la Bobonose, rivière qui se jette dans le fleuve des Amazones. Au point du jour, à une distance peu éloignée, elle entendit quelque bruit dont elle fut effrayée. Elle allait fuir; mais réfléchissant qu'il ne pouvait lui arriver rien de pire que l'état où elle se trouvait, elle reprit courage, et se dirigea vers l'endroit d'où partait ce bruit. Ce fut là qu'elle trouva deux Indiens justement occupés à mettre leur canot à flot.

Madame Godin s'approcha d'eux et en fut amicalement reçue; elle leur témoigna le désir d'être transportée à Andoas, et ces honnêtes sauvages consentirent à l'y conduire dans leur canot; la chose s'exécuta, et alors elle apprit dans cet endroit que la plus vile et la plus infâme trahison du médecin était l'unique cause de tous les tourmens qu'elle avait soufferts. Ce misérable n'avait pas songé à accomplir la promesse qu'il lui avait faite de lui envoyer un canot, et il était parti de suite pour Omaguas, mission espagnole, sans se soucier ni des engagemens qu'il avait pris, ni du salut de ses infortunés compagnons.

Le fidèle nègre avait eu cependant plus de con-

science que lui ; il ne cessa de se donner toutes les peines possibles jusqu'à ce qu'il eût engagé une couple d'Indiens à remonter le fleuve avec lui, pour aller prendre sa maîtresse avec toute sa compagnie ; mais malheureusement il ne put parvenir à la cabane où il les avait quittés, qu'après que ceux-ci eurent exécuté la malheureuse résolution d'abandonner cette même cabane, et de se frayer un chemin à travers ce pays sauvage ; il eut la douleur à son arrivée de ne pas les y trouver.

Cependant cet honnête garçon ne crut pas encore avoir satisfait par-là à son devoir ; en conséquence, lui et ses compagnons Indiens suivirent leurs traces jusqu'à l'endroit où les cadavres de ceux qui avaient péri se trouvaient dans un tel état de pourriture, qu'il ne put plus les reconnaître les uns des autres ; ce triste spectacle le convainquit que toute la compagnie était morte. Il retourna donc à la cabane pour prendre quelques-uns des effets de mad. Godin ; et il ne se contenta pas de se rendre avec ces choses à Andoas, mais il donna encore une nouvelle preuve de son honnêteté, en poussant de là jusqu'à Omaguas, pour remettre ces effets, qui consistaient entr'autres en quelques bijous de prix, entre les mains du perfide médecin, afin de les faire rendre par lui au père de sa chère et infortunée maîtresse.

Mais que fit cet homme vil, lorsqu'il apprit de ce nègre la mort déplorable de ceux qu'il avait si méchamment livrés à la destruction ? Rentra-t-il en lui-même ? fut-il pénétré de l'énormité et de l'hor-

reur de son crime ? Rien moins que cela ! En vrai méchant endurci, il joignit la bassesse au crime ; il reçut les effets, et pour s'en assurer la possession, il renvoya l'honnête nègre à Quito. Joachim (tel était le nom de ce noir) s'était malheureusement remis en chemin lorsque mad. Godin arriva à Andoas, il était donc à jamais perdu pour elle, et la douleur de la perte d'un ami si sûr, prouva que la grandeur des misères qu'elle avait supportées ne l'avait pas encore rendue entièrement insensible à de nouveaux malheurs.

Mad. Godin arrivée à Andoas, se trouva embarrassée. Elle ne savait pas comment récompenser ces bons Indiens qui lui avaient sauvé la vie ; elle se souvint néanmoins qu'elle avait au cou, selon la mode du pays, une double chaîne d'or du poids d'environ quatre onces ; cela formait alors tout son avoir, mais elle ne balança pas un moment à l'ôter et à en donner une à chacun de ses bienfaiteurs. Ce présent les remplit d'une joie inexprimable.

Après avoir passé un jour à Andoas, mad. Godin demanda un canot pour aller à Laguna, mission espagnole, dont nous avons déjà fait mention. Une bonne Indienne lui fit, avant son départ, une robe d'étoffe de coton, quoique madame Godin fût hors d'état, dans ce moment, de l'en récompenser. Mais cette robe devint ensuite pour elle une chose sacrée, dont elle n'aurait jamais consenti à se défaire à quel prix que ce fût. Elle la garda avec beaucoup de soin, ainsi que les semelles des souliers de ses frères,

dont elle s'était fait des pantoufles, quoiqu'elle ne pût jamais regarder ces objets dans la suite, sans se sentir pénétrée d'nu sentiment douloureux.

A Laguna, elle eut le bonheur de rencontrer un missionnaire qui la reçut avec compassion et humanité, et fit tout ce qu'il put pour rétablir sa santé, affaiblie par tant de souffrances ; il écrivit en sa faveur, dans le dessein de lui faire obtenir quelques secours qui pussent lui servir pour continuer son voyage. Ce fut aussi par cette voie que le médecin apprit qu'elle était encore en vie. Dès-lors elle était redevenue un être important pour lui, parce qu'il espérait par son moyen obtenir une place sur le vaisseau Portugais ; en conséquence il ne manqua pas de l'aller voir à Laguna.

Mad. Godin ne put s'empêcher de l'accabler du reproche bien mérité d'avoir été la cause unique de ses souffrances, et de la mort de ses frères ; elle voulut ensuite savoir pourquoi il avait renvoyé l'honnête Joachim, son fidèle domestique. Sa lâche excuse fut qu'il avait craint que ce nègre ne le tuât. Lorsqu' enfin mad. Godin lui demanda comment il avait pu concevoir un soupçon si atroce contre un homme dont il connaissait l'honnêteté éprouvée et l'invariable fidélité, il ne sut que répondre.

Après que mad. Godin se fut un peu rétablie, le bon missionnaire lui représenta la longueur terrible, les peines et les dangers du voyage qui lui restait à faire, et voulut l'engager à changer de dessein et à retourner plutôt à Riobomba, son ancien séjour, que

de s'exposer à une nouvelle suite de dangers et de désastres. Dans ce cas-là, il lui promit de l'y faire transporter en toute sûreté. Mais cette femme héroïque rejeta sa proposition avec une fermeté inébranlable : " Dieu, dit-elle, qui m'a conservé jusqu'ici par une espèce de miracle, daignera encore m'accorder sa protection. Je n'ai plus d'autre désir au monde que celui d'être réunie à mon mari, et il n'y a point de danger assez terrible à mes yeux pour me faire renoncer à cet unique vœu de mon cœur."

Alors le missionnaire fit équiper un bâtiment pour transporter mad. Godin jusqu'au vaisseau Portugais. Le gouverneur d'Omaguas lui envoya un canot avec des rafraîchissemens ; et lorque le commandant de la galiote Portugaise fut arrivé, il fit remonter le fleuve à un petit bâtiment, ayant des vivres et deux soldats à bord, et se rendit lui-même à Loreto avec son navire, où il resta jusqu'à ce qu'enfin cette dame y arrivât aussi de son côté.

Elle souffrait encore extrêmement des suites des blessures qu'elle s'était faites pendant qu'elle avait erré dans les bois, sur-tout un des pouces de ses mains se trouvait en très-mauvais état, il y avait une épine qu'on n'avait pas encore pu tirer ; les os même en étaient attaqués, et il fallut qu'elle supportât encore la douleur d'une opération, pour en tirer les parties cariées. Au reste, grâce aux attentions du commandant Portugais, elle jouissait à bord de toutes les commodités possibles, et parvint à l'embouchure du fleuve des Amazones sans autres malheurs.

M. Godin qui se trouvait toujours à Oyapock, l'endroit où sa maladie l'avait obligé de s'arrêter, reçut à peine la nouvelle de l'arrivée de son épouse, qu'il s'embarqua pour croiser le long des côtes jusqu'à ce qu' enfin il rencontra la galiote. On peut juger quels furent leurs transports de joie en se revoyant après une séparation de tant d'années, et après tant d'adversités. Leur entrevue fut comme une résurrection; parce que des deux côtés ils avaient plus d'une fois renoncé à l'espoir de se revoir jamais dans cette vie.

Cet époux fortuné ramena celle qu'il aimait si tendrement d'abord à Oyapock, et de là à Cayenne, d'où ils s'embarquèrent pour la France avec le vieux M. Grandmaison. Cependant, quelque sujet qu'eût alors madame Godin d'ouvrir son cœur à la joie, elle n'en garda pas moins un fond continuel de tristesse : jamais on ne put parvenir à l'égayer, malgré toutes les peines que l'on se donna pour cela. Tant de grandes infortunes qu'elle avait essuyées avaient fait une impression profonde et ineffaçable dans son esprit; elle n'aimait pas du tout à parler de ce qu'elle avait souffert, et son mari même eut beaucoup de peine à tirer d'elle les détails de son histoire. Il crut même s'apercevoir que tandis qu'elle les lui contait, elle lui taisait quelques circonstances, soit pour ménager sa sensibilité, soit qu'elle voulût en perdre elle-même le souvenir. D'un autre côté, son ame s'était tellement formée à la pitié et à l'indulgence, par ce qu'elle avait souffert, qu'elle étendait ses ménagemens sur les hommes pervers et iniques qui lui avaient causé

les plus grands maux. Jamais elle ne voulut permettre que son mari poursuivît en justice le premier auteur de ses souffrances, le perfide Tristan, qui lui avait volé des effets pour la valeur de plusieurs milliers de francs.

Tant il est vrai que les adversités et les souffrances rendent communément le cœur de l'homme doux plus tendre et plus compatissant.

LA VANITÉ.

Julie, restée orpheline en bas âge, fut élevée par son aïeule maternelle. Madame Desvrilly, ainsi se nommait cette dame, vivait de quelques rentes et du produit d'une ferme échappée aux ravages des révolutions; mais son modique revenu n'était pas toujours payé aux échéances; son fermier était encore moins exact: des raisons bonnes ou mauvaises servaient d'excuse à ces retards, que l'humanité de madame Desvrilly lui faisait souffrir sans murmure. Cette dame réparait à force d'ordre et d'économie ce qui lui manquait du côté de la fortune; on la croyait riche parce qu'elle ne devait rien, et qu'elle ne mettait personne dans le secret de ses affaires. "La plainte, disait-elle, bien ou mal fondée, nuit à la considération, elle aiguise la langue des méchans: on peut sans doute écraser le reptile venimeux, mais il est prudent d'éviter sa morsure."

Madame Desvrilly donna à sa petite-fille une éducation plus conforme au rang qu'elle tenait dans le monde qu'à la médiocrité de son bien. Pour remplir avec honneur la tâche qu'elle s'était imposée, elle se privait des choses les plus nécessaires; cependant jamais elle ne faisait valoir ses sacrifices par un verbiage déplacé ou des reproches hors de saison. Devenue grande, Jnlie put apprécier les obligations

qu'elle avait à sa bonne maman; elle n'ignora ni ce qu'elle lui coûtait, ni la situation pénible où l'excessive délicatesse de madame Desvrilly la réduisait quelquefois: ne voulant point retarder les progrès de Julie, ni laisser apercevoir la gêne qu'elle éprouvait, elle était assaillie des plus vives inquiétudes: l'égalité de son caractère et ce qu'elle se devait à elle-même déguisaient, il est vrai, ses peines cuisantes aux yeux des autres; mais Julie les connaissait toutes.

Cette jeune personne, parvenue à l'âge de quinze ans, pouvait être comptée au nombre des plus aimables de son sexe : des grâces extérieures, des talens, de la sensibilité et un heureux caractère, la rendaient très-intéressante; mais, comme il n'y a rien de parfait sous le soleil, Julie était vaine, elle aimait à paraître. Madame Desvrilly tolérait cette faiblesse pardonnable, disait-elle, à la grande jeunesse de Julie; cette dame était même assez bonne pour se prêter à son goût pour la toilette; espérant qu'avec l'âge et la raison sa chère fille attacherait moins de prix à des colifichets dédaignés des esprits justes.

Les choses étaient dans cet état lorsque madame Desvrilly reçut quinze cents francs qu'elle croyait perdus. Cette petite somme venait fort à propos au commencement de l'hiver, elle pourvut aux dépenses du ménage: la bonne maman eut unc robe simple, mais chaude; Julie, une jolie douillette et un schall; car madame Desvrilly, dont les besoins, en ce genre, étaient extrêmement restreints, donnait au

contraire, à sa fille, pour sa toilette, tout ce qu'elle retranchait sur la sienne.

Les provisions d'hiver faites et les robes achetées, il restait en bourse six cents francs. La bonne maman les serra : ils devaient lui aider à attendre patiemment son revenu ; c'était aussi une ressource pour les dépenses fortuites. Enfin, dit cette dame en mettant l'argent dans son secrétaire, ce peu d'or, incapable de tenter la cupidité, me donnera un sommeil tranquille ; avec cette réserve je parerai aux événemens ; elle me sera surtout très-utile en cas de maladie. Dans le moment actuel, je regarde ce secours comme un bienfait de la Providence.

Lorsque Julie eut sa nouvelle robe, elle fit des visites avec sa bonne maman. On la trouva très-bien ; on loua sa mise élégante et pleine de goût ; mais on s'étonna que mademoiselle Desvrilly n'eut pas un *cachemire*.... La jeune et coquette Émilie lui en témoigna sa surprise : "En vérité, ma chère, lui dit-elle, vous devriez vous procurer cette bagatelle ; la plus petite bourgeoise ne se croirait pas habillée convenablement sans cette parure." La vaine Julie, attaquée dans son amour-propre, se promit dès ce moment de mettre tout en œuvre pour avoir un *cachemire*.

De retour à la maison, Julie, assez caressante, embrassa madame Desvrilly : "Bonne maman, lui dit-elle d'un ton dégagé, on m'a trouvée fort bien mise ; mais, le croiriez-vous ? une dame m'a fait le reproche de porter un simple *mérinos*.... Je sais

qu'un *cachemire* est mille fois préférable; si j'en avais un, avec cette jolie robe que vous m'avez donnée, je serais vêtue comme ma condition le demande;.... mais vous n'êtes pas assez riche pour me faire ce cadeau.... d'ailleurs, c'est une chose tout-à-fait inutile, comme je l'ai fort bien dit à la personne. Je pense que c'est par intérêt pour moi qu'elle me donnait ce conseil, et véritablement on n'aime pas à être confondu dans la foule: aujourd'hui, la femme du plus bas étage porte des plumes et des fleurs; comment reconnaîtra-t-on celle qui a de la naissance?"

Madame Desvrilly lut dans le cœur de Julie, son orgueil et sa vanité lui attirèrent une leçon: "Ma chère petite, répondit cette dame, la toilette est bien peu de chose aux yeux des gens de mérite; quant aux autres, valent-ils la peine qu'on dérange ses affaires pour attirer leurs regards? Vous craignez d'être confondue dans la classe du menu peuple? votre orgueil s'en offense? je vais vous enseigner la véritable manière de vous distinguer: ayez un maintien noble et décent, un air affable, uu regard rempli de douceur et de bienveillance, une mise à laquelle président le goût et la propreté. Parlez peu, écoutez beaucoup, ne vous citez jamais; ayez de la déférence pour les personnes à qui vous devez du respect, soumettez-vous à leurs avis; formez votre jugement par la réflexion, acquérez des qualités solides; examinez-vous scrupuleusement avant de condamner vos semblables, soyez indulgente pour les ridicules, taisez-vous sur les défauts qui vous cho-

quent, ménagez et soutenez les personnes de votre sexe ; que la médisance ne souille jamais vos lèvres, que l'ingratitude soit étrangère à votre cœur et le mensonge à votre esprit ; que cette pureté virginale, cette modestie enchanteresse qui embellit les plus laides, vous servē de parure ; alors, loin d'être confondue dans la foule, avec ces précieux avantages vous serez du très-petit nombre des jeunes personnes qui commandent l'estime, le respect et la considération."

Julie écouta sa bonne maman en silence, mais elle ne fut pas persuadée. Elle crut prudent d'abandonner alors ce sujet qui lui tenait tant au cœur, mais elle se promit d'y revenir bientôt. Depuis ce jour toutes ses conversations tendaient à ce but, et la faible madame Desvrilly, qui l'aimait tendrement, l'écoutait avec complaisance.

Enhardie par l'indulgente bonté de sa bonne maman, Julie la pressa un jour de lui promettre au moins la parure qu'elle désirait : "Ma chère Julie, lui répondit cette dame, je n'ai cherché qu'à vous rendre heureuse jusqu'à présent, croyez qu'il m'est pénible de vous refuser une chose qui vous est agréable ; mais vous n'ignorez pas ma position : ces vingt-cinq louis sur lesquels vous jetez les yeux pour avoir un *cachemire*, peuvent être employés d'une manière beaucoup plus utile ; à mon âge il faut s'attendre à tout...—Ah ! bonne maman ! jamais vous n'avez été mieux portante !—Ma fille, puisse une triste expérience ne pas vous apprendre que mes craintes ne sont que trop fondées ! ... Hélas ! que

deviendriez-vous, mon enfant, avec une malade qui vous est chère, et n'ayant pas la possibilité de lui donner les secours dont elle aurait besoin !—Oh ! bonne maman, écartons un tableau si funeste ; la seule pensée de vous voir souffrir me remplit d'effroi. " Julie disait la vérité, car elle aimait sincèrement madame Desvrilly. Quoi qu'il en soit, son extrême légèreté, son goût pour la parure, effacèrent bientôt l'image lugubre que sa bonne maman lui avait présentée ; elle revint encore et avec plus de force sur son désir d'avoir un *cachemire.* Vaincue enfin par son importunité, ses cajoleries et ses prévenances officieuses, madame Desvrilly dépensa les vingt-cinq louis pour lui acheter un *cachemire.*

La joie de Julie, en possédant ce beau schall, fut proportionnée aux obstacles qu'elle avait eus à vaincre pour l'obtenir : elle l'essaya à plusieurs reprises, l'étala sur son lit pour le mieux voir, l'alla regarder dix fois dans une heure ; c'était une folie, un délire ! Pour que le plaisir fût complet, il fallait pouvoir vanter son triomphe, et faire connaître qu'on possédait enfin ce précieux objet de toilette si recherché des femmes : car ces besoins factices que le luxe a introduits, n'ont de valeur à nos yeux qu'autant que nous pouvons en faire parade, et nous donner par-là de l'importance dans le monde : bien différens des objets de pure nécessité, dont nous reconnaissons l'avantage pour nous-mêmes, sans nous mettre en peine de l'idée que les autres y attachent. Julie eut la satisfaction de parler de son schall et de le mon-

trer à une jeune personne qui vint lui rendre visite. Cette fausse amie loua avec exagération le schall de Julie ; mais, jalouse intérieurement du bonheur dont jouissait mademoiselle Desvrilly, elle la tourna en ridicule dans la société, elle exagéra auprès de vingt personnes la gêne de la bonne maman et la coquetterie de la petite-fille. Ces deux dames, presque oubliées jusque-là dans leur solitude, furent alors en butte aux malins discours du public : très-grand inconvénient sans doute, mais suite inévitable de la vanité.

Le lendemain de ce jour si heureux pour Julie, le frère de madame Desvrilly vint la voir. Il était triste et préoccupé.—Ma sœur, dit-il à cette dame après les premiers complimens, une chose me tourmente ; mais je compte sur vous, parce que votre affection m'est connue. Il y a six mois, un ami m'a prêté de l'argent sans intérêt ; le billet que je lui ai fait malgré lui est à son échéance, et il m'est impossible de l'acquitter ; cependant la délicatesse, l'honneur, la reconnaissance, tout m'en impose l'obligation. Rendez-moi le service, chère sœur, de me donner vingt-cinq louis qui me manquent, je vous les remettrai dans quelques jours. Mon bon ami, je les avais hier, mais j'ai disposé de cette somme.—Vous avez disposé de cette somme ! répéta le frère de madame Desvrilly, du ton de la surprise et de l'affliction, et c'est sans doute un secret !—Un secret .... oui .... pour le moment .... Madame Desvrilly jeta alors un regard sur Julie, dont le malaise ne peut se décrire. Mais,

mon frère, ajouta cette dame, tant qu'il me restera quelque chose, vous n'aurez pas à me reprocher de vous avoir laissé dans l'embarras. En achevant ces mots, madame Desvrilly prit dans son secrétaire de fort beaux diamans, reste d'une ancienne opulence, et les lui donna pour en disposer comme il le jugerait à propos. L'excellente dame arrêta les officieuses représentations de son frère en proposant une promenade; elle voulait aussi distraire Julie, dont elle remarquait l'extrême agitation.

Cependant rien ne put dissiper la jeune Desvrilly, elle était rêveuse et vivement affectée ; le sacrifice de ses bijoux que sa bonne maman venait de faire, et dont elle était la cause, lui pénétrait le cœur ; ce beau schall, objet de ses vifs désirs, n'avait plus autant de charmes à ses yeux ; elle se reprochait les instances qu'elle avait faites pour l'avoir ; elle aurait voulu alors que sa bonne maman n'eût pas cédé sitôt à ses pressantes sollicitations. Julie pensait pour la première fois qu'il est juste de laisser aux riches les objets de luxe qui sont l'apanage des grandes fortunes ; que c'est folie de vouloir rivaliser avec eux aux dépens du nécessaire, et de perdre le repos et le bonheur pour de frivoles ajustemens.

Julie était dans ces dispositions, lorsqu'un matin, pendant que madame Desvrilly dormait, sa nourrice demanda à la voir. La bonne femme avait recours à la générosité de mademoiselle ; elle se trouvait réduite à la plus affreuse misère par l'incendie qui venait de consumer sa cabane avec plusieurs maisons

du village ; sa fille, sœur de lait de mademoiselle, avait eu tant de frayeur du feu, qu'elle était malade au lit chez de pauvres gens qui manquaient de pain et ne pouvaient pas lui donner un bouillon.

Pendant que sa nourrice parlait, Julie cherchait les moyens de venir à son secours sans lui laisser voir madame Desvrilly ; elle sentait que les malheurs de cette femme aggraveraient ses torts, et que dans l'impossibilité de lui rendre service, sa bonne maman la trouverait encore plus coupable. Pour sortir d'embarras, Julie donna à sa nourrice deux pièces de cent sous qui étaient le fond de sa bourse, et la remit au lendemain pour le surplus.

La nourrice de Julie n'était jamais sortie les mains vides de chez madame Desvrilly ; aujourd'hui qu'elle est dans la détresse, la renverra-t-on à son village sans avoir pourvu à sa subsistance ? mais il est aussi difficile de lui donner la somme dont elle a besoin, qu'il est pénible d'avouer le motif de ce cruel refus. Julie faisait ces réflexions, les deux coudes appuyés sur sa table et la tête cachée dans ses deux mains ; elle souffrait dans sa sensibilité et dans son amour-propre : "Quoi! dit-elle avec un profond soupir, cette fantaisie, que déjà je me reproche, doit-elle donc me coûter si cher? et les deux personnes que j'aime le mieux au monde en seront-elles victimes ?... Il lui vint alors en pensée de prier sa bonne maman de rendre le cachemire à la marchande ; mais cette fausse honte, qui fait faire tant de sottises, l'en empêcha : que dirait madame Desvrilly ? n'aurait-elle

pas le droit de l'accuser d'inconstance, de caprice ? Julie raisonnait mal ; en renonçant alors à son schall, elle eût donné de son cœur et de son esprit une idée très-avantageuse, elle aurait réparé ses torts et se serait épargné des chagrins.

Le lendemain, la nourrice, croyant bien faire, vint plus tard que la veille et entra d'abord chez madame Desvrilly. Cette dame partagea ses peines ; elle la consola, et se défit en sa faveur de six couverts d'argent. Julie eut encore la mortification d'être témoin de ce nouveau sacrifice fait à sa frivolité ; elle en gémit sans avoir le courage de s'y opposer.

A peine la nourrice était elle sortie, qu'on remit à madame Desvrilly une lettre cachetée de noir. L'écriture lui en était inconnue. Elle l'ouvrit en tremblant. Lorsqu'elle eut jeté les yeux sur les premières lignes, elle s'écria : Ah ! mon pauvre frère est mort ! puis elle tomba sans connaissance sur le parquet. A la suite d'un long évanouissement, madame Desvrilly eut une attaque de nerfs ; les médecins déclarèrent que ses jours étaient en danger.

C'est alors que la désolée Julie regretta les vingt-cinq louis que coûtait son cachemire ! Elle voyait se réaliser la prédiction de sa bonne maman, et frémissait des conséquences qui en pouvaient résulter. Peu s'en fallut qu'elle ne regardât l'état affreux de madame Desvrilly comme le châtiment de son obstination à avoir un colifichet inutile, dont, selon toute apparence, elle ne se servirait jamais.

Livrée à elle-même, entre madame Desvrilly ex-

pirante et une vieille domestique incapable de lui donner des conseils, Julie passait les jours et les nuits dans les larmes. Il fallut prendre une garde: les dépenses doublèrent, la pauvre Julie ne savait comment faire pour se procurer de l'argent. Elle renvoya le cachemire; mais la marchande ne voulut le reprendre qu'à moitié perte, et on le rapporta. Peu-à-peu l'argenterie disparut, les pendules, les montres, les glaces, les dentelles, tout cela fut payé à Julie le quart de sa valeur. Cependant la maladie de madame Desvrilly devait être longue, supposé qu'on eût le bonheur de la rendre à la vie; Julie était dévorée d'inquiétudes, le sommeil la fuyait; elle n'était plus que l'ombre d'elle-même.

Enfin, le ciel eut pitié d'elle, il la trouva suffisamment éprouvée. Une dame de leurs amies, fort riche, revint alors de sa campagne, et fut voir madame Desvrilly. Frappée du changement extraordinaire de Julie, cette dame sut habilement gagner sa confiance, et lui arracha son secret. Elle acheta le cachemire, et remit par cet acte de bonté le calme dans l'âme de Julie et l'aisance dans la maison. Dirigée par ses conseils, cette jeune personne sentit renaître son courage. Enfin, madame Desvrilly fut rendue à ses vœux; le fermier apporta de l'argent; la succession du frère de cette dame, dont la mort lui avait été si funeste, en doublant sa petite fortune, lui donna une existence plus douce et plus heureuse. Madame Desvrilly sut alors combien Julie avait répandu de larmes d'expiation pour son cachemire. Cette

dame voulut le remplacer; mais sa petite-fille n'y put consentir. Guérie de son amour pour la parure, elle ne songea plus qu'à rendre les derniers jours de sa bonne maman aussi heureux qu'il lui était possible par les soins les plus assidus et les attentions les plus délicates : c'était, disait Julie, une faible compensation des peines qu'elle avait causées à madame Desvrilly par ses caprices.

LES ALPES.

Les Alpes forment une vaste et longue chaîne de montagnes qui séparent la France et la Suisse de l'Italie. Cette chaîne a des ramifications considérables, dont les principales sont: celle qui s'étend à l'est, et se prolonge au nord de l'Italie; et celle qui sous le nom d'Appennins, se dirige au sud de la même contrée jusque dans le royaume de Naples. On peut encore regarder le mont Jura et les Vosges comme des branches de la même chaîne. Le Rhin, le Rhône et le Pô y prennent leur source, ainsi que plusieurs autres rivières qui arrosent la Suisse et l'Italie.

GROTTE DU MONT SALEVE.

Ce mont est situé en Savoie, à une lieue au midi de Genève. Il présente du côté de cette ville de grandes assises, à peu près horizontales, de rochers nus et escarpés, d'une pierre calcaire blanche, sur laquelle les injures de l'air ne font que peu d'impression. On y voit, à un petit quart de lieue au-dessus du village de Coin, à la hauteur d'environ deux cents toises au-dessus du lac de Genève, une grotte connue depuis long-temps, sous le nom de *Grotte de Balme.* Elle pénètre dans la montagne à une grande profondeur; mais c'est un canal si tortueux et si étroit, qu'il

faut une résolution bien déterminée pour s'y engager. Quand on veut en sortir, on a encore plus de peine que lorsqu'on y est entré, parce que le canal va en descendant du dedans au dehors ; et quoiqu'il semble que le poids du corps doive aider son passage dans les parties les plus étroites du canal, cette situation de la tête plus basse que les pieds, augmente considérablement la fatigue. On n'a pas la ressource de descendre à reculons, parce que ce couloir se subdivise en plusieurs endroits, et qu'il faut avoir la tête en avant pour voir où l'on s'enfile. En tirant à droite, on arrive jusqu'à une profondeur de cent soixante pieds qui se termine par un cul-de-sac. Si l'on tirait à gauche, on irait, à ce que disent les gens de l'endroit, beaucoup plus loin ; ils prétendent même que personne n'a jamais atteint le fond de ce canal.

Aspect des Rochers de la même Montagne.— Enorme fissure, etc.

Un peintre qui voudrait monter son imagination et se faire de grandes idées des ravages du temps sur de grands objets, devrait aller au pied du Salève, à l'extrémité de ces grands rochers au-dessus du *Coin*, hameau fort élevé de la paroisse de Collonge. On voit là des rochers taillés à pic, à la hauteur de plusieurs centaines de pieds, avec des faces, ici planes et uniformes, là partagées et sillonnées par les eaux.

La base de ces rochers est couverte de débris et de fragmens énormes confusément entassés. Un de

ces débris, soutenu fortuitement par d'autres, est demeuré debout et paraît de près un obélisque quadrangulaire d'une prodigieuse hauteur ; de plus loin on reconnaît que sa sommité est une arête tranchante, et qu'il a la forme d'un coing.

L'angle même de la montagne est partagé par une fente qui le traverse de part en part. Cette profonde fissure mérite qu'on la voie, et même qu'on la pénètre. Elle est tortueuse et, dans quelques endroits, si étroite, qu'à peine un homme peut y passer. Quand on y est engagé, on trouve des places où les sinuosités du rocher dérobent la vue du ciel ; plus loin, elles se laissent apercevoir par échappée. Ailleurs, on voit des blocs de rochers engagés dans la crevasse, et suspendus au-dessus de la tête de l'observateur.

"La première fois que je visitai ce site singulier, dit M. de Saussure, et que je pénétrai dans cette fissure, j'éprouvai une espèce de saisissement dont il eût été difficile de se défendre. J'étais seul, fort jeune, et peu accoutumé à ce genre de spectacle. Ces rochers escarpés, ces fragmens entassés réveillaient des idées de dévastation et de ruines. Cette profonde solitude n'était troublée que par des corneilles qui nichaient dans ces rochers, et qui, craignant pour leurs petits, s'attroupaient autour de moi en faisant des croassemens affreux ; elles venaient ensuite se poser sur des corniches élevées au-dessus de ma tête ; et là, battant des ailes et poussant de lugubres cris, elles semblaient maudire l'indiscret étranger qui venait troubler leur repos."

LA MONTAGNE ET LE COUVENT DES VOIRONS.

Cette montagne est située au nord-est du mont Salève. Son pied est à deux grandes lieues de Genève. Elle est cultivée, jusqu'à une très-grande hauteur, avec des prairies au-dessus des champs, et des bois au-dessus des prairies. On y trouve un couvent situé dans les bois, au nord et presque au sommet de la montagne, à la hauteuı de quatre cent soixante-huit toises au-dessus du lac. Il était habité par des bénédictins qui semblaient avoir été placés là pour expier par leur ennui et leurs souffrances, la vie trop sensuelle que l'on reprochait aux riches communautés de leur ordre. Une madone, en vénération dans le pays, sous le nom de *Notre-Dame des Voirons*, était l'objet de leur culte et la cause de leur séjour dans ce lieu si froid et si sauvage. "J'ai vu, dit Saussure, un de ces malheureux moines que l'air trop vif et trop froid de la montagne avait perclus de tous ses membres, et dont les doigts étaient recourbés en dehors. Le ciel, lassé de leurs souffrances, permit que le feu détruisît leur demeure. Ils eurent la constance de passer un an ou deux sous une voûte que les flammes avaient épargnée; enfin, on leur permit d'aller vivre sous un climat plus doux. La madone fut transférée à Annecy, et la masure est demeurée inhabitée. Je me rappelle, toujours en frissonnant, une cour obscure qui occupait le centre du couvent: c'était une vraie glacière, remplie d'une neige qui ne fondait jamais, et qui formait un foyer de froid et

d'humidité d'autant plus dangereux que l'air était plus chaud au dehors.

LA DÔLE.

Fêtes qui se célèbrent sur cette Montagne.—Evénement funeste.

La sommité la plus élevée du Jura, chaîne que l'on peut regarder comme une ramification de celle des Alpes, est celle qu'on nomme la Dôle. Elle n'est qu'à cinq lieues de Genève, au nord. Cette sommité est élevée de six cent cinquante-huit toises au-dessus du lac. Elle domine, non-seulement ce lac et ses alentours, mais encore tout le Jura. Ce qui forme un magnifique spectacle du haut de cette montagne, c'est la chaîne des Alpes. On en découvre une étendue de près de cent lieues; car on les voit depuis le Dauphiné jusqu'au Saint-Gothard. Au centre de cette chaîne s'élève le mont Blanc dont les cimes, couvertes de neiges, surpassent toutes les autres, et qui même, à cette distance d'environ vingt-trois lieues, paraissent d'une hauteur étonnante. La courbure de la terre et la perspective concourent à déprimer les montagnes éloignées, et comme elles diminuent réellement de hauteur aux deux extrémités de la chaîne, on voit les hautes sommités des Alpes s'abaisser insensiblement à droite et à gauche du mont Blanc, à mesure qu'elles s'éloignent de leur majestueux souverain.

On trouve au sommet de la Dôle un terre-plein assez étendu, qui forme une belle terrasse couverte d'un tapis de gazon. Cette terrasse est, depuis un temps immémorial, aux deux premiers dimanches d'août, le rendez-vous de toute la jeunesse de l'un et de l'autre sexe des villages du pays de Vaud, situés au pied de la Dôle. Les bergers des chalets voisins réservent, pour ces deux jours, du lait, de la crême, et préparent toutes sortes de mets délicats qu'ils savent composer avec le seul laitage. Là, on goûte mille plaisirs variés : les uns se livrent à des jeux d'exercice, d'autres dansent sur le gazon serré et élastique ; d'autres vont se reposer et se rafraîchir sur le bord du rocher, jouir du beau spectacle qu'il présente ; l'un montre du doigt le clocher de son village, il reconnaît les vergers et les prairies qui l'entourent. Un autre, qui a voyagé, nomme toutes les villes du pays ; il indique le passage du mont Cenis, le chemin qui conduit à Rome. Les plus hardis font preuve de courage en marchant sur le bord du précipice situé de ce côté de la montagne. D'autres, moins discoureurs et plus galans, s'occupent de cueillir les fleurs qui croissent sur les rochers escarpés, pour en faire présent aux jeunes filles. Les échos des montagnes voisines retentissent des éclats de cette joie vive et sans contrainte, compagne des plaisirs simples et innocens.

Mais un jour cette joie fut troublée par un événement funeste. Deux jeunes époux mariés du même jour, étaient venus à cette fête avec toutes les person-

nes de leur noce. Ils voulurent, pour s'entretenir un moment avec plus de liberté, s'approcher du bord de la montagne : le pied glissa à la jeune épouse, son mari voulut la retenir, mais elle l'entraîna dans le précipice, et ils terminèrent ensemble leur vie dans son plus beau jour.

LE MONT BLANC.

La cime du mont Blanc, élevée de deux mille quatre cent quarante-six toises au-dessus du niveau de la Méditerranée, est la plus haute de toutes celles qui ont été mesurées avec quelque exactitude, non-seulement en Europe, mais en Asie et en Afrique. Les Cordilières de l'Amérique méridionale sont les seules montagnes qui la surpassent en hauteur. Cet énorme rocher de granit, situé au centre des Alpes, lié avec des montagnes de hauteurs et de genres différens, semble être la clé d'un grand système. L'accès en est très-difficile ; malgré l'étendue de sa base, ses approches sont défendues de tous les côtés. Au sud, ce sont des rochers taillés à pic, à la hauteur de plusieurs milliers de pieds ; au nord, des murs de glaces, qui menacent d'écraser ceux qui les approchent, ou des neiges perfides qui voilent des abîmes.

Mais si l'on ne peut pas atteindre à sa cime, on peut du moins sonder ses flancs, qui sont accessibles de divers côtés. De plus, deux hautes montagnes, situées vis-à-vis, l'une au nord et l'autre au sud,

semblent être des gradins pour l'observateur qui, de leurs sommets, peut saisir tout l'ensemble de cet énorme colosse ; et ses membres sont eux-mêmes si grands, leurs traits sont si bien prononcés, qu'en l'observant sous ses différentes faces, surtout au midi, où il n'est pas masqué par des glaces, on peut se former une idée très-juste de sa forme et de sa nature.

LE CHATEAU DU MONTANVERT.

Le Montanvert est un pâturage élevé de quatre cent quarante-huit toises au-dessus de la vallée de Chamouni, en Savoie, et de neuf cent cinquante-quatre au-dessus du niveau de la mer. Il est immédiatement au-dessus de cette vallée de glaces, dont la partie inférieure porte le nom de *Glacier des bois.* On y conduit ordinairement les étrangers, parce que c'est un site qui présente un magnifique aspect de cet immense glacier, et des montagnes qui le bordent. On peut coucher sur cette montagne, dans un château. C'est ainsi que les habitants de Chamouni, naturellement gais et railleurs, nomment par dérision la chétive retraite du berger qui garde les troupeaux de cette montagne. Un grand bloc de granit, porté là anciennement par le glacier, ou par quelque révolution plus ancienne, est assis sur une de ses faces, tandis qu'une face se relève en formant un angle aigu avec le terrain, et laisse ainsi un espace vide au-dessous d'elle. Le berger a pris la face saillante de ce

bloc pour le toit et le plafond de son château, la terre pour son parquet ; il s'est préservé des vents coulis en entourant cet abri d'un mur de pierres sèches, et il a laissé dans la partie la plus élevée un vide où il a placé une porte haute de quarante pouces et large de seize. Quant aux fenêtres, il n'en a pas en besoin, non plus que de cheminée. Le jour entre et la fumée sort par les vides que laissent entre elles les pierres de la muraille. Cet espace angulaire, renfermé entre le bloc de granit, la terre et la muraille, forme la cuisine, la chambre à coucher, le cellier, la laiterie, en un mot, tout le domicile du berger de Montanvert.

La Chasse aux Chamois.

Cette chasse dangereuse occupe beaucoup d'habitans des montagnes qui entourent la vallée de Chamouni. Quand on sait comment elle se fait, on s'étonne que ce genre de vie, à la fois si pénible et si périlleux, ait des attraits irrésistibles pour ceux qui en ont pris l'habitude.

Le chasseur part ordinairement dans la nuit pour se trouver, à la pointe du jour, dans les pâturages les plus élevés où le chamois vient paître avant l'arrivée des troupeaux. Dès qu'il peut découvrir les lieux où il espère les trouver, il en fait sa revue avec sa lunette d'approche. S'il n'en voit pas, il s'élance et s'élève davantage. S'il en voit, il tâche de monter au-dessus d'eux et de s'en approcher en longeant quelque ravine, ou en se coulant derrière une émi-

nence ou un rocher. Arrivé au point de pouvoir distinguer ses cornes, il appuie son fusil sur un rocher, ajuste son coup avec sang-froid et rarement il le manque. S'il a tué le chamois, il court à sa proie, s'en assure en lui coupant les jarrets ; puis, considérant le chemin qui lui reste à faire pour regagner son village, si la route est difficile, il écorche la bête et n'en prend que la peau ; mais pour peu que le chemin soit praticable, il la charge sur ses épaules et la porte chez lui, souvent au travers des précipices et à de grandes distances. Il se nourrit avec sa famille de cette chair, qui est très-bonne, surtout quand l'animal est jeune, et il fait sécher la peau pour la vendre.

Si, ce qui arrive fréquemment, le vigilant animal aperçoit venir le chasseur, il s'enfuit avec la plus grande vitesse sur les glaciers, sur les neiges et sur les rochers les plus escarpés. Il est surtout difficile de les approcher lorsqu'ils sont plusieurs ensemble. Alors l'un d'eux, pendant que les autres paissent, se tient en vedette sur la pointe de quelque rocher qui domine toutes les avenues du pâturage. Dès que cette sentinelle aperçoit un objet dangereux, elle pousse une espèce de sifflement, et aussitôt tous les autres chamois accourent auprès d'elle pour juger par eux-mêmes de la nature et de l'objet du danger. S'ils voient que c'est une bête féroce ou un chasseur le plus expérimenté se met à leur tête, et tous prennent la fuite vers les lieux les plus inaccessibles.

C'est là que commencent les fatigues du chasseur; car alors, emporté par sa passion, il ne connaît plus

de dangers, il passe sur les neiges sans penser aux abîmes qu'elles peuvent cacher ; il s'engage dans les routes les plus périlleuses, monte, s'élance de rocher en rocher, sans savoir comment il en pourra revenir. Souvent la nuit l'arrête au milieu de sa poursuite, mais il n'y renonce pas pour cela ; il se flatte que les ténèbres arrêteront les chamois et qu'il pourra les joindre le lendemain. Il passe donc la nuit, non pas au pied d'un arbre, comme le chasseur de la plaine, ni dans un antre tapissé de verdure, mais au pied d'un roc, souvent sur des débris entassés, où il n'y a pas le moindre abri. Là, seul, sans feu, sans lumière, il tire de son sac un peu de fromage et un morceau de pain d'avoine, qui fait sa nourriture ordinaire, pain si sec et si dur qu'il est obligé de le rompre entre deux pierres, ou avec la hache qu'il porte avec lui pour tailler des marches dans la glace. Il prend tristement ce frugal repas, place une pierre sous sa tête, et s'endort en rêvant à la route que peuvent avoir prise les animaux qu'il poursuit. Bientôt éveillé par la fraîcheur du matin, il se lève transi de froid, mesure des yeux les précipices qu'il lui faudra franchir pour atteindre le chamois, boit un peu d'eau-de-vie dont il porte toujours une petite provision avec lui, remet son sac sur son épaule et s'en va affronter de nouveaux hasards. Les chasseurs restent ainsi plusieurs jours de suite dans ces solitudes, et pendant ce temps-là, leurs familles, leurs malheureuses femmes surtout. sont livrées à de cruelles inquiétudes ; elles n'osent pas même dor-

mir dans la crainte de les voir paraître en songe ; c'est une opinion reçue dans le pays, que, quand un homme a péri, ou dans les glaces, ou sur quelque rocher, ignoré il revient de nuit apparaître à la personne qui lui était la plus chère, pour lui dire où est son corps, et la prier de lui faire rendre les devoirs funèbres.

HOSPICE DU GRAND SAINT-BERNARD.

Cet hospice est situé sur le passage de cette montagne en Italie. Le nombre des religieux est de dix à douze. Il est intéressant de voir, dans les jours de grand passage, tous ces bons religieux empressés à recevoir les voyageurs, à les réchauffer, à les restaurer, à soigner ceux que la fatigue ou la vivacité de l'air ont rendus malades ou épuisés. Ils servent avec un égal empressement les étrangers et leurs compatriotes, sans distinction d'état, de sexe ou de religion, sans s'informer même, en aucune manière, de la patrie ou de la croyance de ceux qu'ils servent. Le besoin ou la souffrance sont les premiers titres à leurs soins ; mais c'est surtout en hiver et au printemps que leur zèle est plus méritoire, parce qu'il les expose alors à de grandes peines et de très-grands dangers. Dès le mois de novembre jusqu'au mois de mai, un domestique de confiance va jusqu'à la moitié de la descente au devant des voyageurs, accompagné d'un ou de deux grand chiens, qui sont dressés à reconnaître les chemins dans les brouil-

lards, dans les tempêtes et les grandes neiges, et à découvrir les passagers qui se sont égarés. Souvent les religieux remplissent eux-mêmes cet office, pour donner aux voyageurs des secours physiques et spirituels. Ils volent à leur secours toutes les fois que le domestique ne peut pas suffire seul à les sauver: ils les conduisent, les soutiennent, quelquefois même les rapportent sur leurs épaules jusque dans le couvent. Souvent, ils sont obligés d'user d'une espèce de violence envers les voyageurs qui, engourdis par le froid et épuisés par la fatigue, demandent instamment qu'on leur permette de se reposer ou de dormir un moment sur la neige; il faut les secouer, les arracher de force â ce sommeil perfide qui les conduirait infailliblement à la congélation et à la mort.

Il n'y a qu'un mouvement continuel qui puisse donner au corps une chaleur suffisante pour résister à l'extrême rigueur du froid. Lorsque les religieux sont obligés d'être en plein air dans les grands froids, et que la quantité de neige les empêche de marcher assez vite pour se réchauffer, ils se frappent continuellement les pieds et les mains contre les grands bâtons ferrés qu'ils portent toujours avec eux, sans quoi ces extrémités s'engourdiraient et se gèleraient sans qu'ils s'en aperçussent.

Malgré tous leurs soins, il ne se passe presque pas d'hiver où quelque voyageur ne meure, ou n'arrive à l'hospice avec des membres gelés. L'usage des liqueurs fortes est extrêmement dangereux dans ces momens, et cause souvent la mort des voyageurs.

Le couvent du grand Saint-Bernard est élevé d'environ douze cent quarante-six toises au-dessus de la mer. C'est indubitablement l'habitation la plus élevée qu'il y ait dans tout l'ancien continent. Sa position est très-voisine du terme des neiges éternelles, parce qu'elle est dominée par des sommités qui, étant fort élevées au-dessus de ce terme, demeurent éternellement couvertes de neiges, et refroidissent continuellement tout ce qui les environne.

Il est aisé de comprendre par là que l'on ne re cueille absolument rien dans les environs de l'hospice. Les jardins des religieux, situés sur de petits terre-pleins entre les rochers les mieux abrités du voisinage, ont peine à produire, à la fin d'août, quelques laitues et quelques choux de la plus petite espèce ; et ces bons pères ne les cultivent que pour leur amusement, et pour le plaisir de voir croître quelque chose. Ils sont donc obligés de faire venir des vallées voisines toutes les denrées qui leur sont nécessaires. Le bois à brûler, dont ils font une consommation immense, doit être voituré à dos de mulet, de la distance de quatre lieues et par un sentier escarpé, qui n'est guère praticable que pendant six semaines. On comprend que ces transports exigent des frais considérables et l'entretien d'un grand nombre de domestiques et de chevaux.

Que l'on joigne à tous les inconvéniens de ce séjour, des hivers qui durent huit mois, et pendant ces longs hivers une solitude qui n'est interrompue que par des voyageurs en souffrance, qu'il faut secourir

au péril de sa vie ; l'ennui, pire que tous les dangers, de se voir entouré de ces neiges éternelles, de ces rochers stériles, d'un lac noir toujours à demi gelé ; la santé altérée par cette perpétuité de froid et d'ennui, les rhumatismes, la goutte, les fluxions de poitrine, effets inévitables du froid et des brouillards qui obsèdent continuellement les habitans de l'hospice ; et l'on conviendra que la charité seule et l'espérance des récompenses après cette vie, peuvent engager des hommes d'une condition honnête à se vouer à un genre de vie aussi triste et aussi pénible.

Passage du grand Saint-Bernard par l'armée française, au mois de mai, 1800.

Dès le 17 mai, l'avant-garde de l'armée française qui était forte d'environ soixante mille hommes, commença à gravir le mont Saint-Bernard. Les habitans de ces lieux sauvages, effrayés de voir des troupes sur ces mêmes rochers où les chasseurs de chamois ne se hasardent qu'en tremblant, avaient fui à leur approche, et s'étaient retirés sur les sommets les plus escarpés de leurs montagnes. De là, contemplant le passage de l'armée, ils exprimaient leur étonnement par des cris et des acclamations auxquels les Français répondaient par des chants guerriers. Du village de Saint-Pierre au sommet du Saint-Bernard, on ne trouve qu'un étroit sentier où un seul homme peut passer. Ce sentier est bordé de rochers, entassés les uns sur les autres. Le chamois et quelques

oiseaux sont les seuls êtres vivans que l'on rencontre dans ces contrées désertes. Le voyageur voit les nuages se former au-dessous de lui, et il n'est environné que de masses énormes de neiges et de glaces qui se perdent dans les airs. Quelquefois le fracas des avalanches qui se précipitent dans les abîmes, vient le frapper d'épouvante ; tel était le chemin que devait franchir l'armée française, sous la conduite d'un autre Annibal.

L'opération la plus difficile dans ce passage mémorable était le transport de l'artillerie. Les moyens ordinaires étaient insuffisans, et il était impossible de se servir de chevaux ou de mulets de trait. Tous les canons et obusiers avaient été démontés à Saint-Pierre ; les munitions mêmes furent enlevées des caissons, et déposées dans de petites caisses de sapin, portées à dos de mulet. Les caissons, démontés et rendus plus légers, devaient, être portés par des chevaux ; les affûts, démontés pièce à pièce, furent placés sur des traîneaux à roulettes ; les canons et les obusiers, étendus sur des troncs d'arbres, creusés en forme d'auge, devaient être traînés par des paysans, mis en réquisition à cet effet ; mais comme ils étaient en nombre insuffisant, on vit les soldats et les officiers s'offrir à l'envi, pour cette honorable corvée. Cent hommes attelés à un câble, traînaient ainsi, avec une ardeur et des peines incroyables, les pièces et leurs affûts. Malgré les obstacles qui se multipliaient à chaque pas, le passage du Saint-Bernard s'effectua sans aucun événement bien remarquable.

On n'eut à regretter que la perte d'une pièce de huit, et celle de trois canonniers qui, s'étant un peu écartés du chemin, furent emportés par une avalanche.

On mit deux jours à transporter ainsi l'artillerie, du village de Saint-Pierre à l'hospice, et de ce dernier endroit à Étroubles, village situé sur le revers du Saint-Bernard, du côté du Piémont. Afin de stimuler l'ardeur des troupes, Bonaparte avait promis une prime de mille francs par canon, amené avec son affût sur le sommet de la montagne. Lorsqu'il fut question, à Étroubles, de distribuer aux soldats cette juste récompense de leurs travaux, tous la refusèrent montrant ainsi que la gloire d'avoir bien servi la patrie, était la seule qu'ils enviaient.

Ce transport de l'artillerie, effectué par une partie de l'avant-garde, avait précédé le passage des troupes qui n'y étaient pas employées. Celles-ci suivirent à quelque distance, et gravirent l'étroit et glissant sentier qu'avaient frayé les hommes, les mulets, les chevaux, les traîneaux et les troncs d'arbres. Outre leurs armes, les munitions et les vivres pour cinq jours, chaque soldat portait encore les armes, les munitions et les vivres des artilleurs de l'avant-garde. Malgré ce double fardeau, dont le poids était évalué à plus de soixante-dix livres, ils marchaient avec la même ardeur que s'ils n'eussent pas été surchargés, osant à peine prendre un moment de repos. Lorsque les obstacles se présentaient, lorsque, engourdis par le froid ou harassés de fatigue, ils sentaient que le courage ou les forces allaient les abandonner, ils deman-

daient qu'on battît la charge ; et c'est au bruit du tambour, répété au loin par les échos des montagnes, c'est en s'excitant par des chants guerriers, qu'après six heures de la marche la plus laborieuse, ils arrivèrent enfin au premier terme de leurs efforts, à l'hospice du mont Saint-Bernard.

D'après les soins et les ordres du premier consul, un soulagement inattendu devait surprendre les divisions françaises sur la cîme de cette montagne. A mesure qu'elles arrivaient à l'hospice, elles trouvaient les tables préparées et chargées de vivres. Bonaparte avait fait remettre aux religieux une assez forte somme, avec laquelle ils avaient pu se procurer le pain, la viande et le vin nécessaires à cette étape improvisée. Les bons religieux présidaient à la distribution avec une patience et une gaîté admirables. Le plateau sur lequel est bâti le couvent, offrit dans cette journée le spectacle le plus nouveau et le plus pittoresque. A côté des tables dressées autour du bâtiment, on voyait épars çà et là, des canons, des affûts, des caissons, des traîneaux, des brancards, des bagages, des munitions, des faisceaux d'armes, des mulets, des chevaux, et au milieu de tout cet attirail guerrier, les soldats français buvant à la santé de leur général, et jetant tour à tour des regards d'espérance sur l'Italie qu'ils allaient conquérir, et sur le sol de la patrie qui allait recevoir un nouveau lustre de leurs victoires.

Après cette halte, qui avait lieu le 18 mai, les troupes se préparèrent à descendre le versant méridional

du Saint-Bernard. Cette marche n'offrit pas moins de difficultés que la première. Elle était moins fatigante en apparence, mais plus dangereuse en raison de l'extrême rapidité de la pente. Les neiges, qui commençaient à fondre, se crevassaient en s'affaissant, et le moindre faux pas pouvait entraîner dans des précipices les hommes et les chevaux. Ceux-ci, surtout, avaient la plus grande peine à se soutenir, et plusieurs périrent écrasés contre les rochers, ou ensevelis dans des fondrières de neiges. Pour éviter les accidens dont quelques-uns d'entre eux devinrent les victimes, les soldats prirent le parti de se laisser glisser sur la neige jusqu'au bas de la pente. Les généraux, les officiers, et Bonaparte lui-même, employèrent ce moyen de descendre plus vite et sans danger. Cette marche extraordinaire dura depuis une heure du matin jusqu'à neuf heures du soir. Alors l'armée se réunit autour du village d'Étroubles, près de la petite ville d'Aoste, où se trouvaient les avant-postes autrichiens. Les rayons du soleil commençaient à échauffer la terre, le jour était pur et serein, et l'œil, fatigué de la triste monotonie d'un sol couvert de neiges et de glaces, pouvait alors se reposer plus agréablement sur les rains, produits de la végétation printanière, Ainsi fut opéré ce prodige des temps modernes, le passage d'une armée française à travers la chaîne la plus élevée des Alpes !

FIN.

